Micro Library

1 JANVIER 1953

France

N° 381 - 100 FRANCS

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

DANS
CE
UMÉRO

★

SENHOWER
RIS LA BARRE

★

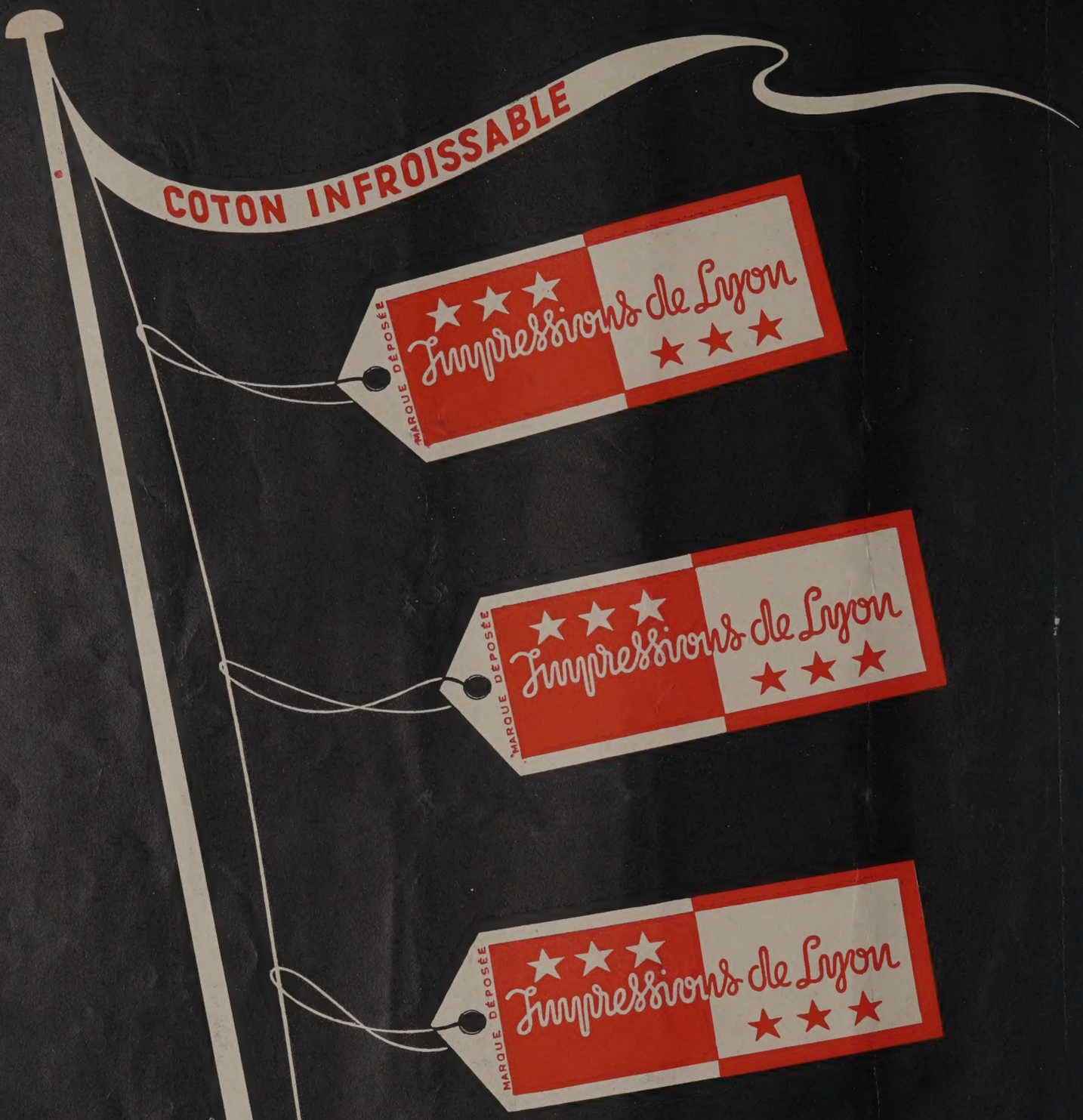
lan COURANT :
OIT POUR TOUS
SANS-LOGIS

UNE NOUVELLE ÉTOILE ?

Cette brune fille d'Albion, Betta Saint-John, qui joue, chante et danse avec un égal talent, a traversé l'Atlantique pour tenter sa chance à l'écran. Ses brillants débuts dans un film de Cary Grant l'ont classée parmi les étoiles nouvelles qui montent au firmament d'Hollywood.

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★ MARQUE DEPOSEE



FABRICANTS

TISSAGES **VOIRON CHARTREUSE** S.A

LYON

★ ★ ★ EXIGEZ LA ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

Les Principes du

bon café:

un produit de *qualité* et une CAFETIÈRE **Melior**

Le café que vous servez à vos invités doit être bien chaud, ennobli par tout son arôme et parfaitement filtré.

Et non pas une plate et pâle lessive sans parfum et sans goût - ou un liquide déjà refroidi tout chargé d'amertume.

★ D'abord *infuser* : contact direct du café et de l'eau bouillante.
★★ Ensuite *filtrer* : bien isoler le marc du merveilleux extrait.
★★★★ C'est le *secret*.

Verre Pyrex, métal inoxydable, poignée de bois précieux

Avec elle vous donnerez à tous des *leçons de café.*

La méthode MELIOR pour faire du bon café est une méthode française et très ancienne. Le célèbre Brillat-Savarin n'en employait pas d'autre.
Ecrivez à MELIOR 170 - 2, rue Dunois, Paris 13e - pour recevoir par retour et sans aucun frais sa célèbre " LEÇON DE CAFÉ ".

OP

LEROY 1er OPTICIEN DE PARIS

OFFRE SPÉCIALE aux Lecteurs de l' **UNION FRANÇAISE**

CHOISISSEZ VOS LUNETTES

COMME SI VOUS ÉTIEZ **à PARIS**

et profitez, vous aussi, des nouveaux verres Studio-LEROY. L'Opticien LEROY, Créateur de la Mode en Optique, vient d'éditer un catalogue dans lequel vous choisirez les lunettes modernes que que l'on porte en ce moment dans la Capitale. En remplissant le questionnaire joint à notre catalogue, vous nous permettrez d'établir à votre vue et à vos mesures — des lunettes avecverres correcteurs. Vous les choisirez sur place à Paris.

LUNETTES **SANVIS** recommandées à nos clients éloignés : chacun peut échanger ses verres instantanément

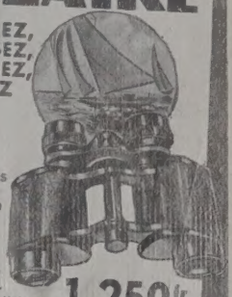
OFFRE SPÉCIALE aux Lecteurs de **FRANCE**

EMBELLISSEZ VOS LOISIRS

EN VOYAGE, AU STADE, EN EXCURSION, AUX COURSES, ETC... Quels jolis souvenirs vous procure la photographie ! Mais quelle joie immédiate de "voir" mille clichés, qui seraient invisibles à l'œil nu, grâce à la nouvelle

JUMELLE PANORAMIQUE ★ **POLAIRE**

DÉCOUVREZ, GROSSISSEZ, APPROCHEZ, PRÉCISEZ



Puissante
Grossit 8 fois
Peu encombrante
Lumineuse
Légère

Envoi Franco en France et payable en 10 mensualités de + 2.500 fr. à la commande. Etui luxe compris
Prix au comptant : 13.500 fr.

1.250 fr.

ÉCRIVEZ NOUS

Découpez et envoyez aujourd'hui-même le bon ci-contre pour recevoir sans engagement et sans frais nos catalogues illustrés et toute documentation pour commande par correspondance.

BON *Pour recevoir, sans frais, catalogue illustré et toute documentation pour commande par correspondance.*

31 *Je suis particulièrement intéressé par* (rayer la mention inutile) **JUMELLES LUNETTES**

NOM

ADRESSE

OPTICIEN LEROY, 30, RUE VIVIENNE, PARIS (2e)

TOURISME ET VILLÉGIATURES

SPORTS D'HIVER

MEGÈVE (Hte-Savoie)

LA RÉSIDENCE ★★★★
125 chambres - Tél. : 200-306-307
PATINOIRE PRIVÉE
BAR - ORCHESTRE

VAL D'ISÈRE (Savoie)

Hôtel de
l'AIGLE BLANC
tout le confort dans l'ambiance sympathique d'un chalet de montagne. Cuisine et direct.
REYGROBELLET
de St-Germain-de-Joux.

COMBLOUX (Hte-Savoie)

Hôt. Idéal Mt-Blanc Tout conf. (C.F.T.) Pens. dep. 1.200 fr.
Téléphér. - Téléski. Vue sur Mont-Blanc.

VALLÉE du RHONE

LYON (Rhône)

Hôtel Globe et Cécil ★★A
17-19-21, rue Gasparin
Centre Bellecour, Conft. Tranquille.
Avec son RESTAURANT 1er ordre.

BELGIQUE

A BRUXELLES
Une tranquillité incroyable se trouve à l'**Atlanta-Hôtel**, dans une ambiance select et reposante. 1 pers. 190 fr., 2 pers. 325 fr. petit déjeuner très riche compris.

Cette rubrique bénéficie de conditions spéciales réservées à MM. les Hôteliers ainsi qu'aux Syndicats d'Initiative.

BONS DU TRÉSOR A INTÉRÊT PROGRESSIF

LE MEILLEUR EMPLOI

de vos disponibilités

DES AVANTAGES EXCEPTIONNELS SONT ACCORDÉS AUX BONS ÉMIS A PARTIR DU 19 JANVIER 1953

NOTRE NOUVELLE COLLECTION

« Sélections d'Art »

DÉJA PARU :

LES CHEFS-D'ŒUVRE DES MUSÉES DE BERLIN

Texte inédit d'André Chamson, conservateur du Musée des Beaux-Arts.

EN JANVIER :

LES CHEFS-D'ŒUVRE DE LA PEINTURE CLASSIQUE

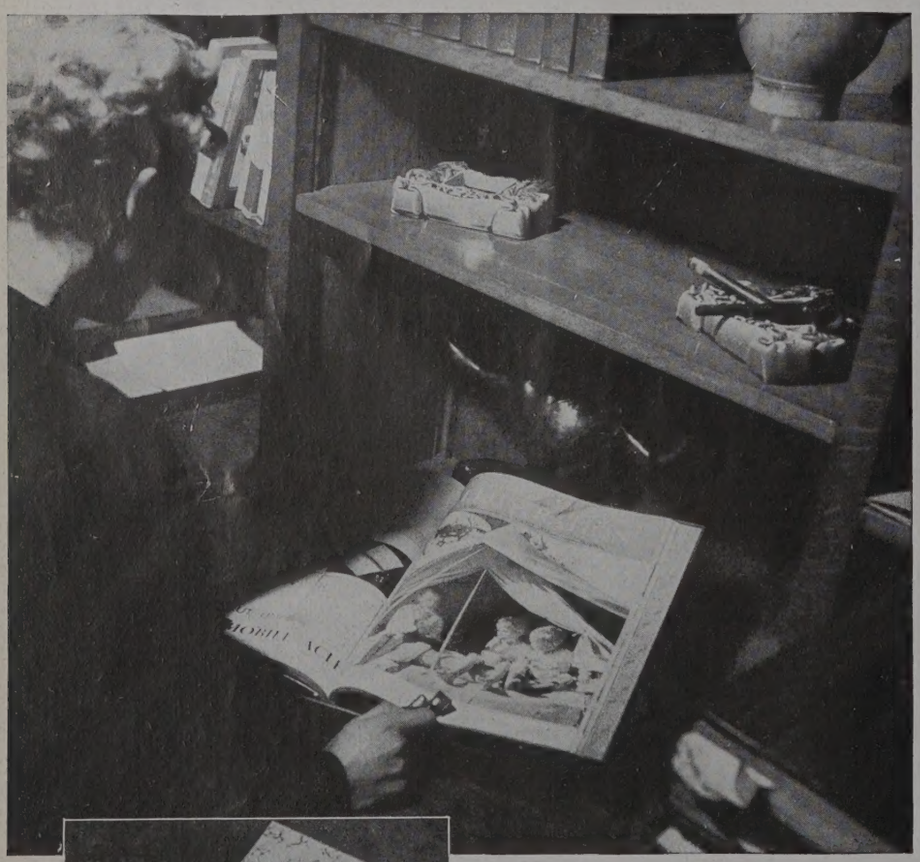
Texte inédit de Waldemar Georges.

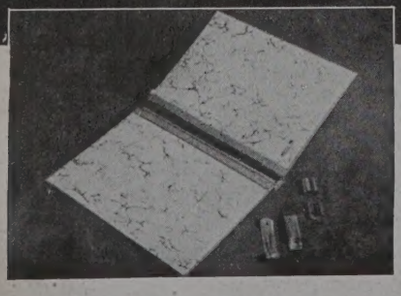
EN FÉVRIER : CHEFS-D'ŒUVRE DE LA PEINTURE MODERNE

EN MARS : LE SIÈCLE DE LAURENT LE MAGNIFIQUE

CHACUN DE CES ALBUMS, LUXUEUSEMENT PRÉSENTÉ SOUS UNE COUVERTURE EN COULEURS, CONTIENT 18 PLANCHES EN HORS-TEXTE

PRIX : 1.800 FR. — POUR NOS ABONNÉS : 1.600 FR.





2 modèles

N° 6 : pour 1 trimestre . . . . . **820 fr.**
N° 8 : pour 1 semestre . . . . . **840 fr.**
Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures, la paire . . . . . **85 fr.**
(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux.)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour **1** reliure . . **110** fr. | Pour **2** reliures. **140** fr.

Pour « France-Illustration littéraire et théâtrale »
Un semestre . . . . . **630 fr.**
Clefs de montage . . . . . **85 fr.**
FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour 1 ou 2 reliures . . . . . **110 fr.**

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

POUR CONSERVER VOTRE COLLECTION DE

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Il vous faut une

RELIURE MOBILE ACLE

SPÉCIALEMENT CONÇUE A CET EFFET

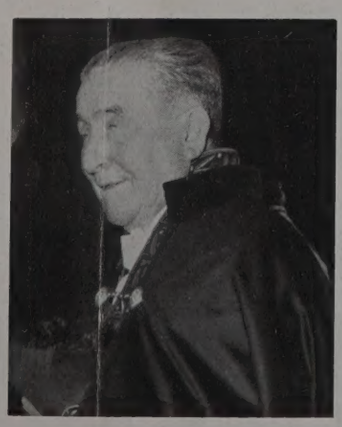
9e ANNÉE — NUMÉRO 381 31 JANVIER 1953

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

LES TRIBUNES débordaient d'une assistance curieuse de voir M. François-Poncet s'acquitter de son difficile exercice. En lunettes noires, M. Baylot ; à sa droite, Mme J. Forgeot ; à sa gauche, le maréchal Juin ; derrière celui-ci, M. James Dunn, ambassadeur des U. S. A. ; deux rangs devant M. Baylot, M. Robert Schuman.

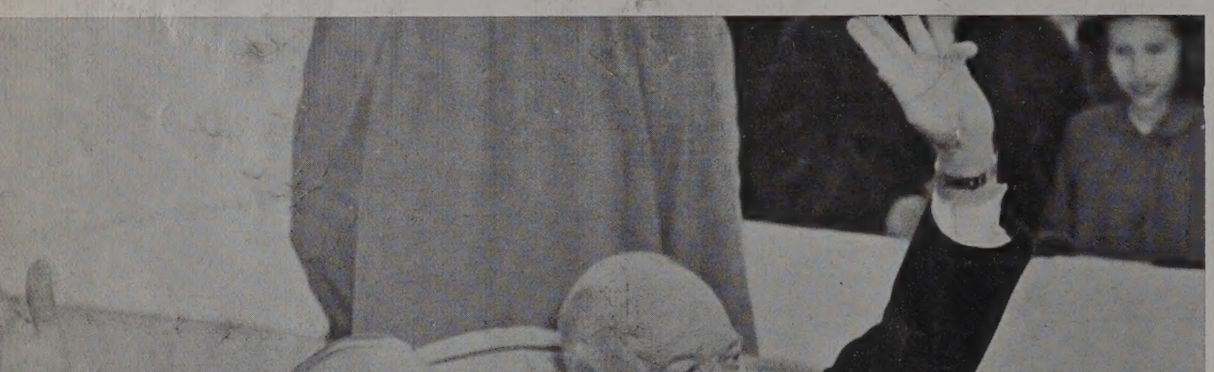
M. FRANÇOIS-PONCET SOUS LA COUPOLE

La tradition qui oblige les nouveaux académiciens à prononcer, dans leur discours de remerciement, l'éloge de leur prédécesseur, imposait une tâche délicate à celui qui serait appelé à occuper le fauteuil du maréchal Pétain. Les Immortels, qui avaient, en juin dernier, admis dans leur compagnie M. André François-Poncet, ont pu se féliciter de leur choix en écoutant le discours de réception du haut commissaire de France en Allemagne. Discours de diplomate consommé et de grand lettré. Après avoir remporté un succès de curiosité qui remplit à craquer les tribunes du vieil Institut, M. François-Poncet emporta les applaudissements unanimes en faisant sortir d'un sujet encore livré aux polémiques un très bel appel à l'union.



M. PIERRE BENOIT accueillit l'ambassadeur. Il le prévint spirituellement de « l'exiguïté des profits matériels » qu'apporte la condition d'Immortel.

LE GRAND DÉPART : Harry S. Truman quitte la Maison Blanche. Sur le perron il accueille Dwight D. Eisenhower, qu'il va accompagner au Capitole. A gauche : M^lle et M^me Truman et M^me Eisenhower.



DEUX PRÉSIDENTS, l'ancien et le nouveau, répondent aux « vivats » sur la route du Capitole, où le général Eisenhower prête serment sur la Bible **(ci-dessous)** devant le juge suprême Vinson (à gauche).

WASHINGTON

EISENHOWER

« En plaidant notre juste caus devant l'histoire, a dit le présider EISENHOWER, et en intensifian notre effort en faveur de la pai mondiale, nous serons toujour guidés par certains principe immuables. »

Le 20 janvier, au milieu des mani festations bruyantes et colorée de l'allégresse populaire, le géné ral Eisenhower a pris possessio de ses fonctions. A cette occasio il a prononcé au Capitole le premie discours de sa magistrature. Dans c discours, d'une très haute élévation d pensée, le nouveau président a pos avec précision les neuf principes su lesquels repose immuablement la poli tique américaine. Il brossa, dans l première partie de sa harangue, u large tableau du monde actuel, où « l liberté est aux prises avec l'escla vage ». Affirmant sa foi en « l dignité immortelle de l'homme », ajouta : « Cette foi n'est pas notr propriété exclusive, mais elle appar tient aux êtres libres du monde entie Ce lien commun relie le planteur d riz en Birmanie et le semeur de bl dans l'Iowa, le pâtre de l'Italie d Sud et le montagnard des Andes. Ell confère une dignité égale au solda français qui meurt en Indochine, a soldat britannique tué en Malaisie, la vie américaine sacrifiée en Corée.

Et le président Eisenhower conclut « Nous devons être prêts à tout ose pour notre pays. Car l'histoire n confie pas longtemps aux faibles o aux timides le soin de veiller sur l liberté. »

Ce premier discours, où le nouvea chef d'Etat a donné aux dirigeants de nations occidentales une pressante invi tation à procéder au « rassemblemen unifié » des forces de l'Europe libre revêt une importance particulière a moment où les textes concernan l'armée européenne sont soumis a Parlement français.

LES NEUF PRINCIPES DE LA POLITIQUE AMÉRICAINE

1. DECOURAGER LES FORCES D'AGRESSION.

Ayant horreur de la guerr comme moyen délibérémen choisi de déjouer les desseins d ceux qui nous menacent, nou considérons que le premie devoir de l'homme d'Etat es de développer une puissanc capable de décourager les force d'agression et de promouvoi les conditions de paix. Car empêcher l'humanité de deveni

RANDE LIESSE

PRIS LA BARRE

sa propre proie, c'est à cela que doivent se consacrer les dirigeants, comme ce doit être l'ambition suprême de tous les hommes libres.

A la lumière de ce principe, nous sommes prêts à nous joindre à tous les autres et à quiconque dans un effort commun en vue de faire disparaître les causes de crainte et de méfiance mutuelle entre nations, de façon à rendre ainsi possible une sévère réduction des armements. Les seules conditions indispensables pour entreprendre ces efforts sont — quant à leur objet — qu'ils visent logiquement et honnêtement à assurer la paix pour tous, et — quant à leur résultat — qu'ils fournissent des méthodes grâce auxquelles chaque nation participante donnera la preuve de la bonne foi avec laquelle elle remplira cet engagement.

2. PAS DE SECURITE AU PRIX DE L'HONNEUR.

Nous rendant compte que le sens commun et la décence la plus élémentaire montrent l'inutilité des concessions, nous ne tenterons jamais d'amadouer un agresseur par un marché erroné et honteux consistant à acheter la sécurité au prix de l'honneur. Car, en fin de compte, le sac au dos du soldat n'est pas un fardeau aussi lourd que les chaînes du prisonnier.

3. LA FORCE DES ETATS-UNIS ESPOIR DU MONDE.

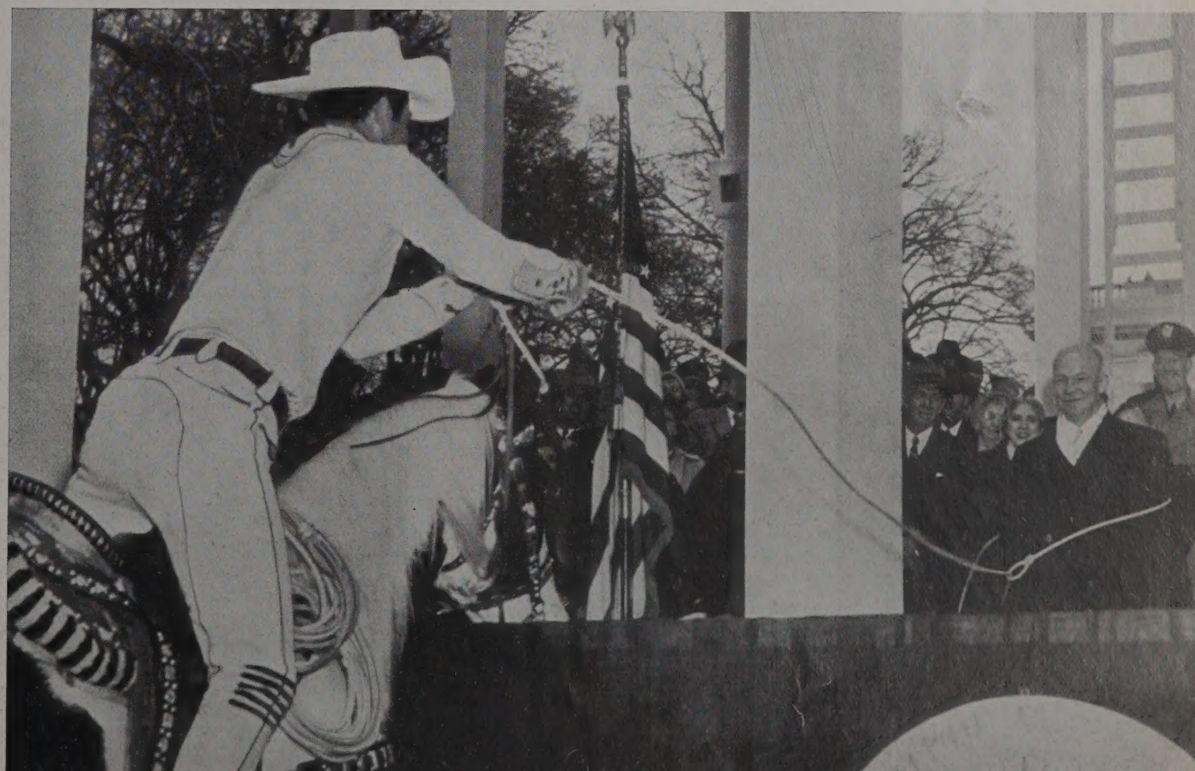
Sachant que, seuls, des Etats-Unis forts et produisant énormément peuvent aider à défendre la liberté dans notre monde, nous voyons dans la force et dans la sécurité de notre nation un dépôt sacré sur lequel repose l'espoir des hommes libres du monde entier. C'est le devoir sacré de chacun de nos libres concitoyens et de tous les citoyens libres du monde de faire passer la cause de leur pays avant leur propre bien-être.

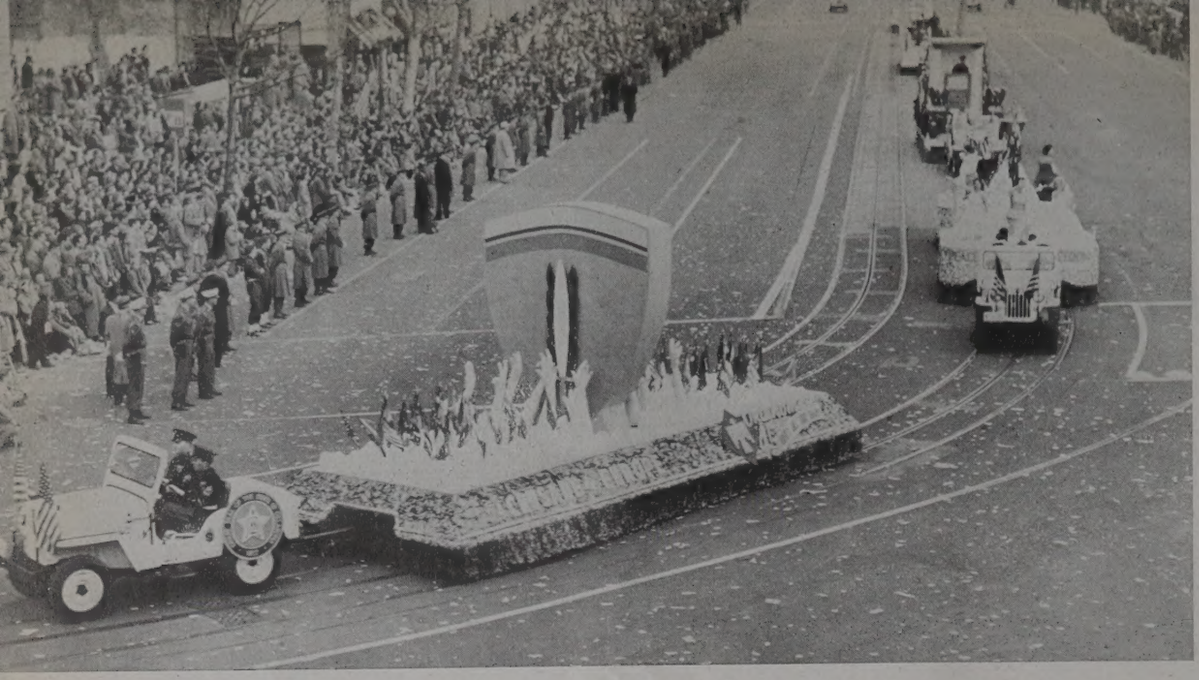
4. RESPECT DES INSTITUTIONS DE CHAQUE NATION.

Respectant l'essence et l'héritage de chaque nation du monde, nous n'aurons jamais recours à notre force pour essayer d'imposer à un autre peuple les institutions politiques et économiques qui nous sont chères.

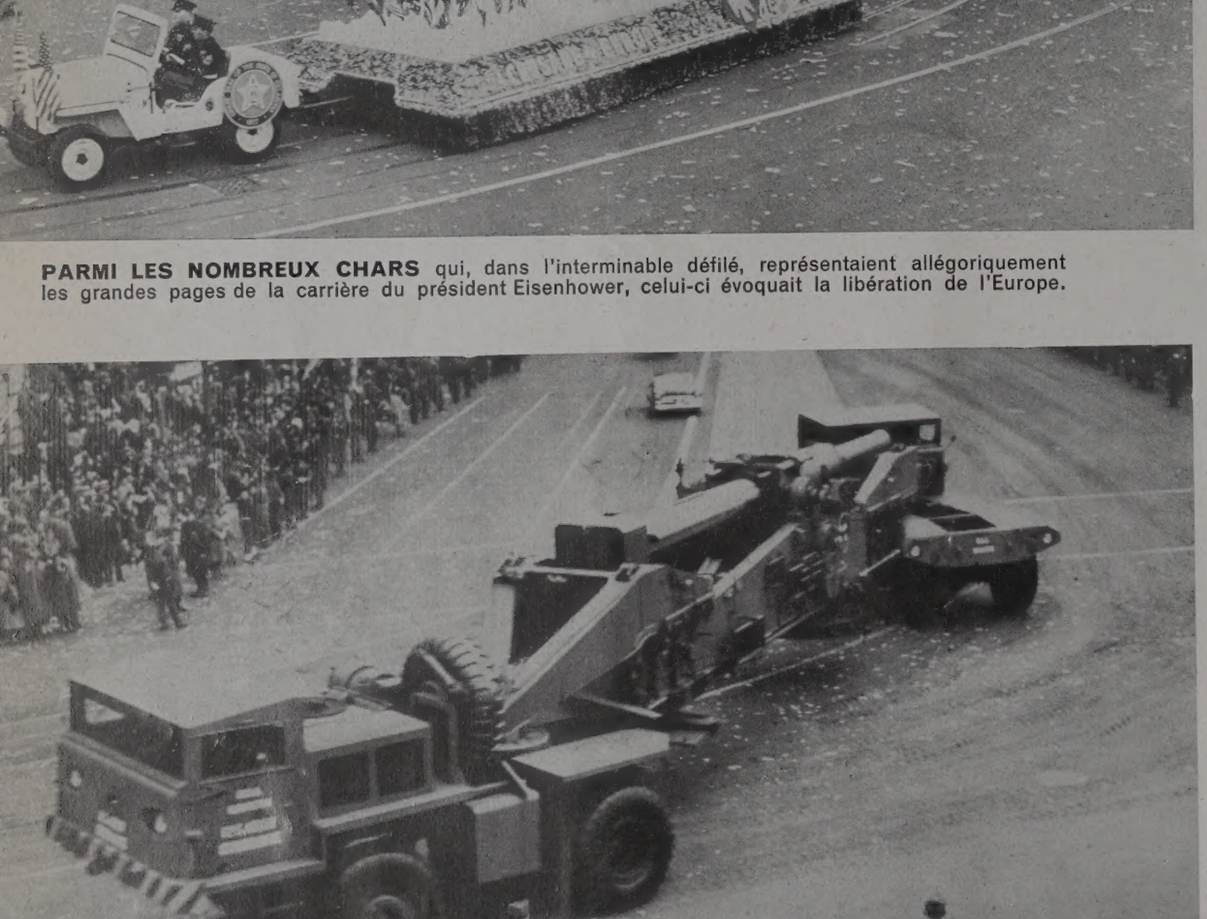
CES TROIS DAMES sont Mme Truman, Mme Richard Nixon, femme du nouveau vice-président, et Mme Eisenhower. Derrière Mme Nixon, le fils du président, le major John Eisenhower.

LE PRÉSIDENT, FORT ÉMU, a voulu donner à sa femme une marque publique d'affection et l'a embrassée. **Ci-dessous :** un numéro de la parade : le Président « pris » au lasso par un cow-boy.





PARMI LES NOMBREUX CHARS qui, dans l'interminable défilé, représentaient allégoriquement les grandes pages de la carrière du président Eisenhower, celui-ci évoquait la libération de l'Europe.



LE NOUVEAU CANON ATOMIQUE, photographié ici à l'angle de Pensylvania Avenue, a été une des grandes attractions de la parade. **Ci-dessous :** l'éléphant, emblème du parti républicain victorieux. **En bas, au centre :** vue aérienne de la place du Capitole pendant les cérémonies.

5. COOPERATION EQUITABLE DES AMIS DE LA LIBERTE.

Evaluant de façon réaliste les besoins et les capacités des véritables amis de la liberté, nous nous efforcerons de les aider à réaliser leur propre sécurité et leur propre bien-être. De même, nous compterons sur eux pour endosser, dans les limites de leurs ressources, leur part entière et équitable du fardeau de la défense commune de la liberté.

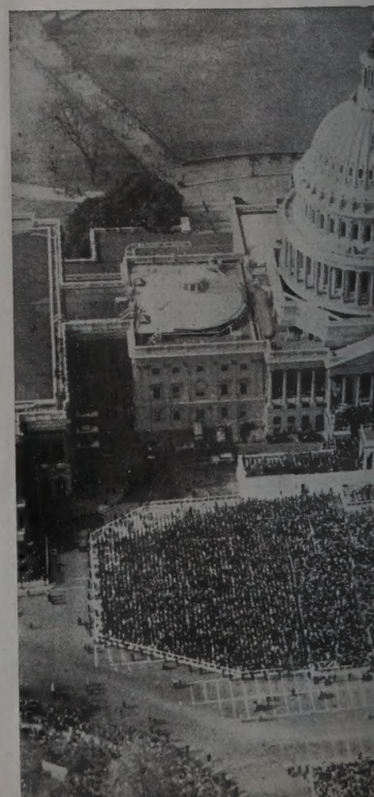
6. ENCOURAGEMENT A LA PRODUCTIVITE ET AU COMMERCE.

Reconnaissant que la santé économique est le fondement essentiel de la force militaire et de la paix du monde libre, nous nous efforcerons de promouvoir partout, et de pratiquer nous-mêmes, une politique qui encourage la productivité et un commerce profitable. Car l'appauvrissement d'un seul peuple dans le monde constitue un danger pour le bien-être de tous les autres.

7. L'UNIFICATION DE L'EUROPE LIBRE.

Comprenant que les besoins économiques, la sécurité militaire et la sagesse politique se combinent pour suggérer le groupement par régions des peuples libres, nous espérons dans le cadre des Nations Unies aider à renforcer ces liens particuliers partout dans le monde. La nature de ces liens devra varier considérablement avec les différents problèmes des différentes régions.

Dans l'hémisphère occidental nous nous joignons à tous nos voisins dans la tâche consistan



parfaire une communauté de onfiance fraternelle et de deseins identiques.

En Europe, nous demandons que les dirigeants clairvoyants et ourageux des nations occidenales s'efforcent, avec une igueur accrue, de faire une réaité de l'unité de leurs peuples. Ce n'est que dans la mesure où 'Europe libre procède au rasemblement unifié de sa force u'elle peut efficacement sauvearder, même avec notre aide, es trésors spirituels et culturels.

. PAS DE PEUPLE INFERIEUR OU CORVEABLE.

Concevant que la défense de a liberté, comme la liberté elleême, est une et indivisible, ous respectons et honorons galement tous les continents et ous les peuples. Nous rejetons oute insinuation selon laquelle ne race ou une autre, un peuple u un autre, est, de quelque açon que ce soit, inférieur ou orvéable.

. L'O. N. U., SYMBOLE DE L'ESPOIR DANS LA PAIX.

Respectant les Nations Unies n tant que symbole vivant de espoir de tous les peuples dans a paix, nous tendrons à en faire on seulement un symbole éluent, mais une force effective. t, dans notre recherche d'une aix honorable, nous ne ferons as de compromis, nous ne nous sserons pas, nous ne nous arrêerons même pas.

C'est à ces règles de conduite uc nous espérons être reconnus e tous les peuples. En les obseant, la paix sur terre peut deveir non un rêve mais une réalité. Cet espoir — cette aspiraon suprême — doit régir notre açon de vivre.

JOYEUX ET SOURIANTS malgré la fatigue de cinq heures de parade, le Président et « Mamie » saluent une fois encore avant d'entrer à la Maison Blanche qui va être leur « home » pendant quatre ans.

ACCOMPAGNÉ DE SA FAMILLE le Président quitte la Maison Blanche pour se rendre aux bals donnés à l'occasion de son investiture. Pendant l'un d'eux il s'est entretenu **(ci-dessous)** avec M. Wilson, choisi par lui comme secrétaire à la Défense. De profil, au milieu : l'acteur Adolphe Menjou.

SEULE FRANÇAISE INVITÉE PAR EISENHOWER
J'AI ASSISTÉ A L'« INAUGURATION »

PAR Mme MAURICE PETSCHE

EN arrivant à Washington chacun est pris par cette atmosphère de fièvre joyeuse qui y règne : la ville entière prépare l' « Inauguration », pense à l' « Inauguration », vit dans l'attente de l' « Inauguration ».

Les hôtels sont pleins, les maisons particulières, les appartements sont également au complet, 500.000 personnes sont à loger en plus de la population habituelle, chacun a fait venir ses amis, ses parents de province, voire de l'étranger, en l'honneur de « Ike », dont le nom court sur toutes les lèvres.

18 janvier 1953

AUJOURD'HUI commencent les premières manifestations.

Dans toutes les églises, à tous les services, on prie pour le futur président, pour que Dieu l'aide dans sa tâche.

Dans l'après-midi, le ministre des Finances sortant, Mr. John Snyder, et sa femme, à qui j'avais fait une visite, m'emmènent à la Maison Blanche, où nous passons un moment avec le président et Mme Truman. Tout à un air de tristesse, de départ : les murs sont nus, tous les tableaux sont déjà emballés.

Je ne peux m'empêcher de penser que si, par un étrange hasard, je suis la dernière ou presque la dernière personne reçue à la Maison Blanche par le président et Mme Truman, j'ai aussi été leur première visiteuse l'année dernière au mois de mars, entrant dans cette demeure avec notre ambassadrice, Mme Bonnet, quelques minutes après ses occupants, alors que les ouvriers qui venaient d'en terminer la transformation l'avaient quittée seulement depuis quelques heures.

Dans très peu de jours de nouvelles transformations seront faites, et Mme Truman m'indique avec un peu de mélancolie que certainement beaucoup de choses seront changées dans cette demeure, car il n'y a rien de rose et « Mamie » adore le rose.

Nous avons au cours de cette visite une conversation très intéressante avec le président Truman. Il nous fait part de ses premiers projets. Il va retourner dans sa ville natale, à Independence (Missouri), où rien chez lui n'a été changé pendant ces années de présidence et où il retrouvera sa maison dans l'état où il l'avait laissée. Comme je lui demande s'il a des projets de voyages en Europe, il me répond qu'il aimerait beaucoup y venir, mais qu'il ne peut prendre de décision si longtemps à l'avance.

JE me rends ensuite au cocktail des Gouverneurs, organisé par le Comité d'inauguration pour tous les gouverneurs des États, anciens ou récemment nommés, le corps diplomatique, les sénateurs, les hommes politiques, etc., à l'hôtel Statler. La réception avait lieu dans une immense salle, décorée de drapeaux et d'emblèmes de toutes sortes. Chaque Etat avait son stand particulier, derrière lequel se trouvait le gouverneur, très souvent accompagné des membres de sa famille. Un des plus entourés était le gouverneur Warren, de Californie, accompagné de sa femme et de ses trois ravissantes jeunes filles.

Le gouverneur et Mrs. Dewey, de New-York, étaient également très entourés, de même que le gouverneur du Connecticut et Mrs. Lodge ; ce sont de grands amis de la France, et j'avais déjà eu le plaisir de les rencontrer à Paris.

EN fin d'après-midi, une autre grande réception eut lieu chez Mr. Eugène Meyer, propriétaire et président du **Washington Post.** Mr. et Mrs. Eugène Meyer avaient réuni chez eux, dans une atmosphère particulièrement cordiale, ceux qui partaient et ceux qui les remplaçaient : c'était une réception « bipartisane », et il était infiniment sympathique d'entendre les femmes de ceux qui partaient donner des conseils pratiques sur la vie à Washington aux femmes de leurs successeurs.

De nombreuses femmes assistaient à cette réception. On remarquait Mrs. Clare Booth Luce, qui ne répondait pas non quand on lui demandait si elle serait prochainement ambassadrice d'Amérique en Italie. Elle a été un excellent « supporter » d'Eisenhower. Mrs. Oswald, qui remplace Mrs. Roosevelt comme représentant des Etats-Unis à la Commission des droits humains, était également présente.

J'ai eu le plaisir de retrouver à cette réception Mr. Foster Dulles.

La journée se termina par un grand gala au Constitution Hall. Sur la scène on voyait un énorme éléphant rose, emblème des républicains. Une foule énorme se pressait dans cette immense salle. Le vice-président et Mrs. Richard Nixon assistaient à ce gala.

Le spectacle fut très brillant. L'Orchestre Symphonique National se fit entendre ainsi que Yehudi Menuhin. On entendit la musique de « American in Paris », spécialement choisi parce que ce titre est évocateur des activités du président Eisenhower, qui fut pendant plusieurs années un Américain à Paris et qui sut se faire aimer de tout Paris et de la France.

Cette journée, comme celle qui va suivre, est vraiment une journée transitoire. Le président Eisenhower et Mrs. Eisenhower, arrivés par train spécial, sont à l'hôtel Statler avant de pouvoir occuper la Maison Blanche. Les anciens représentants sont encore là et les nouveaux arrivent, mais nulle part on ne voit aucune amertume, tout se passe dans une atmosphère de complète cordialité.

Mr. Snyder, le ministre des Finances sortant, qui va être remplacé par un de ses meilleurs amis, me raconte que Churchill lui a dit que c'était vraiment dommage que les choses ne se passassent pas aux Etats-Unis comme en Angleterre ou en France, où les membres sortants du gouvernement conservent leur place au Parlement et peuvent continuer à travailler dans le sens de leurs opinions, mais il me dit cela avec un sourire, sans un regret, comme une boutade.

19 janvier 1953

IL y a aujourd'hui beaucoup moins de réceptions que la veille, car chacun est occupé à préparer les immenses manifestations qui se dérouleront demain. Le gouverneur du Connecticut, Mr. Lodge, et le sénateur Bush réunissent dans l'après-midi, dans la « Chambre des Finances » du Sénat, toutes les personnalités du Connecticut présentes à Washington et de nombreuses autres personnalités amies, dont j'ai le plaisir de faire partie, pour une réception très cordiale.

Puis le soir, après dîner, a lieu au théâtre du Capitole un grand festival. C'est un spectacle sensationnel, qui réunit un nombre imposant des vedettes les plus célèbres. Irène Dunne présente plusieurs numéros.

20 janvier 1953

C'EST le grand jour.

Dès le matin, la foule se précipite vers les tribunes ou même simplement vers les artères que doit emprunter le défilé, qui se déroulera entre deux véritables haies humaines. Tous ceux qui ont le privilège d'avoir des fenêtres bien placées les ont utilisées au maximum ; Washington et ses 500.000 invités seront là, et toutes les familles des Etats-Unis seront autour de leur poste de télévision.

A midi a lieu la prestation de serment.

Le président Truman et le président Eisenhower arrivent ensemble. La cérémonie commence par une prière faite successivement, pour trois religions différentes, par l'archevêque catholique, l'évêque protestant et le rabbin, pour demander à Dieu qu'il donne au nouveau président la force et le discernement qui lui seront nécessaires.

Puis le président Eisenhower monte à la tribune et demande à l'assistance de s'associer à la prière qu'il prononce et qu'il a composée le matin même dans sa chambre d'hôtel. Il demande à Dieu dans cette prière de donner à ses assistants et à lui-même la force d'accomplir leur devoir.

Cette prière terminée, « Ike » embrasse « Mamie », sa fidèle compagne, et prononce son discours d'inauguration. La note dominante est l'affirmation que les Etats-Unis sont liés à tous les peuples libres ; aucun de ces peuples ne peut se cramponner à un privilège, tous sont solidaires. On a en l'écoutant une profonde impression de réconfort.

On sent qu'il comprend tous les efforts que fait la France dans tous les domaines, notamment en Indochine.

Le président Eisenhower a prêté serment sur sa petite Bible personnelle, celle qu'il possédait comme soldat, et sur la grande Bible de George Washington.

Entre la fin de cette cérémonie et le début de la parade il y a à peine une heure de battement. Chacun met ce laps de temps à profit pour déjeuner.

L'après-midi, le président Eisenhower, le vice-président Nixon, les grands chefs militaires, les membres du Comité d'inauguration défilent avec leurs familles dans des voitures découvertes, déchaînant les ovations de la foule.

La police montée et motorisée, toutes les divisions militaires sont largement représentées. Leurs groupes alternent avec d'autres groupes, évoquant l'histoire des Etats-Unis, la vie des quarante-huit Etats qui forment cette grande nation. Chaque gouverneur passe dans une voiture découverte, devant quelques chars admirablement décorés, donnant une idée de l'industrie, des ressources, des spécialités, de la vie de l'Etat considéré : les cow-boys caracolent en manipulant leurs lassos, les Indiens emplumés sont très spectaculaires, les chiens de l'Alaska tirent leurs traîneaux...

De nombreux chars évoquent l'Indépendance des Etats-Unis, La Fayette, Washington... La vie du président Eisenhower est également représentée sous forme de chars décorés : on le voit enfant, étudiant, en famille, en Europe, chef d'Etat ; un énorme char représente son gâteau de mariage, au sommet duquel se tient un jeune couple ressemblant à Ike et Mamie à vingt ans.

La foule acclame ce long cortège, dont les derniers éléments passent devant elle vers 8 heures du soir, alors que les spectateurs sont à leur place depuis midi ou même avant.

Chacun regagne alors comme il peut sa demeure.

Après le dîner, deux bals ont lieu, dans deux immenses salles groupant des dizaines de milliers de personnes. Les toilettes sont magnifiques ; les « robes d'Inauguration » avaient été préparées depuis longtemps.

Bien que les deux salles soient très éloignées l'une de l'autre, Ike et Mamie iront alternativement présider ces deux manifestations.

Eisenhower prend ses fonctions ; Truman quitte les siennes. Pendant toutes ces cérémonies il était aux côtés de son successeur, lui transmettant amicalement les pouvoirs avec une bonne grâce aimable, avec la conscience d'une grande tâche accomplie. Il laissera le souvenir d'un grand président, d'un grand ami de notre pays.

Une chose qu'il m'a été agréable de constater au cours de ces journées et qui m'a rendue fière d'être Française, c'est l'ampleur du prestige de notre ambassadeur aux Etats-Unis. Il accomplit un remarquable travail, ainsi que Mme Bonnet, qui non seulement par sa bonne grâce et son charme féminin est appréciée par toutes les personnalités républicaines ou démocrates, féminines ou masculines, mais encore, par son travail inlassable aux côtés de son mari, aide puissamment ce dernier dans une action personnelle. Ces grands représentants de notre pays arrivent toujours à expliquer aux Américains certains aspects de la politique française que ceux-ci pourraient ne pas comprendre.

AUX QUATRE COINS DU MONDE...

DÉFENSE A LA GRIPPE D'ENTRER

Bien que l'Australie connaisse actuellement ses plus belles journées d'été, elle craint d'être gagnée par l'épidémie de grippe qui sévit dans tout l'hémisphère boréal. De Francfort à Los Angeles la fièvre monte. On éternue, on se mouche, on se couche. En France, on a recensé plusieurs millions de malades, cependant que 40 % des habitants de Mexico auraient été atteints. Les plus hautes personnalités paient leur tribut. Le Saint-Père lui-même a dû s'aliter et l'un des nouveaux ministres du gouvernement Eisenhower était contraint de retarder son entrée en fonctions. L'Australie tient à se protéger et les officiers des services sanitaires montent une garde impitoyable aux aérodromes et dans les ports pour dépister, soigner et isoler les « suspects ».

UN CADEAU PRINCIER

Un saphir et 258 brillants ornent le bracelet qui vient d'être offert à la princesse Joséphine-Charlotte de Belgique par l'Association de la noblesse du royaume.

Le bal annuel de ce groupement fournit l'occasion de sa première sortie mondaine au charmant couple que forment la sœur du roi Baudouin et le prince héritier Jean de Luxembourg.

Celui-ci a aidé sa fiancée à accrocher à son poignet le bracelet qu'avait remis au nom de la noblesse belge, dont il préside l'Association, le prince Amaury de Mérode (à gauche). Au mois d'avril, lors de son mariage, la jeune princesse recevra nombre d'autres cadeaux, mais sans doute peu d'aussi beaux.

PAR GEORGES DUHAMEL, de l'Académie française.

RIDEAUX DE FER

Le voyageur qui se trouve ou s'estime chargé de mission et qui, par mer ou par air, doit faire un long voyage, toucher même, lors de brèves escales, nombre de pays étrangers, sait, dès le départ, qu'il devra satisfaire, en chacun de ces pays, aux exigences de la police, de la douane et des services sanitaires. Il quittera donc sa chère patrie — je songe particulièrement à la mienne, à la France — bardé de paperasses concernant le peu d'argent qu'il a le droit d'emporter et les vaccinations auxquelles il aura tout récemment été soumis, pourvu d'un passeport orné de visas sans lesquels il ne lui serait même pas possible de descendre à terre.

Les pays hautement civilisés ont dû céder à la vésanie générale. Il s'est créé, dans ce domaine, un peu partout, une bureaucratie exigeante, tatillonne, qui tient à ses bastions et qui ne les lâchera plus. Peut-on, raisonnablement, dans tous les pays du monde, renvoyer à l'agriculture et à l'usine ces milliers et ces milliers d'employés dont le principal talent est de feuilleter les paperasses d'un air soupçonneux et d'appliquer, sur ces paperasses, un timbre humide, dont le texte est le plus souvent illisible ?

Les vieilles nations raisonnables, comme l'Angleterre ou la France — il y en a d'autres — ne cherchent pas, d'ordinaire, à compliquer ce cérémonial ridicule. L'expérience leur a montré que seuls les innocents, les irréprochables se laissent empêtrer dans ces toiles d'araignées qui ne sauraient arrêter les aigrefins, les escrocs ou les espions. Mais les pays jeunes, les pays qui viennent d'accéder à l'indépendance ont le plus ardent besoin de faire un usage arbitraire et même vexatoire de leur toute fraîche liberté. Ils obligent, par exemple, les passagers de l'avion, ceux qui ne sont là que pour une heure, à stationner interminablement devant des bureaux, à répondre à des questions formulées dans un sabir inintelligible, à tirer la langue devant un médecin — ou qui se dit tel — et qui, pour prendre le pouls du voyageur, applique des doigts moites de sueur sur un des os du poignet.

Si les dames n'ont pas à subir un examen gynécologique, accompagné de prélèvements, c'est sans doute parce que les tourmenteurs n'y ont point encore songé. Patience ! Cela viendra. Et la radioscopie aussi jouera son petit rôle ! Et l'examen du sang. Il nous faut bien, ici et là, supporter, jusqu'au rhume de cerveau presque inévitable, les pulvérisations de P. P. C. et autres horreurs, pulvérisations — je l'ai fait remarquer à l'Académie de médecine — qui ne sauraient atteindre les linges souillés, s'il s'en trouvait au fond des bagages. Tout cela n'intéresse pas l'hygiène et la médecine préventive : c'est une affaire de drogues à vendre et de sinécures à maintenir.

Par l'effet du hasard, j'ai eu entre les mains le papier que les compagnies de navigation doivent produire, dûment rempli, quand un de leurs navires touche un port des Philippines.

La République des Philippines est de création récente. Les Etats-Unis, poursuivant la fameuse politique anticolonialiste du président Roosevelt, ont libéralement donné, au peuple philippin, une indépendance qui n'en comporte pas moins le maintien, par les Américains, d'une vingtaine de bases, et la possibilité, pour les troupes américaines, de circuler entre ces vingt bases.

Des Philippines, je ne connais que Manille. La ville a cruellement souffert de la guerre. On y trouve les traces de la très noble architecture espagnole. La végétation est profuse. Les gratte-ciel n'insultent pas encore aux ruines. Il existe une très charmante école d'Alliance française et j'ai pu haranguer nos élèves. Je l'ai fait avec plaisir. Cela dit, ce n'est pas sans consternation que j'ai lu le papier, grand comme une voile de jonque chinoise, et que les officiers du bord doivent remplir ou faire, du moins, semblant de remplir. L'un des côtés de cette incroyable paperasse comporte la liste complète des passagers. Pour chaque passager, il n'est pas posé moins de vingt-huit questions et il faut men-

AUX QUATRE

VOITURE EN FOLIE : 30 MÈTRES DE CHUTE

Cet accident spectaculaire a terminé la course folle d'une automobile livrée à elle-même à travers les rues de Luxembourg. Laissé en stationnement dans la descente de Clause, près de l'église Saint-Michel, le véhicule se mit à rouler sur la pente. Accélérant sa course, il traversa une promenade, renversa un banc, alla défoncer un parapet et, en une chute de 30 mètres, s'écrasa sur la route reliant les deux villes basses. C'est là que, après de brèves recherches, son propriétaire le retrouva. Il apprit avec soulagement que le bolide n'avait, au cours de son équipée, fait aucune victime.

LA COMÉDIE JOUE « LES PLAIDEURS » AU PALAIS

Ce n'est point pour les besoins d'une pièce ou d'un film que quelques-uns des plus réputés comédiens de la Maison de Molière se sont trouvés réunis sur les bancs de la correctionnelle. Les membres du Comité d'administration de la Comédie-Française étaient en effet assignés par leur cosociétaire Balpêtré, qui, frappé de suspension à la libération, puis rétabli dans ses droits, réclamait à ses associés ses dividendes de 1945 à 1952. Et c'est pourquoi on a pu voir devant la 13e Chambre Mme Bretty (donnant une signature sur notre photo) et (au second plan, de gauche à droite) MM. Denis d'Inès, Yonnel, P.-A. Touchard, administrateur général, Maurice Garçon, avocat de la Comédie, Seigner, Charon. Nous ne contestons pas, ont-ils dit, la créance de M. Balpêtré et nous paierons... quand l'Etat nous le permettra. Mais nous estimons qu'il nous a cités abusivement et nous lui réclamons... vingt sous de dommages-intérêts. Ce qui, pour un après-midi passé au Palais, ne fait pas des « feux » reluisants.

GEORGES DUHAMEL, (suite).

tionner, en outre, une colonne de « remarks », car toute cette comédie est rédigée, ou croit être rédigée, en langue américaine. — L'indépendance a des limites. — Aux autorités philippines, il importe de savoir non seulement le nom, l'âge et l'occupation avouée du voyageur — tout cela c'est l'a b c du métier — mais encore qui a payé le voyage, si le passager est anarchiste (*sic*), s'il est polygame (exactement *polygamist*), s'il présente des troubles mentaux, s'il vient rejoindre un ami et ce que peut représenter cet ami. La description personnelle est également exigée : couleur des yeux, couleur des cheveux... J'abrège et ne vais pas m'arrêter sur les vingt-huit questions essentielles. Sur l'autre face de cet immense papier, on peut trouver une liste des races ou nationalités. J'ai vraiment souffert à la pensée que les Samoyèdes et les Cafres étaient inexplicablement oubliés, ou tout au moins confondus avec les Patagons sous la rubrique générale *other peoples*. On trouve aussi de notables extraits de la loi de 1940 sur l'immigration, plus diverses autres balivernes, enfin la place ménagée pour les observations et la signature de diverses personnes appelées en témoignage.

Les Philippins que j'ai eu l'honneur de rencontrer m'ont inspiré de la sympathie, certains même de l'estime. Et j'en suis venu à penser que, pour célébrer leur liberté adolescente, ces insulaires, tout naturellement, ont demandé des exemples et des modèles au peuple qui les a pendant quelque temps administrés. Je dis « administrés » parce que je n'ose pas dire « instruits » ou « inspirés ». Cette comédie policière est calquée sur celle à laquelle sont soumis les voyageurs qui abordent les Etats-Unis, surtout s'ils viennent du Sud, c'est-à-dire s'ils arrivent par les ports des régions tropicales. J'ai raconté jadis à quelles formalités je me suis trouvé soumis en arrivant, par mer, à la Nouvelle-Orléans, et comment un médecin — il se prétendait tel et n'a tenu aucun compte de mes titres personnels — a cru devoir me faire sucer un thermomètre, sans même s'occuper de savoir si je venais de prendre une tasse de thé brûlant, ce qui était justement le cas.

Je comprends que la grande république américaine, que je tiens pour sévèrement menacée par le communisme, qu'elle redoute et d'ailleurs persécute, soit inquiète du tour que prend le problème racial sur son énorme territoire, inquiète du caractère confus de l'immigration et du mélange des peuples qu'elle s'efforce de fondre et de discipliner. Mais je pense surtout qu'elle a tendance à répondre aux stupides mesures d'isolement prises par la Russie soviétique en renforçant, à son tour, son régime policier. Tout peuple est naturellement enclin, s'il doit compter avec un adversaire puissant, à riposter aux tracasseries de cet adversaire par des tracasseries non moins blessantes. Allons-nous voir tomber, autour de la puissante et généreuse Amérique, un rideau de fer aussi pesant, aussi hermétique, aussi absurde que celui qui, présentement, étouffe et déshonore l'Europe ?

S'il est permis à un simple particulier de donner des conseils désintéressés aux puissances du jour, je dirai donc aux Américains qu'ils ne sauraient augmenter leur sécurité en fermant brutalement les portes à des témoins qui ne sont pas nécessairement des agents politiques, à des savants, à des artistes, entre autres. Je me permets d'ajouter que les Etats-Unis pourraient donner des exemples de libéralisme aux pays qu'ils tiennent en tutelle — j'entends bien en tutelle économique, puisqu'il s'agit d'un pays fièrement anticolonialiste.

Quant aux petites nations fraîchement livrées aux amères délices de la liberté, si, vraiment, elles se montrent discourtoises pour les étrangers de passage, elles y gagneront une réputation déplorable. Les voyageurs, bien renseignés, finiront par les boycotter et par les tourner en dérision. Ce n'est sûrement pas ce que souhaite leur jeune orgueil national.

OINS DU MONDE... (SUITE)

VOLTIGE AÉRIENNE

s sports d'hiver sont pour les photographes l'occasion de prendre d'étonnants clichés. En voici un qui a fixé dans une attitude impressionnante un skieur qui vient de er le tremplin de saut de Garmisch-Parirchen.

ue se passera-t-il à l'arrivée ?

out ira sans doute pour le mieux, car il t d'un concurrent de la Semaine Internale, donc d'un virtuose.

UNE ROSETTE MÉRITÉE

NE bien émouvante cérémonie s'est déroulée il y a quelques jours dans la cour des Invalides. Le secrétaire d'Etat à l'Air, M. Pierre Montel, remettait la rosette d'officier de la ion d'honneur à M. Jean-Louis Vigier, até et conseiller municipal de Paris, qui fut vaillant combattant et un résistant héroïque. ministre et le nouvel officier étaient aussi s l'un que l'autre. Les trois fils de M. Montel en effet morts en déportation et tous trois nt dans le réseau « Maurice » les camaes de M. J.-L. Vigier. Aussi l'accolade changèrent les deux hommes fut une minute mante pour tous ceux qui savaient.

UN « COMPAGNON DE ROUTE » DISPARAIT

A TRAVERS la ronde hallucinante des procès et des purges qui se déroulent à l'Est, un cas est symptomatique. En zone allemande soviétisée, deux fractions de partis « bourgeois », chrétiens-démocrates et libéraux, avaient consenti à faire avec les communistes le « bout de chemin » qui menait ces derniers jusqu'au pouvoir. Or, en dépit des amitiés qu'il se flattait d'avoir nouées au Kremlin, M. Dertinger, ministre chrétien-démocrate des Affaires étrangères, a été arrêté avec ses plus proches collaborateurs. Son crime ? Il n'était, paraît-il, qu'un de ces « espions », de ces « traîtres à la solde de l'impérialisme » qui paraissent décidément pulluler au delà du rideau de fer !

En fait, le procès qu'on lui intente est l'étape par laquelle passent inévitablement les « compagnons de route » du communisme, dès le moment où celui-ci estime pouvoir voler de ses propres ailes. La liquidation de M. Dertinger annonce l'épuration, puis la liquidation du parti chrétien-démocrate à l'est de Berlin, comme l'arrestation de M. Karl Hamman annonce la liquidation prochaine du parti libéral de la même zone, dont il était président. Vieille histoire qu'ont successivement vécue tous les progressistes des républiques dites « populaires ».

DERRIÈRE LE RIDEAU DE FER : L'ANTISÉMITISME

LA grande purge d'Allemagne orientale n'atteint pas seulement les « compagnons de route ». La vague d'antisémitisme qui sévit dans les pays communistes n'a pas épargné la « République démocratique » allemande. De nombreux israélites se sont déjà réfugiés à Berlin-Ouest, et parmi eux Julius Meyer, président des communautés juives d'Allemagne orientale, qui était député du parti communiste-socialiste unifié.

BOGOTA A 24 HEURES DE PARIS

UNE nouvelle liaison aérienne ultra-rapide permet désormais de parcourir en vingt-quatre heures les 8.000 kilomètres qui séparent Bogota, la capitale de la Colombie, de Paris. L'itinéraire passe par Lisbonne, les Açores, Fort-de-France et Caracas. Cet itinéraire permet pour les voyageurs à destination des Antilles un gain de six heures trente et pour ceux d'Amérique centrale, de neuf heures. Le Constellation d'Air France qui a emmené le 11 janvier diverses personnalités, dont M. et M^me^ Paul Auriol, M. Ziegler, directeur général d'Air France, a ramené une délégation vénézuélienne et une délégation colombienne, qui ont été reçues à l'Hôtel de Ville et à la Maison de l'Amérique latine.

PROPOS DU SCEPTIQUE

C'EST certainement une grosse affaire, pour les autorités gouvernementales, préfectorales et municipales, que de maintenir dans les liens d'une discipline relative un pays dont les quarante-deux millions de citoyens ont sucé avec le lait maternel le microbe de l'indépendance et du mépris des règlements. Une si grosse affaire, en vérité, que le parlement lui-même se trouve souvent contraint d'abandonner les hauteurs olympiennes où s'élaborent les lois d'intérêt général pour faire irruption dans le domaine réglementaire et redonner vigueur au bras séculier du garde champêtre. Une proposition de loi, en instance de discussion, n'a-t-elle pas pour but de fixer dans ses moindres détails les méthodes de chasse au furet et d'interdire l'utilisation des aéronefs — à l'exclusion toutefois du ballon dirigeable — pour le rabattage du lapin de garenne ?

Or à la prolifération des textes coercitifs correspond une multiplication des actes de rébellion. Il est, par exemple, entendu depuis fort longtemps que les monuments publics ne doivent porter aucune inscription privée, que les forêts domaniales ne peuvent être assimilées à des dépotoirs et que les trottoirs ne sont pas faits à l'usage exclusif des chiens. C'est « entendu » mais non pas compris. Les serments d'amour, les cœurs transpercés et les slogans vengeurs fleurissent sur les murs des palais nationaux, les papiers gras et les boîtes de sardines étouffent le muguet printanier de nos bois. Ne parlons pas de Médor et de ses promenades hygiéniques. Ni des tapis secoués sur la tête des passants, ni des sorties de métro par lesquelles on entre, ni des entrées par lesquelles on sort, ni des portes qu'on tire quand on doit les pousser, ni de celles qu'on pousse quand on doit les tirer, ni des passages cloutés où personne ne consent à passer...

Aujourd'hui, l'offensive des pouvoirs de police se concentre sur les « usagers de l'automobile ». Défense de stationner par-ci, défense de stationner par-là, obligation de tourner dans telle condition et non dans telle autre. Petite révolution qui provoque d'énormes remous. Les « usagers » crient au scandale, prétextant que le stationnement est une phase de la circulation, tout comme l'immobilité n'est qu'un aspect du mouvement. Et les infractions de s'ajouter aux contraventions.

Les Français sont ainsi faits et il faut sans doute renoncer à les refaire. Mais pourquoi diable n'essaie-t-on pas de faire respecter les règlements anciens avant de faire violer les nouveaux ?

Dans la neige qui recouvre le sommet du col de Braus, le passage de la « Ford-Zéphyr » de l'équipe victorieuse : Gatsonidès (Pays-Bas)-Worledge (Grande-Bretagne).

LE 23e RALLYE AUTOMOBILE DE MONTE-CARLO

« Pourvu qu'il fasse beau ! » A l'inverse du souhait classique, celui qui précède le Rallye Monte-Carlo serait plutôt : « Pourvu que le temps soit mauvais sur le parcours ! » C'est l'une des originalités de ce rallye automobile qui ne peut être comparé à aucun autre. Du fait qu'il s'agit d'une épreuve d'hiver, il importe que ce soient les difficultés de la circulation hivernale : brouillard, neige, verglas, qui interviennent, précisent et justifient le classement. Par beau temps ce ne sont pas les quelque 3.300 kilomètres à parcourir à 50 à l'heure qui peuvent mettre sérieusement à l'ouvrage la qualité des voitures actuelles.

A ce propos, on peut épiloguer sur les raisons psychologiques qui incitent un grand nombre d'automobilistes à s'inscrire dans une épreuve qui comporte à la base une telle incertitude, susceptible de s'exercer, d'ailleurs, en deux sens opposés : ou bien les risques de terminer dans le fossé si l'hiver se manifeste en toute sa rigueur ; ou ceux de jouer sa chance non plus sur un parcours de grand tourisme, mais sur des épreuves accessoires et pratiquant sans pitié des coupes sombres parmi un lot de plusieurs centaines de concurrents ayant correctement effectué le rallye proprement dit.

Un fait est patent : chaque année voit s'accroître le succès de la grande manifestation de Monte-Carlo, qui se traduit ici par un millier de demandes d'engagements — sur lesquelles 440 ont été retenues — et 404 partants.

Et comme les conditions météorologiques ont été partout assez favorables, 347 arrivants, sur lesquels 253, non pénalisés, se présentaient donc à égalité devant les épreuves de classement.

Comme l'an dernier, le règlement prévoyait que la sélection parmi les concurrents non pénalisés à l'arrivée serait effectuée sur le circuit montagneux de 75 kilomètres du col de Braus, avec cinq contrôles ; une vitesse moyenne — tirée au sort avant l'épreuve et comprise, par beau temps, entre 45 et 50 à l'heure — devait être maintenue dans les six secteurs délimités par ces contrôles, tout retard ou toute avance se traduisant par des pénalisations.

Mais l'on conçoit que, pour des raisons d'organisation, le nombre des concurrents admis à participer à cette épreuve devait être limité. On s'est arrêté au chiffre maximum de 100 concurrents.

Il a donc fallu éliminer préalablement 153 voitures sur les 253 arrivées sans pénalisation par une épreuve de démarrage-freinage.

On peut remarquer qu'à aucun moment il n'est fait état, dans ce règlement, des différences de cylindrées et que les mêmes obligations sont imposées à tous, « gros » et « petits » : même moyenne sur la route, classement général aux meilleurs temps dans les épreuves annexes, c'est dire qu'en principe la puissance intervient et, par conséquent, les cylindrées, les petites et moyennes voitures étant incontestablement désavantagées en ce qui concerne du moins le classement général. Les organisateurs pensent qu'une épreuve hivernale de grand tourisme exige d'abord des voitures très confortables et qu'il est logique que les premières places se disputent entre elles. Ce qui ne veut pourtant pas dire que soient supprimées toutes chances aux petites cylindrées — pour lesquelles existe d'ailleurs un classement spécial — et qui bénéficient d'une plus grande maniabilité dans les lacets du col de Braus.

Quoi qu'il en soit, l'éclatant succès du Rallye Monte-Carlo est la meilleure récompense pour ses organisateurs, qui réussissent à faire se dérouler sans heurts une manifestation qui pose à tout moment de redoutables problèmes.

MAURICE PHILIPPE.

LE CLASSEMENT :

1ers Gatsonidès-Worledge. (Ford-Zéphyr.)

2es Mr et Mme Appleyard. (Jaguar.)

3es Marion-Charmasson. (15 CV Citroën.)

4es Grosgogeat-Biagini. (Dyna-Panhard 850 cmc.)

5es Vard-Jolley. (Jaguar.)

Coupe des Dames.

Mmes Pochon-Terray. (4 CV Renault.)

L'AVENIR DE LA RHODÉSIE DU NORD

- QUI POURRAIT ÊTRE LE PAYS DE LA DOUCEUR DE VIVRE - DEMEURE ASSOMBRI PAR DES QUERELLES RACIALES

PAR HENRI VIGNES

« ALL RED » ! (TOUT ROUGE) AURAIT DIT CECIL RHODES EN BALAYANT DE SA MAIN LA CARTE D'AFRIQUE DU CAP AU CAIRE

« TOUT ROUGE, » C'EST-A-DIRE « TOUT ANGLAIS », CAR C'EST EN ROSÉ QU'ON TEINTE, DANS LES ATLAS, LES TERRITOIRES SUR LESQUELS FLOTTE L'UNION JACK.

A LA MORT DE RHODES (1902) TOUT N'ÉTAIT PAS ROUGE, MAIS IL Y AVAIT AU CENTRE DE L'AFRIQUE DE VASTES CONTRÉES PACIFIÉES QUI ALLAIENT DEVENIR LES RHODÉSIES. EN CINQUANTE ANS, CES DEUX PAYS ONT ÉVOLUÉ PLUS VITE L'UN QUE L'AUTRE ET PEUT-ÊTRE SONT-ILS A LA VEILLE D'UNE TRANSFORMATION PROFONDE. LA RHODÉSIE DU SUD, COLONIE SEMI - INDÉPENDANTE, ET CELLE DU NORD, DEMEURÉE PROTECTORAT, VONT - ELLES CONSTITUER AVEC LE NYASSALAND UNE FÉDÉRATION OU RESTERONT-ELLES ENTITÉS POLITIQUES DISTINCTES ? TELLE EST LA QUESTION QUI TIENT LES ESPRITS EN EFFERVESCENCE, DIVISE LES HOMMES, AGGRAVE LES ANTAGONISMES ET ACCUMULE D'INQUIÉTANTES NUÉES SUR CES PAYS OU IL FERAIT SI BON VIVRE.

★

★ Le Zambèze sépare aujourd'hui la colonie semi-indépendante de Rhodésie du Sud et le protectorat de Rhodésie du Nord. Demain, il peut servir de trait d'union entre deux États membres d'une fédération à laquelle se joindrait le Nyassaland.

Il ferait bon vivre en Rhodésie du Nord, car le climat y est à peu près toute l'année aussi beau que sur notre Côte d'Azur. Aubes suaves, journées ensoleillées mais ventilées, crépuscules moelleux, nuits douces et souvent fraîches, telles sont les délectables nuances que le pays doit à sa situation sur des plateaux dont l'altitude moyenne est de 1.400 mètres, et aux brises oxygénées qui les aèrent constamment. La saison sèche et fraîche s'étend d'avril à octobre, et la saison des pluies, de novembre à mars. Même les mois d'octobre et de novembre, qu'on dit les plus pénibles en raison de quelques bouffées de chaleur africaine et d'orages démesurés, ont des nuits reposantes. Climat aussi salubre que celui des hauts plateaux d'Afrique du Sud, où Cecil Rhodes, poitrinaire à dix-sept ans et condamné par les médecins, retrouva une santé si vigoureuse qu'il y devint le financier-conquérant surnommé le « Napoléon du Cap ».

Il ferait bon vivre en Rhodésie du Nord, car sous ce climat méditerranéen la nature n'est pas hostile comme dans les basses régions du tropique. La brousse, qui recouvre la plus grande partie du pays, ressemble beaucoup plus à une forêt de jeunes chênes qu'au fouillis végétal qu'on pourrait imaginer. Point de palmiers ni de baobabs sauf dans les bas-fonds, des lianes discrètes, des sous-bois dégagés qui permettent à la brise de filtrer, peu de serpents ou autres indésirables, des fauves parqués dans des réserves, aucune des affreuses maladies africaines. Défricher, travailler une telle brousse n'implique pas une lutte de chaque instant dans une atmosphère malsaine, mais constitue un travail presque européen, c'est-à-dire à la mesure de l'homme.

Il ferait bon vivre en Rhodésie du Nord, car c'est un pays neuf où tout reste à faire et où le courage, l'initiative, le travail sont immédiatement rentables. Les pionniers lancés par Cecil Rhodes et leurs successeurs ont construit des fermes et des embryons de villes, tracé des routes provisoires, posé les lignes du télégraphe et les rails du chemin de fer. Mais ils furent jusqu'à la fin de la dernière guerre moins de 30.000 dans ce pays grand comme une fois et demie la France. Les motifs de civilisation moderne qu'ils ont plaqués hâtivement sur l'énorme manteau de la brousse étaient forcément sommaires, ébauche à peine esquissée de ce qui sera un très grand pays.

Les terres ne commencent à être cultivées de façon intensive qu'autour des villes et le long de la voie ferrée. Là s'étendent d'immenses champs de maïs, qui produisent 80.000 tonnes de grains par an. Mais la consommation intérieure est de 84.000 tonnes et va grandissant. Le problème consiste à ouvrir de nouveaux espaces à cette culture essentielle. On le peut : le sol est là, vierge, fertile, facilement irrigable. Les bulldozers pour le défricher, les tracteurs et les charrues pour le retourner, les semoirs

et la main-d'œuvre peuvent, certes, être trouvés...

Des possibilités identiques se présentent pour les cultures du tabac, de la canne à sucre et du coton ainsi que pour la mise en exploitation rationnelle des immenses richesses des lacs et des rivières en poissons, de la forêt en bois précieux. Il y a dans ce pays neuf de quoi donner du travail à des millions de travailleurs agricoles, de quoi rendre productifs d'importants capitaux, de quoi améliorer rapidement le sort de populations sous-développées.

Ce n'est pas tout. Malgré l'importance et la variété des richesses du sol, il semble qu'un développement encore plus vaste et plus rapide sera obtenu dans le domaine industriel, car les richesses minières paraissent inépuisables et très diverses. La Rhodésie du Nord est actuellement un des premiers producteurs de cuivre du monde. Les quatre mines en service du Copperbelt livrent chaque année 300.000 tonnes de ce précieux métal au réarmement occidental, qui sans cesse en réclame davantage. D'autres mines sont en voie d'aménagement. Il faut y ajouter 14.000 tonnes de plomb, 1.260 tonnes de manganèse, 22.500 tonnes de zinc, 170.000 tonnes de pierre à chaux. Et voici qu'on parle d'uranium...

L'industrie du cuivre, sur laquelle repose tout l'édifice économique du pays, emploie plus du tiers de la main-d'œuvre disponible. Vers le Copperbelt affluent des foules travailleuses arrachées à la brousse par l'attrait d'une vie qu'elles croient plus facile à gagner et plus agréable à vivre.

Mais on ne passe pas sans dommage d'un milieu qui n'a guère évolué depuis trois mille ans à l'ambiance ultra-moderne des mines et des hauts fourneaux. Ces foules africaines déracinées, brassées souvent sans précautions, font du Copperbelt la région sensible du pays. Remous syndicaux, revendications des noirs comme des blancs, grèves, meetings houleux, discours véhéments, tout ce qui se passe au Copperbelt a des répercussions dans l'ensemble de la Rhodésie du Nord et jusqu'en Grande-Bretagne, où l'on est soucieux de conserver productive la miraculeuse source de dollars.

Les économistes locaux sont conscients de la fragilité de cet édifice à une seule colonne : le cuivre. Ils essaient de dresser et de renforcer d'autres colonnes, et de grands projets d'équipement industriel et agricole sont prêts. Il ne manque que des capitaux pour mettre en chantier. Or les capitaux internationaux ne viendront s'investir que si l'avenir paraît assuré. L'avenir, c'est-à-dire la stabilité politique et sociale. Or l'avenir n'est pas assuré en Rhodésie du Nord, car les hommes sont profondément divisés à son sujet.

Habitée par moins de six personnes au kilomètre carré, la Rhodésie du Nord est un pays « vide ». 1.700.000 noirs, 37.000 blancs, 1.100 métis et 2.600 Hindous y ont été dénombrés en 1951.

Les noirs appartiennent à soixante-treize tribus différentes parlant près de trente dialectes et quatre langues principales. Les travailleurs sont employés à raison de plus du tiers dans les mines, un tiers dans l'agriculture et un peu moins d'un tiers dans les services publics et privés des villes.

Il y a soixante ans, lorsque les noirs en étaient les seuls maîtres, le pays était le théâtre de guerres incessantes. Les tribus pillardes, telle celle des Babembas, faisaient régner sur de vastes contrées une suzeraineté exigeante et procédaient à des raids dévastateurs chez les voisins. De ce passé récent les petits-fils des guerriers ont conservé une nostalgique fierté en même temps qu'une certaine inaptitude au travail de la terre. Les Tongas, au contraire, sont un peuple d'anciens serfs agriculteurs et pasteurs. L'arrivée des blancs les a libérés de la brutale domination des pillards. Ce qui ne les empêche pas d'être aussi xénophobes, sinon plus, que les autres.

En effet, le trait commun à ces populations si diverses semble être une xénophobie chaque jour aggravée. On ne veut pas admettre que, de tous les conquérants du pays, les blancs ont été les seuls à se préoccuper du mieux-être des indigènes. On semble avoir oublié les atro-

LES PÈRES BLANCS, Français, ou du moins formés dans des maisons françaises, tiennent une grande place dans l'évangélisation des Rhodésies. On voit ici l'un d'eux vendant sa récolte de tabac à Fort-Jameson.

DEUX FRANÇAIS avaient d'ailleurs précédé les colonisateurs britanniques en Rhodésie du Nord : le pasteur protestant François Coillard, au Sud, et l'évêque des Pères blancs, Mgr Dupont (ci-dessus), au Nord.

UNE AFRIQUE MODERNE NAIT au mili de territoires qui n'avaient pas évolué depu trois mille ans. **Ci-dessus** : une usine moder s'édifie au milieu des paillotes. Le cuivre est l'él ment essentiel de l'économie rhodésienne. minerai (dont on voit sur notre photographie, en ha de la page, une coulée en ignition) est extrait traité dans la zone industrielle du « Copperbelt ». s'est rassemblé un prolétariat arraché à la brous par l'attrait d'une vie apparemment plus agréab et facilement travaillé par les agitateurs xénophobe

DEUX MONDES SE RENCONTRENT...

us le costume européen, le noir Rhodésien nserve son âme primitive. Ses danses sont muables, même lorsque le tube de néon y tient place du javelot. Mais la Rhodésie du Nord possède Conseil législatif présidé par un « speaker ». perruque à la mode de Westminster et le serment r la Bible ont franchi les océans : le civisme démo- tique du parlement anglais aura-t-il suivi les élus locaux sauront-ils s'en inspirer ?

➡

LES PLUS BELLES CATARACTES DU MONDE : celles du Zambèze. Sur une longueur de 1 km. 700, le fleuve tombe d'une hauteur de 100 mètres (les chutes du Niagara atteignent seulement 47 mètres).

cités des tribus guerrières, les chasses à l'homme des esclavagistes de Zanzibar, la jungle naguère infestée de fauves et de maladies. On ne voit qu'une chose : le blanc est un étranger « immensément » riche ; sa force n'est pas magique comme on l'avait cru. Et l'on commence à écouter d'une oreille facile les frères de race qui disent avoir ravi aux Européens leurs secrets dans leurs propres écoles et qui clament avec une passion communicative : « Les blancs nous exploitent ; les blancs sont des oppresseurs avides qui cachent leurs exactions sous des apparences de générosité ; il faut les chasser et le pays nous appartiendra, car nous en sommes les maîtres de droit ; nous aurons des automobiles et des Frigidaires parce que notre sol contient du cuivre... etc. » Il est aisé de troubler l'esprit des simples.

Il faut dire que les blancs prêtent à la critique un flanc largement découvert. C'est tout le problème de la colonisation qu'on pourrait reprendre ici, et plus précisément ce néfaste préjugé racial qui de l'Afrique du Sud a plus ou moins gagné l'Afrique centrale. Violent en Union Sud-Africaine, encore fort en Rhodésie du Sud, il s'atténue au nord du Zambèze pour se transformer, en Nyassaland, en un paternalisme bonhomme. Les élites intellectuelles et morales européennes trouvent pour le réprouver d'excellents arguments dictés à la fois par l'intérêt, la raison et le cœur. Mais il y a ceux qu'en Afrique française on appelle les « petits blancs », c'est-à-dire les artisans, les ouvriers et les agriculteurs, que menace la concurrence immédiate d'une main-d'œuvre noire abondante et bon marché. Chez ces « petits blancs », le préjugé racial est dicté par un antagonisme d'intérêts ; il est une des formes de la lutte pour la vie. C'est pourquoi il se teinte souvent de haine et se laisse séduire par des solutions de violence.

Quant aux Hindous, ils représentent une force latente. Peu nombreux en Rhodésie parce que l'immigration les contient aux frontières, ils se comptent en Afrique Orientale et en Afrique du Sud par centaines de milliers. Et chaque année 5 millions de plus font déborder la péninsule natale en coulées humaines qui s'infiltrent partout où elles trouvent une fissure. Marée asiatique patiente, pesante, irrésistiblement attirée par les vides démographiques africains. Tout se passe comme si, épiant — certains disent même suscitant — les querelles qui opposent blancs et noirs, les Indiens attendaient le jour où, troisième larron, ils feront de l'Afrique centrale un dominion de leur patrie surpeuplée. Les blancs sont conscients du « péril », mais les noirs ne semblent pas en tenir compte. Pour eux l'immédiat suffit à leur peine, et cet immédiat, c'est, clament-ils, la menace d'une domination blanche aggravée.

Pour prévenir un danger auquel les exploits des Mau-Mau voisins donnent un caractère de dramatique urgence, certains hommes politiques poussent à la création d'une fédération des deux Rhodésies avec le Nyassaland. Cette fédération, dont le statut politique tendrait vers la formule du dominion, aurait pour effet, disent-ils, de donner confiance aux capitaux étrangers, qui viendraient s'investir et feraient démarrer les projets de mise en valeur des immenses richesses, encore inexploitées, que recèlent les trois pays. Ce qui provoquerait un renouveau de prospérité dont bénéficieraient non seulement les Rhodésiens blancs, mais encore les masses populaires africaines, qu'une politique généreuse d'association ferait participer à toutes les formes de la vie nationale. Cette politique, dite du *partnership*, serait instaurée dès le lancement de la Fédération et trouverait dans les textes constitutionnels ses définitions et ses garanties.

Or les masses africaines, entraînées par des leaders tumultueux, sont farouchement opposées à ce projet. Elles n'ont aucune confiance dans leurs futurs associés blancs, et leur méfiance trouve à s'alimenter dans les échos de la politique de l'Apartheid pratiquée par l'Afrique du Sud ainsi que dans certaines limitations et vexations dont elles ont à se plaindre dans les deux Rhodésies. « Commencez donc par instaurer votre alléchante politique du *partnership*, disent-elles. Nous envisagerons ensuite de faire la Fédération. Nous ne voulons pas, pour le moment, sacrifier à une espérance plus que douteuse la protection que nous assure contre vos agissements le gouvernement de Londres.

— Le temps presse, répliquent les partisans de la Fédération. Il faut provoquer très vite un afflux de capitaux étrangers pour développer notre économie encore fragile. Le *partnership* est une œuvre de longue haleine. Nous en garantissons le lancement, mais attendre davantage serait perdre une occasion qui ne se retrouvera pas...

— Nous ne voulons pas de cette Fédération, clament certains blancs de Rhodésie du Sud, car elle conduira à une domination noire et à la ruine des œuvres européennes...

On le voit, les opinions sont loin de l'harmonie, même parmi les blancs. Or seuls les blancs de Rhodésie du Sud (colonie semi-indépendante) auront le droit de se prononcer au referendum prochain. Après le referendum, le gouvernement britannique, de qui relèvent les deux protectorats de Rhodésie du Nord et du Nyassaland, décidera en dernier ressort.

Telle est la question extrêmement grave qui passionne en ce moment les esprits rhodésiens. Promoteurs et adversaires de la Fédération sillonnent les trois pays, expliquant leur point de vue, promettant monts et merveilles ou prophétisant les pires catastrophes selon les procédés propres à tous les propagandistes.

Les premiers triompheront-ils ? Il faudra craindre un durcissement de l'opposition africaine, durcissement qui pourrait prendre des formes inspirées du terrorisme mau-mau.

Le projet sera-t-il renvoyé aux calendes grecques ? Les leaders africains en réclameront hautement le mérite et les clameurs xénophobes de leurs foules y trouveront un regain de vigueur. D'où rebondissement des appréhensions des blancs, noyés dans la masse noire hostile, durcissement des deux côtés, tension aggravée et possibilité, encore, de troubles...

On le voit, l'avenir rhodésien n'est guère promis à l'euphorie, et l'on comprend les hésitations du gouvernement de Londres et l'angoisse sourde qui mord tant de cœurs dans ce pays où il ferait pourtant si bon vivre.

M. PIERRE COURANT VEUT LUI AUSSI DONNER UN TOIT A TOUS LES SANS-LOGIS...

PAR ROGER DARDENNE

« Ce serait pour beaucoup la réalisation d'un beau rêve... »

M. Pierre Courant est appelé à poursuivre l'œuvre vaste et difficile de reconstruction que ses prédécesseurs se sont efforcés d'amener vers sa conclusion et qui assurera à tant de Français logés actuellement dans des conditions misérables un foyer sain et agréable. Le ministre pense porter le chiffre des maisons construites de 6.600 par mois en 1952 à 9.000 en 1953. La cadence atteindrait 10.000 à compter du 1er juillet, 10.500 le 1er octobre, 14.000 en 1954, 18.000 en 1955. L'objectif de 240.000 logements terminés prévu pour 1957 serait ainsi réalisé au 1er janvier 1956.

UNE grande espérance vient de traverser le pays... Le gouvernement de M. René Mayer, dès son arrivée au pouvoir, a manifesté sa volonté de donner à la construction une impulsion énergique. Le nouveau ministre de la Reconstruction et de l'Urbanisme, M. Pierre Courant, maire du Havre, a acquis à la tête de la cité martyre qu'il administre une large expérience de la question du logement.

Point n'est besoin d'insister sur la gravité du problème. Il hante les jours et les nuits d'un grand nombre de Français dont il est devenu une des préoccupations majeures. En dépit d'efforts qu'il serait injuste de méconnaître et de résultats qu'on ne doit pas mésestimer, il reste beaucoup, beaucoup à faire. La comparaison avec d'autres pays sévèrement éprouvés, eux aussi, par la guerre ne tournerait certes pas à notre avantage. Il faut faire vite. Et il faut aussi que les solutions proposées ne se révèlent pas lourdement onéreuses.

Aussi l'annonce du démarrage d'un plan de construction qui satisferait à la fois aux conditions de rapidité d'exécution et de bon marché a-t-elle été accueillie avec allégresse. Peut-être même a-t-on un peu forcé la note. Car enfin on a beau le qualifier d'accéléré — et la volonté des responsables est certainement qu'il mérite cette épithète — il faudra pour que ce plan prenne forme dans ses diverses parties un certain temps. Et il faudra franchir divers obstacles.

C'est pourquoi, très sagement, le ministre indique que seront financés par préférence les projets qui offriront toutes garanties de solidité et d'hygiène, mais qui seront peu onéreux et vite réalisables. Les projets difficiles, coûteux, lents à réaliser peuvent, pense le ministre, être ajournés. Actuellement, ce qui importe, c'est d'obtenir rapidement le plus grand nombre possible de maisons.

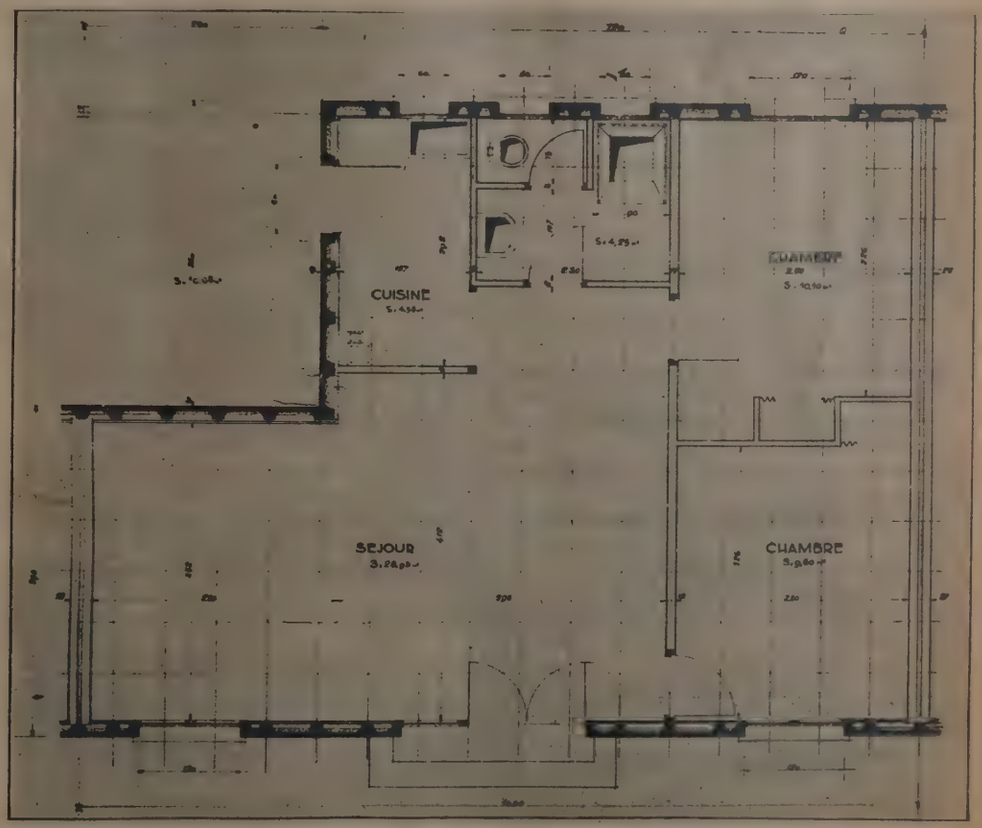
Les « Trois-Trois », espoir de milliers de Français.

QU'A retenu des informations qu'il a pu lire ici ou là le Français impatient d'un toit pour s'abriter avec sa famille ? Essentiellement ceci : on va construire en série des pavillons qui, grâce à l'emploi de certains procédés, s'élèveraient en quelques semaines. Déjà le public leur a donné un nom : les « Trois-Trois ». Ce baptême montre assez quelle faveur accueille la formule.

Pourquoi les Trois-Trois ? Parce que ces maisonnettes comprendraient trois pièces, qu'il faudrait trois mois pour les bâtir et que trois prêteurs assureraient le financement de l'entreprise.

D'après les statistiques officielles, 270.000 logements sont en construction. Plus des deux tiers ont été commencés avant 1952. Il faut compter, avec les formalités préalables, trois ans et demi pour utiliser un immeuble.

On construit en d'autres pays des maisons très simples dont la durée est environ d'un siècle. Le même résultat peut être obtenu en France par l'emploi de procédés qui permettent de terminer une maison en trois mois.



PLAN DU PAVILLON TROIS PIÈCES A CONSTRUCTION ACCÉLÉRÉE PRÉVU PAR LE PLAN COURANT

➡

La maison préfabriquée américaine est conçue pour donner aux occupants le plus de confort possible : cuisine accueillante, coins pour la télévision, les jeux, la couture et le repassage.

Tentons la description d'un de ces pavillons en nous référant à ceux qui ont été édifiés au Havre, au chantier expérimental de La Hêtraie. Ils comprennent cuisine, living-room et chambre (avec possibilité d'une quatrième pièce), soit 55 mètres carrés de surface, complétés par une salle d'eau et W.-C. N'entrons pas trop avant dans les détails techniques. Disons que le béton est utilisé pour les différentes parties. Il se présente sous forme de dalles ou de parpaings et, pour les murs de façade, de panneaux coulés en usine dans des moules spéciaux, étuvés et amenés sur place par remorques. Les murs de refend, les cloisons, les doublages des murs extérieurs sont en éléments préfabriqués ou en maçonnerie traditionnelle. Le revêtement du sol est prévu pour la salle de séjour et la cuisine en granit ; pour la salle d'eau, en ciment ; pour les chambres, en parquets de bois. Cuisine, salle d'eau et W.-C. peuvent comporter différents appareils : évier, appareil à douches, bac à laver, lavabo, cuvette. Electricité et peinture sont à la charge du futur propriétaire.

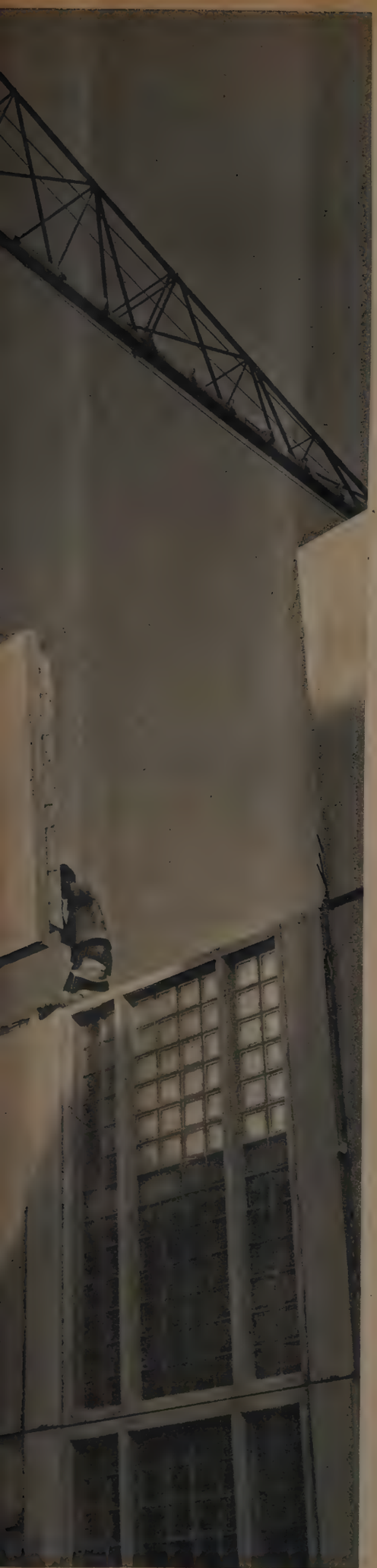
Le type de pavillon que nous venons d'analyser peut naturellement recevoir des modifications. Tel quel, il doit, grâce à l'utilisation du béton et d'éléments préfabriqués, s'élever rapidement.

Le Havre nous a servi d'exemple. Mais il est en France d'autres villes qui ont fait un effort très poussé de reconstruction. On s'y est ingénié à serrer les prix au maximum en industrialisant les méthodes de fabrication. C'est ainsi qu'à Saint-Etienne un appartement de trois pièces, cuisine, salle de bains revient à 1.900.000 francs en faisant entrer dans ce prix celui du terrain.

A Angers, on a construit 680 logements répartis en immeubles de quatre étages. Le prix de revient est ici supérieur à celui de Saint-Etienne, tout en demeurant sensiblement inférieur à celui qui est généralement pratiqué ailleurs pour des logements identiques. Cette différence de prix est due à la différence d'importance des chantiers.

Il convient en effet de remarquer que la condition indispensable pour obtenir les prix peu élevés est que les constructions

Les procédés rapides de construction de M. Camus ont été utilisés pour élever, dans la banlieue du Havre, ces petits pavillons familiaux.



Sept cents panneaux (type Camus) de modèles différents entrent dans la construction de ces appartements. **Ci-dessous** : la mise en place en trois minutes des escaliers.

Ci-contre : une partie de la buanderie. Sauf pour le premier étage, la construction avance à raison d'un étage par semaine. **Ci-dessous** : à l'usine, fabrication d'un mur et d'une fenêtre, qui seront posés sur place. Il ne s'écoule pas plus de vingt-quatre heures entre le moment où le béton est coulé et l'instant où le panneau est dressé pour le séchage.

soient très nombreuses. Evidemment, 1.000, 2.000, 10.000 pavillons ne sont pas suffisants pour le résultat souhaité. A Angers, disions-nous, 680 logements, à Saint-Etienne, 1.260 : différence de prix. Lyon en met en chantier 2.800. Pour être pleinement satisfaisante dans l'ordre du coût, l'édification de nombreuses maisonnettes, réparties en différents points du territoire, implique de vastes chantiers. A cette condition seulement l'opération permet les investissements nécessaires à l'emploi de méthodes industrielles, c'est-à-dire à une concentration des fabrications.

Bien entendu, il n'est pas question d'édifier ces cités insesthétiques, tristes et donnant une impression de pauvreté comme il y en a trop. On voudrait dresser les nouvelles agglomérations au milieu d'espaces verts, qu'elles fussent entourées d'arbres et de jardins. La grande banlieue de la capitale et de certaines villes importantes paraît tout à fait propre à l'implantation des Trois-Trois. Mais il faut prévoir les expropriations et les acquisitions de terrain nécessaires. D'autre part, le financement est à régler. Le Crédit Foncier est acquis à l'initiative. Les municipalités sont appelées à y participer. On compte enfin sur la contribution des Caisses d'allocations familiales. M. Pierre Courant négocie avec cet organisme.

D'autre part, on escompte l'aide efficace, individuelle ou collective, des intéressés. Les résultats obtenus en divers endroits par ceux qu'on a appelés les « castors », qui se sont mis à l'œuvre personnellement, témoignent avec éloquence de ce que peut l'initiative privée. Aussi attend-on beaucoup des comités du logement, qui seront généralisés, des coopératives de constructeurs. Groupés dans ces coopératives ou agissant par eux-mêmes, les futurs propriétaires, aidés de leurs familles, d'amis, pourront fournir une contribution travail qui leur sera comptée. Pour le Français, né « bricoleur », voilà un moyen séduisant d'alléger ses charges financières.

L'idée des Trois-Trois a déclenché un mouvement d'opinion favorable. M. René Mayer et M. Courant sont persuadés que les facilités consenties permettront aux ouvriers et aux employés à salaire moyen d'accéder à la propriété.

Réalisations américaines et tentatives françaises.

Répétons-le : il faut faire vite. L'exemple de l'Amérique est là pour montrer que la préfabrication permet la rapidité sans aboutir nécessairement à une standardisation qui donne ces « casernes » dont le Français s'écarte. Les revues américaines ont souvent présenté des types de maisons qui illustrent au mieux ce que nous avançons.

Les Etats-Unis ont en effet poussé très loin grâce aux moyens de préfabrication dont ils disposent l'installation de maisons qui s'élèvent avec une étonnante rapidité. C'est ainsi que portes, fenêtres, murs sont prêts à être posés quand ils arrivent sur le terrain et sont rapidement mis en place à la façon des pièces d'un puzzle. Les éléments de couverture sont assemblés sur le sol et hissés à leur place. Avec ces méthodes on arrive à élever une habitation en six à huit semaines. Le gain de temps et, par conséquent, d'argent réalisé permet d'améliorer l'intérieur et de donner aux occupants beaucoup plus de confort.

Notons d'ailleurs qu'en France, au Havre précisément, un pavillon individuel avec préfabrication à partir du soubassement fait en matériaux traditionnels a été achevé en trente-trois jours, c'est-à-dire qu'au bout de ce délai les clefs du pavillon étaient remises à l'occupant, qui y habita aussitôt.

C'est au Havre, du reste, qu'un ingénieur, M. Raymond Camus, a présenté un procédé de fabrication permettant de réduire considérablement les délais de construction. Une maison de huit étages exige deux ans pour être bâtie selon les méthodes traditionnelles. M. Camus l'achève en huit mois. La maison est composée de panneaux exécutés dans une fabrique que dirige M. Camus. De dimensions et de formes variables, ces panneaux sont conçus selon les différents usages auxquels ils doivent répondre. Leur montage sur place est aussi grandement simplifié. L'immeuble de huit étages est d'ailleurs donné par le constructeur comme un cas en quelque sorte démonstratif de la rapidité de son procédé. Mais il applique celui-ci à des constructions de moindre importance, telles précisément que les pavillons qu'on voudrait voir maintenant se multiplier.

Une loi foncière, axe de la politique du logement.

Une loi foncière est en préparation. Elle fixera les différentes modalités de la vaste opération projetée : revente des terrains expropriés, financement, institution d'une détaxe fiscale, etc. En bref, on estime que les acquéreurs de maisonnettes auraient à payer chaque année pendant vingt-cinq ans une quarantaine de mille francs, le versement initial étant d'environ 400.000 francs.

D'autres questions sont incluses dans le plan gouvernemental. Ainsi l'on projette de construire au centre et à la périphérie de Paris des habitations à loyer modéré. La moitié de la « ceinture verte » qui entoure la capitale recevrait des maisons à quatre étages. Des dispositions législatives seront nécessaires pour donner suite à une idée qui doit être examinée avec soin. Paris n'a pas trop d'espaces verts et aérés. Dans quelle mesure peut-on en créer dans la ville même par la disparition d'immeubles vétustes et d'îlots insalubres ? Cette simple indication suffit à dénoncer la complexité du problème. Malgré l'incontestable et urgente nécessité de bâtir, il convient d'y regarder de près avant de se résoudre à toucher à la ceinture.

Dans un prochain article nous étudierons les modalités de financement et aussi les conditions dans lesquelles l'industrie répondra aux besoins d'une construction accélérée.

Maquette d'un village où les pavillons « Trois-Trois » sont disposés dans un espace vert.

LES DONNÉES ESSENTIELLES DE LA VIE AMÉRICAINE

A l'heure où le général Eisenhower vient de prendre le pouvoir, les États-Unis jouissent d'une incontestable prospérité.

Mais l'avenir n'est pas sans nuages, car il repose sur la perspective d'une expansion croissante et continue de la production, donc de la consommation.

PAR MAURICE FAURE,
AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ, DÉPUTÉ DU LOT

LE voyageur qui s'enfonce vers l'Orient rencontre en une succession géographique qui recouvre étonnamment une succession chronologique des civilisations de plus en plus anciennes : Rome, la Grèce, l'Égypte, la Palestine, l'Irak, les Indes et jusqu'à la Chine... Il croit vivre un pèlerinage aux sources mêmes de l'humanité, et tout, depuis la structure agraire jusqu'à l'architecture des villes, dénote une très ancienne empreinte de l'homme sur le milieu.

La direction de l'Ouest offre des perspectives toutes différentes : elle est celle des civilisations neuves.

C'est peut-être là l'impression la plus permanente que ressent aux États-Unis le voyageur attentif aux aspects de la nature et aux œuvres mêmes de l'homme.

Il est bien rare qu'à votre arrivée à New-York un obligeant cicerone ne vous convie à gravir dans un alerte ascenseur les cent vingt-deux étages de l'Empire State Building, d'où l'on découvre la vue la plus émouvante de l'Amérique. Cette vision est inoubliable. Elle est l'image type de toute une civilisation entassée dans de gigantesques cités, aux dimensions surhumaines et à l'aspect déroutant pour un homme de la vieille Europe. On les dirait construites de cubes de grosseur inégale, empilés les uns sur les autres, à des hauteurs irrégulières. L'ensemble est baroque, tout d'un jet, mais incontestablement puissant, et emprunte même son caractère original à la vie qui anime l'uniformité des composants.

Qu'y a-t-il derrière cette façade ? Sans conteste la première puissance mondiale.

CERTES, les États-Unis n'ont pas plus de 160 millions d'habitants, mais ils produisent chaque année 42 % du revenu de la planète.

On est confondu du palmarès de leurs richesses et un peu confus des rapprochements inévitables avec le nôtre. Ils sont le premier pays du monde pour le coton, le maïs, les produits laitiers, la viande, le bois, le charbon, le pétrole, l'électricité, le minerai de fer, l'acier, le plomb, le zinc, le sel, le soufre, les métaux rares, etc.

Nous avons donc affaire à un véritable colosse économique.

Comment s'explique cette exceptionnelle richesse ? Par la géographie ? Par l'histoire ?

Certes le pays est vaste, il couvre près de 8 millions de kilomètres carrés, des rives du Pacifique à celles de l'Atlantique, entre Canada et Mexique. Mais il y a d'immenses espaces peu utilisables, notamment le bloc montagneux de l'Ouest, des Rocheuses aux chaînes côtières du Pacifique, qui couvre les deux cinquièmes du pays, et le massif Appalachien, parallèle à la côte Atlantique, vieux socle infertile analogue à notre Armorique.

Entre ces deux ensembles, de hauteur d'ailleurs inégale, s'étale largement, il est vrai, l'immense plaine intérieure drainée par le Mississipi-Missouri et leurs affluents : c'est la grande région rurale du pays. Il y a de bons sols, faciles à travailler selon les procédés les plus modernes de la technique, non encore appauvris par des siècles de culture et qui offrent des perspectives illimitées au développement de la production agricole.

La richesse du pays en gisements de toutes sortes est aussi remarquable : les réserves de charbon, de pétrole et de minerais divers sont non seulement abondantes, mais généralement faciles à exploiter.

Un cadre naturel unique s'offrait ainsi à l'exploitation des hommes, qui le soupçonnaient à peine il y a un siècle et demi.

> LE revenu national de l'Amérique est plus de dix fois supérieur à celui de la France (300 milliards de dollars contre 30), alors que sa population n'est pas le quadruple de la nôtre. Elle produit 95 millions de tonnes d'acier ; nous, 12 millions ; 370 milliards de kWh d'électricité ; nous, 36 milliards.

On croit rêver en songeant au volume et au rythme du brassage humain qui, en un siècle et demi, a constitué le peuple des U. S. A.

CE n'est pas le côté le moins étonnant de la prospérité américaine que la rapidité de son ascension.

En 1787, à l'époque de la Déclaration d'indépendance, alors que la France avait déjà 25 millions d'habitants, les U. S. A., limités aux treize États de la frange côtière occidentale, en avaient à peine 4 millions. La progression fut lente au début, mais vite irrésistible. Ce fut le continent des vastes espaces, des terres vides et neuves, par opposition à l'Europe surpeuplée et trop petite, des efforts sans limites, où l'on échappait aux contraintes des nations du Vieux Monde, occupées depuis bien longtemps déjà à se faire périodiquement la guerre, sans trop savoir pourquoi...

L'immigration prit dès 1850 des proportions sans précédent dans la vie des peuples. Au total, 40 millions d'Européens franchirent l'Océan pour venir s'installer aux États-Unis. L'année record fut 1913, avec 1.250.000 arrivants. Il en était venu d'ailleurs de tous les pays : Anglais et Irlandais d'abord, vers le milieu du XIX^e siècle ; trente ans plus tard des Scandinaves et des Allemands ; vers 1900 surtout des Latins, et de plus en plus des Slaves de l'Europe centrale et orientale. Mais la loi restrictive de 1924 ferma la porte à l'arrivée massive des jaunes, qui s'annonçait dans l'Ouest.

Aujourd'hui l'accroissement de la population, qui se poursuit régulièrement mais plus lentement, provient surtout de ce que le taux des naissances — d'ailleurs moyen — dépasse largement le taux de mortalité, lequel est très faible.

Cette absence systématique d'histoire engendre fatalement l'uniformité.

L'AMÉRIQUE est le pays du monde où le niveau de vie de l'ouvrier est le plus rapproché de celui du patron et où cette égalisation s'est effectuée systématiquement par le haut.

On distingue, en schématisant, trois catégories sociales : à la base, 7 à 8 % de gens qui n'ont pas pu s'adapter au rythme d'existence et sont de véritables « déclassés » ; au sommet, 2 à 3 % de « grands capitalistes », et, entre ces deux extrêmes, une masse considérable, représentant 90 % de la population, dont les revenus varient du simple au triple seulement, de 300 à 1.000 dollars par mois, autour d'une moyenne de 500 dollars.

LE pays paraît en tous lieux maussade à un amateur de vieilles pierres et de la diversité des us et coutumes folkloriques. Ici toutes les villes se ressemblent : elles ont le même âge et répondent à la même fonction économique. Dans l'immense plaine centrale, les champs ont tous les mêmes formes et les mêmes dimensions, car le cadastre fut dessiné par l'homme sur la carte avant d'être inscrit sur le sol, au lieu d'être hérité de la préhistoire. Aussi ne retrouve-t-on pas dans la mentalité américaine cet attachement touchant au village natal, chez nous traditionnel, source de routine économique et de sclérose sociale. Dans son immense pays, l'Américain se sent partout chez lui, parce qu'il retrouve partout les mêmes normes de vie. Il n'hésitera pas à changer de domicile et à se fixer systématiquement là où il trouve la rémunération la plus avantageuse pour son travail.

Et cette fluidité généralisée de l'implantation est un singulier avantage pour une économie en expansion.

Ainsi, une terre vierge, riche de ressources naturelles tant par sa fertilité que par les gisements minéraux qu'elle contient, un peuple sans passé, improvisé à l'image d'un creuset de races : il n'en fallut pas moins pour donner naissance à une civilisation originale, l'« américanisme ».

Ce terme recouvre une structure sociale, des techniques de production, une mentalité originale, en un mot un mode de vie parfaitement cohérent.

Et, tout d'abord, le niveau de vie y est exceptionnellement élevé, le plus élevé du monde, cependant que le revenu national y est très démocratiquement réparti.

Il y a 55 millions de voitures, soit une pour trois personnes. On compte le nombre de foyers sans réfrigérateur et sans installation d'eau chaude. La visite d'un quartier résidentiel ouvrier est édifiante par la généralisation des antennes de télévision, projetant au-dessus des toits, comme un signe mystérieux, des filins d'acier à la recherche des ondes.

Le plus étonnant n'est pas que ce progrès existe. C'est qu'il soit aussi généralement répandu à la portée de tous.

Ici, démocratie politique et démocratie sociale ne font qu'un, ou plus exactement la première a engendré la seconde. Les divers aspects de la liberté ne se sont pas contrariés, mais associés à des fins humaines de justice et de progrès social. C'est une conception totale de la liberté, considérée à la fois comme un moyen dans le domaine économique et comme une fin dans le domaine politique et philosophique. On sent revivre le souffle d'optimisme de nos doctrinaires du XVIII[e] siècle et des révolutionnaires de 1789. Il semble que le socialisme n'ait pas passé par là, qu'il n'y ait pas laissé de traces, ni dans les esprits ni dans les institutions.

C'est là qu'il faut aller chercher la preuve, si réconfortante, de *l'actualité de la liberté.* Comment s'explique ce miracle?

La dynamique du système.

L'AMÉRICAIN croit aux vertus du heurt pacifique et compétitif des hommes dans le domaine de la production. Il y a chez lui une aversion profonde pour le système de l'économie dirigée, auquel il a dû cependant faire les concessions qu'impose notre époque. Mais il l'a toujours fait à contre-cœur.

CETTE prospérité s'explique par la conjugaison d'un certain nombre de facteurs, les uns psychologiques, les autres matériels, en un système aujourd'hui bien établi malgré ses origines empiriques. Nous en connaissons quelques-uns, notamment l'abondance des richesses naturelles.

Encore fallait-il créer des conditions qui permissent d'en tirer le parti optimum.

Un grand marché. — Dans cette voie, l'institution d'une économie de grand marché était la première étape. Il est curieux qu'elle ait été entrevue avec une admirable intuition par les constituants eux-mêmes, qui stipulèrent expressément, en 1787, l'interdiction des barrières douanières entre les divers États, préservant ainsi leur pays pour l'avenir du cloisonnement si funeste de l'Europe occidentale.

Libre concurrence et entreprise privée. — Le deuxième principe fondamental, c'est l'attachement — qui s'apparente même à de la ferveur — à l'entreprise privée et à la libre concurrence.

Pour l'Américain, la recherche d'une production toujours plus forte, d'une qualité toujours meilleure, d'un prix toujours plus bas ne peut résulter que de l'initiative des individus, à condition qu'elle soit effectivement concurrentielle. C'est là son credo fondamental.

La loi Sherman de 1890, visant à interdire les ententes, fut l'œuvre des petites gens, et nul n'en conteste aujourd'hui les bienfaits à la lumière des résultats engendrés par son application.

Où le social rejoint l'économique au lieu de le contrarier.

LES États-Unis font dans le domaine des investissements un gros effort. En 1939, ils y consacrèrent 22 milliards de dollars (en dollars constants de 1951), c'est-à-dire 12 % de leur revenu national. En 1953, ils prévoient d'y consacrer 48 milliards, soit 13,5 % d'un revenu national qui a doublé dans l'intervalle!

ENFIN l'existence d'un syndicalisme puissant et indépendant assure l'équilibre de cet ensemble. Il y a près de 14 millions de syndiqués aux États-Unis. Le syndicalisme concilie très harmonieusement ses fins sociales aux fins économiques de la libre entreprise. Il ne s'attaque pas aux structures économiques ni au principe de la propriété privée des instruments de production. L'idée de la participation ouvrière à la gestion de l'entreprise est absolument inconnue.

Ainsi il n'y a pas un climat permanent de lutte des classes, si nuisible au rendement du travail, mais un débat contradictoire, de bonne foi, entre les deux forces de la production et de la distribution, dont les uns et les autres, patrons et ouvriers, sentent la nécessité et acceptent loyalement les conclusions. La bonne volonté et l'esprit de compétition sont généralisés. Sans cesse le syndicat revendique des salaires plus élevés. Et le producteur, pour éviter la hausse de ses prix de revient, qui le handicaperait lourdement dans l'écoulement de ses produits, est obligé de rechercher dans les derniers perfectionnements techniques le moyen d'éponger cette hausse de la masse salariale.

C'est ici que le social rejoint heureusement l'économique. Il en devient même le moteur, dans la mesure où la pression syndicale est une incitation permanente au progrès.

Qu'on y réfléchisse bien : la logique d'une telle conception n'est pas exempte de risques individuels. Mais on les accepte, avec la conviction qu'ils concourent au profit collectif.

L'*entrepreneur* peut faire faillite, et cela lui arrive souvent. Même dans la meilleure conjoncture, sa situation est toujours pleine d'aléas pour l'avenir. Il doit lutter et s'adapter sans cesse. Mais il comprend que c'est sa raison d'être.

L'*ouvrier*, de son côté, peut être pendant quelque temps la victime du chômage technologique. Il s'y résigne, car il sait que c'est la condition du maximum de progrès technique, et les conséquences de son refus seraient, à terme, infiniment plus graves pour lui.

A vrai dire, c'est une question de mentalité.

L'Américain est resté jeune, optimiste ; il a foi dans son « système », qui a d'ailleurs fait ses preuves. Il vit dans une ambiance permanente d'évolution et d'adaptation ; il n'a pas l'esprit sclérosé ni routinier. Pour lui, la vie, c'est le mouvement, et, en ce sens, il a l'esprit révolutionnaire. Sans cesse il change, il expérimente, il va au devant des idées et des techniques nouvelles : ouvrier, il ira où on lui propose le plus haut salaire ; consommateur, il s'adressera au commerçant qui lui offrira la meilleure qualité et le meilleur prix et en changera aussi souvent que ce sera nécessaire ; producteur, il agira de même avec ses fournisseurs, ses clients, ses ouvriers.

C'est tout cet ensemble qui constitue la dynamique du système.

Certes, il est implacable : ne vit que celui qui a su s'adapter. Une sélection s'opère, impitoyable. Mais, au bout du compte, le résultat est impressionnant.

LES 350.000 mineurs américains produisent trois fois plus de charbon que les 700.000 mineurs anglais.

En France, 7 millions de travailleurs agricoles nourrissent 42 millions d'habitants. Aux U. S. A., 8 millions en nourrissent 150 millions, soit une différence de rendement du simple au triple.

L'industriel américain ne recherche plus ses profits dans la compression des salaires mais dans l'extension du marché.

LA chaîne de construction des automobiles Ford, la chaîne du porc aux abattoirs de Chicago sont des exemples devenus classiques. Peut-être plus instructive encore est la visite de telle usine de pâte à papier dans l'Orégon où une vingtaine d'hommes broient journellement un millier de troncs d'arbres géants, après les avoir écorcés, en morceaux de la grosseur d'une boîte d'allumettes... Un ouvrier peut y travailler sa vie durant sans toucher une bille de bois ! Le robot a remplacé l'homme dans la manutention, et celui-ci ne se trouve plus qu'aux quelques carrefours de commandes électriques.

C'est tout le problème des investissements qui est ainsi posé.

Il est vrai que l'appel au crédit — sous diverses formes d'ailleurs — n'offre pas les mêmes difficultés qu'en France. Près de 8 % de ces investissements sont néanmoins basés sur l'autofinancement.

Et ce colosse ne marche pas à l'aveuglette. Nulle part sans doute il n'est fait une utilisation plus rationnelle des statistiques de toutes sortes et des études de marché. Nulle part aussi il n'est fait pareillement appel à la prévision et à la recherche. La société Du Pont de Nemours prend un brevet par jour. Elle prévoit que, en 1970, 60 % de son chiffre d'affaires porteront sur des articles encore inconnus aujourd'hui.

Tout cela n'a rien de statique. L'évolution est prévue, préparée et, en quelque sorte, dirigée, ainsi que les divers accidents qui, dans un sens ou dans un autre, pourraient modifier la marche normale. Et ceci non seulement au niveau de chaque entreprise, mais aussi à l'échelon national.

LES hauts rendements du travail humain sont la conséquence des techniques modernes et font des progrès constants parallèlement à ces dernières. L'indice de la productivité moyenne des industries de transformation aux États-Unis a progressé de 73 en 1929 à 100 en 1939 et 120 à en 1950. La productivité agricole, dans le même temps, a passé de 91 à 131.

Les États-Unis sont d'ailleurs la première puissance économique du monde, avec une production égale à 45 % du total mondial et, en moyenne, plus de dix fois supérieure à la nôtre. Ils ne représentent pourtant que 5 % de la superficie et 7 % de la population mondiales.

HAUTS salaires et haute productivité vont de pair et s'engendrent mutuellement. Depuis 1900, la productivité a augmenté en moyenne de 3 % par an, et les salaires, de 2,5 %.

L'accroissement massif de la demande par la pratique des hauts salaires provoqua la fabrication en grande série, qui, à son tour, se traduisit par la baisse des prix, due à l'amélioration de la productivité. Plus le produit baisse, plus le travailleur achète, et plus le travailleur achète, plus le produit baisse.

Le profit unitaire de l'industriel est faible. Mais le volume de ses ventes est considérable.

Aujourd'hui, le cauchemar, c'est bien plutôt que la consommation ne suive pas le rythme croissant de la production.

Et que dire de cette harassante publicité, à laquelle sont consacrées deux cents pages du journal du dimanche, d'innombrables affiches, l'essentiel des programmes de la radio et de la télévision, et ces enseignes lumineuses multicolores qui, la nuit, donnent à chaque rue un faux air d'exposition universelle ! C'est que le système ne pourrait supporter une crise de mévente. L'hypothèse même sur laquelle il est construit implique une expansion croissante et continue de la production, donc de la consommation. De même que toute mécanique trop compliquée est à la merci du plus léger incident technique, l'équilibre américain serait-il fragile ? Est-il menacé dans le présent ? Est-il grevé d'hypothèques dans l'avenir ? Et, le cas échéant, quelle thérapeutique pourrait lui être appliquée ?

L'effort d'armement pour la guerre de Corée n'a pas affecté le niveau de vie américain.

C'EST un fait qu'au moment où le général Eisenhower va prendre le pouvoir l'Amérique jouit d'une réelle prospérité. L'indice de la production industrielle est le plus élevé qu'on ait connu en temps de paix (226 en octobre, contre 100 en 1939). Le chômage est faible : seulement 1,3 million d'individus, ce qui peut être considéré comme un minimum engendré par l'incessant effort d'adaptation du travail et des techniques.

Les ventes effectuées par les usines sont supérieures de 13 % à celles de l'an passé, et leurs carnets de commandes sont remplis pour un trimestre d'activité. Tous les augures s'accordent à affirmer que cette économie de plein emploi demeurera stable durant toute l'année 1953.

Il est remarquable de constater, d'autre part, que l'effort d'armement actuel, déclenché par la guerre de Corée, n'a nullement affecté le niveau de vie américain. Les chiffres sont éloquents : entre 1949 et 1952, la consommation civile s'est accrue de 7,2 % alors que la population n'augmentait que de 5,2 % et que les besoins militaires étaient satisfaits.

Certains vont même jusqu'à dire que, sans le programme actuel de défense, les États-Unis auraient connu une crise de récession, dont les prémices s'accusaient justement dans le premier semestre 1949. Il est permis de douter de la gravité de cette crise. L'Amérique avait eu à résoudre, peu auparavant, un problème d'une tout autre ampleur et y avait parfaitement réussi : la reconversion, sans heurts, de son économie de guerre en économie de paix entre 1945 et 1947.

Pendant le dernier conflit, en effet, les dépenses publiques s'étaient élevées de 28 millions de dollars (valeur 1951) en 1939 à 147 en 1944 ; mais la consommation n'en avait que peu souffert, car l'accroissement du revenu national, passant de 180 à 316 milliards en cinq ans, avait plus que suffi à y faire face.

L'INCITATION à l'achat est une caractéristique frappante de la vie sociale : la vente à tempérament n'en est qu'un des aspects. Le volume du crédit à la consommation atteint 21 milliards de dollars, c'est-à-dire le montant du budget civil, et là-dessus le quart intéresse les achats d'automobiles, pour lesquels le versement initial ne dépasse jamais 20 %.

Prévoyant le dégonflement de ces dépenses à la fin des hostilités, le président Roosevelt avait chargé une commission d'étudier la politique à suivre après la victoire pour opérer au mieux cette formidable transition vers une économie de paix. Elle avait publié en 1943 un rapport intitulé « Marché d'après guerre », résolument optimiste et excluant l'hypothèse d'une grave crise, que redoutaient certains.

Elle avait vu juste : de 1944 à 1947, les dépenses publiques furent réduites de plus de 100 milliards, exactement de 147 à 42 ; mais le revenu national ne diminuait que de 44 milliards, la différence étant absorbée par l'augmentation de la consommation, des investissements et par la reconstitution des stocks.

Que se passerait-il si l'Amérique était amenée à réduire son effort de défense ?

C'est le problème qu'étudie à nouveau la même commission qui avait fonctionné en 1943. Mais il se pose aujourd'hui dans des termes différents : d'une part, certes, il n'y a plus de demande civile en retard, mais aussi l'ampleur du mouvement économique serait infiniment plus faible ; il ne semble pas, dans l'hypothèse la plus favorable d'une situation diplomatique détendue, que les dépenses militaires soient réduites *de plus de 10 % par an* pendant les deux premières années qui suivraient la baisse. Or elles ne représentent pas actuellement plus de 50 milliards.

Il est significatif que le président Truman ait, d'ailleurs, dès le printemps dernier pris la décision d'étaler les dépenses militaires. Elles devaient porter primitivement, pour l'exercice 1952-1953, sur 65 milliards. C'est le chiffre de 50 qui a été finalement retenu, et c'est bien là la meilleure preuve qu'un effort considérable d'armement n'est nullement indispensable à l'équilibre de l'économie américaine. Il resterait toujours la possibilité, chère au syndicaliste John Lewis, de recourir à un accroissement des salaires pour absorber la production ainsi libérée.

Le danger de cette solution, c'est qu'elle rendrait beaucoup plus difficile la reprise d'une politique d'armement, si les circonstances la rendaient sous peu nécessaire. Il y aurait alors un incontestable danger d'inflation.

On peut se demander si ces soubresauts économiques, parallèles aux soubresauts économiques dont ils sont la conséquence, ne sont pas destinés dans la pensée des dirigeants du Kremlin à remplacer les crises cycliques de l'économie libérale, auxquelles on sait aujourd'hui porter remède.

Leur solution, sans heurts graves, demeure en tout cas le problème majeur de la guerre froide, celui qui s'impose, d'abord, à l'attention de la nouvelle Administration.

La fluidité de l'économie américaine est, en définitive, la meilleure garantie de la défense du monde libre.

> L'ÉCONOMIE américaine supporte très facilement le rythme actuel du réarmement, semble pouvoir en supporter une réduction progressive et, en sens inverse, est certainement capable en peu de temps de l'accroître considérablement en augmentant le revenu national, si besoin était, d'une centaine de milliards.

Ce n'est pas à dire que d'autres difficultés ne menacent pas l'édifice américain. Ces difficultés ne viendront-elles pas, un jour, de l'augmentation excessive de la productivité plutôt que de la compression de l'effort d'armement ?

Car l'équilibre de l'économie américaine repose sur la perspective d'une expansion croissante, et l'on prévoit que le revenu national aura doublé d'ici vingt-cinq ans.

Mais certains signes indiquent déjà qu'il y a des investissements de plus en plus difficilement rentables, que la demande de biens de consommation durables sera bientôt saturée, que le rythme des constructions dépasse celui de la formation de nouveaux foyers...

Sans doute des besoins nouveaux apparaîtront-ils, que nous ne pouvons même pas soupçonner à l'heure actuelle ; sans doute restera-t-il la possibilité de réduire la durée hebdomadaire du travail ; sans doute l'exportation pourra-t-elle constituer un débouché susceptible d'extension, dans la mesure où, grâce au point IV « d'aide aux pays arriérés », l'Amérique envisagerait de ne pas les faire payer, car sur les marchés étrangers elle serait handicapée par la concurrence allemande et surtout japonaise, dont elle se défend chez elle par un protectionnisme douanier systématique.

Autant de problèmes pour un avenir qui n'est donc pas sans nuages, sans oublier le plus grave de tous, celui de l'approvisionnement en matières premières. Pour la première fois, dans la décennie 1940-1950, les États-Unis sont devenus déficitaires dans ce domaine. Ce déficit est encore faible : 9 %. Mais il ira croissant et sera de 20 % en 1975, car le pays en consommera alors de 50 à 60 % de plus qu'aujourd'hui, d'après les évaluations de la Commission consultative pour les matières premières.

Ces perspectives permettent de mieux comprendre l'orientation des investissements à l'étranger ainsi que la stratégie mondiale de l'Amérique. Elles ouvrent la voie, à moyen terme, à l'équilibre de la balance dollar de l'O. E. C. E. par l'entrée de l'Afrique dans le circuit en tant que fournisseur de matières premières.

Déconcertante par certains côtés, l'expérience américaine doit être méditée par les peuples soucieux d'accroître leur productivité.

Tous les aspects de la vie américaine ne sont pas assimilables pour nous, et l'on ne peut se défendre, à les contempler dans leurs divers développements, d'une certaine impression de vertige. Reconnaissons néanmoins que nous pouvons, sur le plan technique et sur le plan social, apprendre beaucoup de leur expérience.

Précisément, le sénateur Blair-Moody a fait adopter par le Congrès un amendement destiné à isoler, dans les crédits d'aide à l'Europe, une somme de 100 millions de dollars pour consentir des prêts à bas intérêt et à long terme aux industriels européens désireux de tenter un effort de productivité. Ils pourraient ainsi disposer des techniques de production les plus modernes et devraient en contre-partie s'engager — dans la logique du système — à abaisser leurs prix de vente et à améliorer le salaire de leurs ouvriers. Il y a beaucoup à attendre de ces entreprises-pilotes. Elles constituent un grand espoir, car il faut bien commencer. Nous avons un tel retard à rattraper !

Et les peuples qui se laissent distancer dans la course au progrès se condamnent eux-mêmes à la misère et à la servitude.

Souhaitons que notre vieil Occident le comprenne, et la France en particulier.

A cette condition, l'exemple de l'Amérique et l'aide généreuse qu'elle nous accorde n'auront pas été vains.

Et ceci n'implique nullement que l'Europe doive renoncer à son « âme », à sa diversité, à sa saveur, à la fierté de son passé, toutes choses qui constituent son charme et qui, reconnaissons-le, manquent singulièrement au Nouveau Monde.

L'HOMME QUI CHANGEA JUSQU'AU CLIMAT D'UNE CAPITALE

PAR HÉLÈNE DE SAINT-HARDOUIN

LE MASQUE ÉNERGIQUE de l'homme qui créa la Turquie moderne et fit surgir du désert la capitale qu'il avait rêvée.

LE musée des Arts décoratifs abrite depuis quelques jours une exposition des trésors d'art de Turquie. Initiative heureuse qui permet, pour la première fois, d'apprécier l'art turc dans la variété de ses aspects et dans son développement à travers les siècles. A l'occasion de cette manifestation, Mme de Saint-Hardouin, qui, aux côtés de notre ambassadeur à Ankara, travaille heureusement à resserrer les liens d'amitié qui nous lient à la République turque, a bien voulu nous donner ses impressions sur Ankara, la capitale surgie du désert grâce à la volonté de Mustafa Kemal, à qui la Turquie est redevable de sa renaissance et de la place qu'elle occupe parmi les grandes nations modernes.

SUR le quai de la gare à Paris, avant notre départ pour ce pays qui leur paraissait lointain, nos amis, venus nous dire au revoir, louaient les beautés éternelles d'Istanbul, le Bosphore, la Corne d'Or, les mosquées. Mais quand nous en venions à parler de la capitale, je sentais qu'ils ne m'enviaient point d'aller m'installer là-bas. Résignée à vivre dans ce « bled », comme ils disaient, sur ce plateau que l'on me dépeignait désertique et marécageux, où tant de choses devaient encore manquer, j'étais sensible à leur sympathie. Quelques amis chers avaient poussé la bienveillance jusqu'à nous remettre des cachets contre le paludisme et la dysenterie !

Aussi quelle surprise quand, après avoir admiré à Istanbul les merveilles des temps passés et après une nuit sans fatigue dans l'un des trains les plus confortables des Wagons-Lits, nous sommes arrivés à Ankara !

Ma première impression fut de me trouver dans une ville d'eaux, avec ses parcs fleuris, ses larges avenues bordées d'arbres et ses riantes villas. Partout, de grands bâtiments, que nous décrivait notre interprète : ministères immenses et tout neufs, vastes hôpitaux, facultés magnifiques, l'Opéra, l'Académie de musique, etc., et, groupés tout au long du principal boulevard, les palais des multiples ambassades. Couronnant le tout, sur une colline à l'extrémité de ce boulevard et visible de partout, la résidence, assez modeste, du président de la République, à l'emplacement choisi par Ataturk.

Derrière la gare, là où il n'y a pas si longtemps les caravanes de chameaux stationnaient sur un terrain vague, dans un tourbillon de poussière et de moustiques, un très beau parc s'épanouit avec ses jets d'eau et ses arbres d'essences rares. Sur une place, au carrefour de la vieille ville d'Ankara, oubliée pendant des siècles, et de la capitale moderne, s'érige une statue : le Gazi, le Vainqueur, entouré de ses guerriers et d'une femme portant un obus sur le dos, symbole de la femme turque qui aida à préparer la libération de la Turquie et à repousser l'invasion grecque.

L'homme le plus grand peut-être de notre demi-siècle, ce Mustafa Kemal. C'est lui qui a inventé, conçu, créé, modelé et bâti, loin d'Istanbul, ville de mollesse et de plaisirs, cette capitale qui convenait à sa volonté de lutte ardente, sa capitale : Ankara.

Né en Macédoine, comme Alexandre le Grand, le capitaine Mustafa Kemal n'était pas, lui, fils de roi. Sans fortune, sans origine illustre, il dut à son énergie, à sa soif d'apprendre et de comprendre de se faire lui-même et de s'imposer peu à peu, par son intelligence et sa bonne camaraderie, à des chefs et à des compagnons qui avaient eu des débuts plus faciles dans la vie. Avant la dernière guerre encore, de vieux religieux, à Salonique, où il avait été en garnison au sortir de l'Ecole militaire, conservaient le souvenir de ce lieutenant blond, attentif et poli qui, le soir, venait suivre leurs cours pour acquérir la connaissance du français.

Ce jeune lieutenant allait bientôt faire l'apprentissage de la révolution et de la guerre.

En 1909 le corps d'armée de Salonique, dont il faisait partie, marcha sur Constantinople pour déposer le sultan et imposer à son successeur une Constitution libérale. Le jeune officier put alors constater combien, lorsqu'on veut sincèrement quelque chose, il est facile de le réaliser quand on ne trouve en face de soi que le laisser-aller et la routine des vieilles habitudes. Avoir une volonté forte, la mettre au service d'une noble cause et ne pas la laisser faiblir donne toutes les chances de réussite.

Telle est la leçon que le futur Gazi a pu retirer du spectacle de la capitulation du vieux régime ottoman devant une jeune équipe d'officiers et de politiciens.

Mais comme le lieutenant Bonaparte lorsqu'il assistait, le 10 août 1792, à la prise des Tuileries, le capitaine Mustafa Kemal n'était pas d'un grade qui lui permît d'intervenir dans une révolution autrement qu'en spectateur avisé qui enregistre ce que l'on peut faire et ce qui, en d'autres circonstances, pourrait être fait.

Un autre théâtre allait s'ouvrir à son activité et à son patriotisme. A partir de 1911 la Turquie est en guerre. Dès lors, et pendant dix ans, Mustafa Kemal, qui a trouvé le moyen de forcer tous les blocus pour aller se battre en Tripolitaine, ne sera plus, sur les divers champs de bataille de son pays, qu'un soldat appelé à devenir bientôt un grand chef.

Il n'a pas seulement sauvé son pays, qui se trouvait dans une situation désespérée, mais il a galvanisé l'esprit national et libéré la nation d'une tyrannie dont l'époque était révolue.

Sur sa vie privée, peu de détails. Il a traversé comme un météore le ciel de ce pays des Mille et une Nuits. Grâce à son génie la Turquie est passée d'une situation passive à une position active, par une heureuse évolution et en évitant une révolution sociale. Il a gagné la confiance et le respect du monde entier. Le temps n'est plus où l'on disait que les Turcs n'étaient bons qu'à se battre. Il a rendu à son pays une noblesse qu'il commençait à perdre. Il est un modèle de chef d'Etat, dont d'autres voudraient s'inspirer. Comme l'un de ses collaborateurs me l'a expliqué, il est aussi le seul qui ait compris, bien avant les autres, le bluff de Mussolini et les machinations des Soviets.

« Et pourtant, c'était un homme timide, a poursuivi son ami, et pour combattre sa timidité il fallait qu'il bût. Alors ses beaux yeux intelligents s'agrandissaient ; il développait ses idées prophétiques et parlait debout, sans arrêt, des heures entières, fascinant ses auditeurs. Dans son esprit tout prenait forme. »

Il voyait surgir des villes au milieu du désert, naître des arbres sur les montagnes arides, fertilisées grâce à des barrages modernes, et tomber la pluie sur la steppe du plateau d'Ankara. Il a réussi non seulement à changer le mode de vie, l'âme et l'esprit de son peuple, mais même le climat de sa capitale.

Il avait un profond respect de la femme. « Laissez les femmes se découvrir elles-mêmes, disait-il à l'un de ses amis. Avec leur intelligence et leur finesse instinctive, elles savent fort bien ce qu'elles doivent faire. » Le double sens qu'il donnait au fait de se découvrir pour la femme, dans ce pays où depuis des siècles elle restait voilée, est significatif. Il montrait ainsi qu'il faisait grande confiance à l'intelligence des femmes de son pays. Dans sa vie privée, il partageait le sort de tous les grands hommes, qui ne sont jamais compris et appréciés par « la femme », mais qui sont adorés par la masse.

En démolissant la Muraille de Chine qui enserrait, enfermait, étouffait les idées, il a apporté à sa patrie, d'après ses propres paroles, « la civilisation, feu puissant qui brûle et anéantit ceux qui lui sont indifférents ».

« Il est inutile, répétait le Gazi, bravant les préjugés et les traditions, de résister aux courants impérieux de la civilisation, qui est sans pitié pour les aveugles et les récalcitrants. »

Pour se rendre compte de la grandeur des conceptions de ce bâtisseur, il faut avoir vu Ankara. Après cette première impression, convaincue déjà, j'ai lu ses discours, j'ai étudié ses réformes, j'ai visité les œuvres qui, créées par lui, sont les témoignages d'un Etat moderne, et j'ai admiré de plus en plus celui auquel la Turquie doit tout.

Le soir de mon arrivée j'étais restée fascinée par la vue que, de mon balcon, offrait à mes yeux cette ville étendue dans une mer de lumières scintillantes et qui n'est pourtant qu'une oasis dans le désert. Le mont Tamerlan, illuminé comme un arbre de Noël, brillait dans la nuit et éclairait le monument que le peuple a consacré à celui qui choisit comme nom de famille ce titre de « Père des Turcs ».

L'homme qui avait conçu tout cela est mort, mais sa pensée vit et règne partout.

Il est mort à son apogée, et la date de sa mort est aussi la date à laquelle la Turquie s'est pleinement sentie consciente de son destin et du rôle européen qu'elle doit jouer.

Bouclier en osier, inscriptions seljoukides (XVIe siècle). — Musée de Topkapu Sarayi.

Coffret à Coran provenant du tombeau de Sélim Ier (XVIe siècle). — Musée des Œuvres d'art turc et musulman.

Pour la première fois, les trésors d'art des musées et collections de Turquie voyagent à travers le monde.

C'est à Paris, au musée des Arts décoratifs, qu'est dévolu l'insigne honneur de présenter ces trésors inestimables dans une grandiose exposition.

Art turc ? Art musulman, dira-t-on. Ce serait confondre les productions du Proche-Orient, celles des rives africaines de la Méditerranée et de l'Espagne mauresque. Cette exposition permettra au public de prendre conscience du caractère spécifique de l'art turc, art d'un peuple de conquérants et de grands civilisés, qui allie une extraordinaire vigueur à un raffinement extrême.

Les Turcs seljoukides venus en Asie-Mineure établissent leur capitale à Konia ; les sultans ottomans transfèrent la leur à Istanbul, après que Mehmed II l'eut conquise.

Caftan ayant appartenu à Fatih Mehmed II (deuxièm
moitié du XVe siècle). — Musée de Topkapu Sara

AU MUSÉE D

TRÉSORS D

an ayant appartenu à Bayezid II (début XVIe siècle).
Musée de Topkapu Sarayi.

RTS DÉCORATIFS

'ART TURC

anfrein en cuivre doré (XVIe siècle).
Musée de Topkapu Sarayi.

Fatih Mehmed II (XVe siècle). — Musée de Topkapu Sarayi.

En quelques années, le Proche-Orient, les Balkans, la Hongrie tombent sous leur domination.

Au XVIe siècle, Soliman le Magnifique, le « Législateur », disent plus modestement les Turcs, est une des plus grandes figures de l'histoire de tous les temps.

Une première salle réunit les armes de ces guerriers fabuleux : casques incrustés d'or, sabres aux lames recourbées en forme de cimeterre (cimeterre = queue de lion) ornées d'inscriptions aux noms des sultans illustres et d'invocations pieuses ; masses d'armes, fusils, pistolets recouverts d'or, d'argent, d'ivoire, d'écailles, incrustés de pierres précieuses ; arcs décorés par d'habiles enlumineurs, boucliers, carquois brodés d'or.

L'attraction majeure est sans doute la collection de caftans et de robes de sultans exécutés dans les plus beaux velours, les plus

Chandelier (XVIe siècle). — Cette pièce, dont la simplicité fait la richesse, provient du Musée des Œuvres d'art turc et musulman.

Soliman le Magnifique, miniature par Nigari (XVI[e] siècle). — Musée de Topkapu Sarayi.

riches brocarts que la Turquie ait jamais produits.

Dès le XV[e] siècle, la seule ville de Brousse comptait plus de trois cents métiers ; peu après, des ateliers s'établirent dans la plupart des villes d'Asie-Mineure ; la renommée des tissus turcs était universelle : Brousse livrait à la Chine.

Venise, qui en faisait commerce, fournissait toutes les cours d'Europe. Ces caftans, conservés dans le trésor des sultans, à l'abri du soleil et de la poussière, nous sont parvenus intacts ; les siècles ont passé sans atténuer leurs brillantes couleurs et sans ternir l'éclat des ors.

L'art graphique est abondamment représenté. Si la religion musulmane interdit de reproduire la figure humaine, celle-ci est tolérée dans les livres, à l'intérieur d'albums habituellement clos ; vigoureuse et haute en couleur, la miniature turque se différencie nettement de la miniature persane, qui, à côté d'elle, peut sembler mièvre et teintée de maniérisme.

L'expression la plus originale de l'art turc est la calligraphie ; toute la poésie, la sensibilité, le goût de grandeur et de noblesse que contient l'âme turque s'extériorisent par ce mode d'expression en apparence si limité : beauté des caractères, science et liberté de la composition, équilibre et harmonie.

Tapis et céramiques sont les deux principales industries d'art de la Turquie ; l'histoire de l'une et de l'autre est mal connue ; Konia, Ouchak, Koula, Ladik, Guerdez firent des tapis ; Nicée fut un des premiers centres de fabrication de céramique du monde ; les murs des mosquées et des palais étaient revêtus de carreaux de céramique, les sols, jonchés de tapis.

La conclusion qui se dégage de cette exposition est l'unité de style d'un art dont on suit le développement à travers plusieurs siècles ; unité et variété aussi, grâce à l'extraordinaire imagination décorative d'un peuple qui, limité par sa religion dans ses moyens d'expression, est arrivé à créer avec quelques fleurs, quelques motifs symboliques hérités de civilisations antérieures, quelques caractères alphabétiques, une infinie diversité de décors.

YOLANDE AMIC,
assistante au musée des Arts décoratifs.

POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS

LE « LONDON'S FESTIVAL BALLET »

Le British Council et Julian Braunsweg présentaient l'autre jour à la presse les artistes du « London's Festival Ballet ». Ambiance froide et distinguée. Danseuses aux grands yeux. Anton Dolin était grave, comme toujours, un peu nerveux...

« Je ne veux rien dire aujourd'hui... Je parlerai après la première.

— Craignez-vous d'affronter le public parisien ?

— Non. Paris a vu tant de bonnes compagnies, et tant de mauvaises...

— Apportez-vous beaucoup de créations ?

— Cinq... Mais déjà rodées en Angleterre. Pourquoi pose-t-on toujours cette question ? Pourquoi juge-t-on une troupe sur les nouveautés qu'elle apporte ? A mon sens, une grande compagnie doit surtout être capable de transmettre de la façon la plus pure et la plus parfaite les chefs-d'œuvre du répertoire classique. Ne pas négliger ceux-ci au profit de créations qui flattent l'instabilité du public, mais ne sont pas nécessaires à l'évolution de la danse.

— Ne peut-on concilier ces deux tendances ?

— Difficilement. Les danseurs n'ont pas le temps de travailler à fond le répertoire et de monter des ballets nouveaux.

— Quel est votre idéal personnel ?

— Transmettre la danse dans son intégrité. Suivre le plus fidèlement possible nos maîtres Fokine et Diaghilew...

— Vous rejoignez en ceci Mme Nijinska, qui dit : *Le plus grand mal du siècle est de ne pas savoir respecter l'authencité du geste.*

— Oui. Manque de temps... Impatience, désirs de réussites immédiates... Manque de profondeur aussi. »

... Profond est le regard de Dolin, fixe, de cette froideur qui brûle et qui trahit la gravité d'un enthousiasme engageant une vie. La même froideur — qui semble voulue par un excès de mesure, de correction et de domination de soi très anglaise — se retrouve tout au long du spectacle du « London's Festival ». Salle brillante au soir de la première. Public frémissant de curiosité.

Du *Casse-Noisette*, de Tchaïkovsky, on nous a offert la version intégrale, rarement exécutée et interminable. Chorégraphie de Dolin, d'après Ivanov. Costumes et décors de Kirsta et Bilibin. Un prologue charmant qui est un véritable Christmas anglais. La petite Clara (Monica Leigh), en chemise de nuit, suit le prince Blanc (Dolin) parmi d'irréels paysages de givre et retrouve la fée des Neiges (Nathalie Leslie). Le « grand pas d'action » est d'une froideur déconcertante. Nathalie Leslie possède une technique sûre. Respect des positions, mesure, goût. Elle a de beaux jeux d'épaules, mais... aucune expression. L'âme est absente. Par contre, Monica Leigh possède la présence. Les ensembles sont lourds... Dommage pour les flocons de neige ! Au deuxième acte un brillant pas de deux de Belinda Wright (étoile des « Demoiselles de la nuit » chez R. Petit) et de John Gilpin (également chez Petit naguère). Belinda Wright est aiguë, rapide, mais elle ne s'est pas défait d'un certain maniérisme. Gilpin, en revanche, sait la sobriété des lignes. Il a de l'élévation, de la grâce, une belle originalité.

Une seule création au programme : *Symphony for fun*. Musique de Don Gillis. Chorégraphie de Charnley, décor de Lingwood. C'est un ballet charmant, endiablé, vigoureux. Des enfants y jouent à s'aimer sans jamais parvenir au romantisme ou à la tristesse. Des trouvailles d'humour, et une belle poésie. C'est ardent, musical.

Quel plaisir enfin nous étions-nous promis à la pensée de revoir les admirables danses du *Prince Igor !* Là encore, nous avons été déçus, bien que Wassilie Trunoff (déjà fort applaudi dans le rôle de Gopak du *Casse-Noisette*) soit étourdissant. Le décor et les costumes sont éteints. Il me semble que l'on a abusé d'une couleur locale de convention (sensualité énervée, férocité, etc.). Tout cela pour créer une ambiance qui n'y est pas, faute d'émotion ressentie. Encore une fois, l'âme est absente. On ne trouve pas ici l'accent intérieur. Le geste académiquement correct ne vibre pas assez longuement, soit que sa racine ne soit pas assez profonde, soit que l'exécution rapide tranche ses prolongements. Il semble que le tempérament de ces danseurs, faute d'instinct, s'accorde mieux avec la réalisation lucide qu'avec la création d'art.

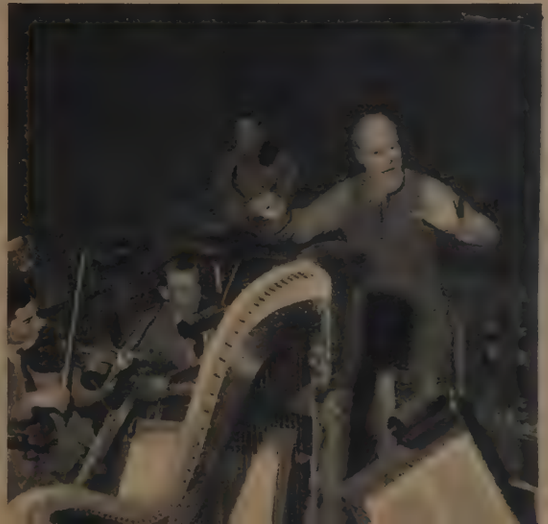
MARTINE CADIEU.

N. B. — Il est regrettable que la direction du London's Festival n'ait pas mis au programme de la première ce brillant pas de deux de *Don Quichotte*, dansé quelques jours plus tard par Briansky et Sonia Arova. Cette dernière étant certainement la plus sûre danseuse de la troupe et celle qui possède le plus de présence.

Photographies *France-Illustration* (Pierre Bizet).

Entre deux répétitions, une pause parmi les bagages de la troupe. De gauche à droite : Nathalie Leslie Krassouvska, Anita Landa, Belinda Wright et (derrière celle-ci) Daphne Dale.

Geoffroy Corbett a le visage d'un philosophe... C'est lui qui éveille les grands instruments endormis, qui suscite les étincelants pas de deux de Belinda Wright, de John Gilpin et de leurs compagnons.



LE THÉATRE. Critique dramatique, Yves Gandon est également poète, essayiste et romancier. Membre du « Pen-Club », il est aussi président des Écrivains de Champagne.

LE CINÉMA. Essayiste, traducteur, auteur dramatique... et champion d'échecs, Denis Marion est encore un spécialiste de l'écran d'une compétence unanimement reconnue.

RÉUNIS AUTOUR D'UNE TABLE RONDE

QUATRE CRITIQUES de « France-Illustration »

AYANT PRIS LE TEMPS DE LA RÉFLEXION

SE PRÉOCCUPENT DE L'AVENIR DE LA CULTURE

LES ARTS. Bernard Champigneulle, critique d'art, écrit avec un égal talent sur la musique (il fut le premier conférencier des Jeunesses musicales de France) et sur l'urbanisme.

Cela avait commencé très simplement. Nous avions choisi un thème de discussion : « le Temps de la réflexion ». Le temps de la réflexion, c'est celui que « France-Illustration » laisse à ses critiques pour peser leurs paroles, du fait que sa parution est seulement hebdomadaire.

Et puis — sans que nous ayons eu le temps d'y réfléchir — nous nous sommes retrouvés gravement occupés à peser l'avenir de la culture.

Il est possible que tout soit venu d'une réflexion de Bernard Champigneulle. Celui-ci venait de dire : « Les Salons pullulent. Il y en a tant que l'on n'y prête plus attention. Jadis, « le » Salon était un événement de la vie parisienne. »

YVES GANDON renchérit :

« En 1925, je ne manquais pas un grand Salon : les Indépendants, les Tuileries, le Salon d'Automne, la Nationale. Aujourd'hui, je ne vais plus guère qu'au Salon d'Automne. Les recherches des jeunes peintres du côté de ce qu'ils appellent l'abstrait ont probablement découragé, comme moi, beaucoup d'amateurs. »

Bernard Champigneulle fut alors amené à préciser sa position.

BERNARD CHAMPIGNEULLE :

« La dispersion d'intérêt que je constate s'accentue d'autant plus qu'à la création de nouveaux Salons se surajoute chaque année une invraisemblable prolifération de galeries où ont lieu en permanence des expositions de groupes et des expositions particulières. Je ne veux pas soutenir, par paradoxe, que tout ceci prouve une désaffection du public pour la peinture de son temps, mais je suis bien obligé de constater que plus la clientèle des Salons se fait rare, plus on fait queue aux guichets des expositions d'art ancien. Le Petit Palais, pour les chefs-d'œuvre des musées de Berlin, a dépassé le chiffre de trois cent mille entrées. »

DENIS MARION :

« Il existe une autre explication qui m'est suggérée par l'exposition de la Galerie Charpentier, qui comprenait deux sections : celle de la peinture officielle et celle de « l'art vivant » depuis 1900.

» J'ai été frappé par le point auquel la première spéculait sur l'anecdote pittoresque ou dramatique, qui était exclue de la seconde. Or ce facteur d'intérêt a trouvé dans l'écran un moyen d'expression infiniment mieux adapté et plus puissant. Il se pourrait donc que les visiteurs des anciens Salons, qui étaient plus attirés par cet aspect extérieur que par les valeurs picturales, préfèrent, aujourd'hui, aller au cinéma. »

Ici, quelqu'un — il semble bien que ce soit notre directeur, qui suivait notre débat avec l'espoir de nous voir nous entre-dévorer — posa la question de la diffusion des œuvres d'art. Est-ce que la diffusion matérielle par reproductions, expositions et festivals ne facilite pas l'éclosion du goût pour la peinture, le théâtre ou la musique ? En même temps, commençant son éducation au commencement, elle serait responsable de l'apparent retour aux sources que nous

LES LETTRES. Romancier, Gérard Caillet pourrait, aussi bien que des « Propos littéraires », en tenir de scientifiques, puisqu'il prépara l'École polytechnique.

constatons ; celui-ci aurait pour corrélatif une inquiétude devant les formes récentes...

CHAMPIGNEULLE :

« L'absence d'intérêt du public, pris dans son ensemble, pour les formes d'art moderne est un phénomène plus frappant encore dans le domaine de la musique. On sait qu'une première audition, une seule œuvre contemporaine affichée au programme d'un de nos grands concerts symphoniques suffit à faire baisser très sensiblement les recettes. Comme le disait Honegger : « Le métier » de compositeur est devenu celui d'un homme » qui s'évertue à fabriquer un produit que » personne ne désire consommer. »

GERARD CAILLET :

« Mais le Mouvement des Jeunesses musicales ?... »

CHAMPIGNEULLE :

« L'effort des Jeunesses musicales est admirable et il est couronné d'un très grand succès Mais il leur a fallu des années pour capter la confiance de leurs jeunes adhérents avant d'oser leur faire entendre de la jeune musique. »

MARION :

« Est-ce que la raison n'en est pas tout simplement physiologique ? L'oreille est un instrument beaucoup plus imparfait que l'œil... »

CHAMPIGNEULLE :

« Vraiment ? Qui vous le fait croire ? »

MARION :

« L'œil est sensible à presque toutes les vibrations lumineuses, l'oreille seulement à une marge réduite de vibrations acoustiques. Une des conséquences en est que l'oreille, pour distinguer les sons, en reconnaître et en juger l'harmonie, a besoin de multiples répétitions. D'où la difficulté pour un public — même averti — d'apprécier ce qu'il n'a pas déjà entendu vingt fois. »

GANDON :

« Il est certain que l'oreille, comme vous le dites, est moins perfectionnée que l'œil. Nous ne comprenons à peu près rien à la musique arabe. Lorsque, dans un café de Tunis ou de Tripoli, vous entendez un violoniste racler interminablement le même air sur son crincrin, vous êtes enclin à penser que la musique arabe n'existe pas. C'est probablement une erreur, car les Arabes y distinguent des subtilités qui nous échappent et tiennent notre musique symphonique pour une cacophonie barbare. On pourrait en dire autant de la musique chinoise, qui nous martyrise le tympan par ses notes suraiguës. Il y a cependant en Chine une tradition musicale, peut-être aussi admirable que la tradition poétique. Elle nous dépasse, voilà tout. »

MARION :

« Justement. Les Européens la trouvent épouvantablement monotone, tandis que l'ouïe qui y est habituée y discerne de savoureuses nuances.

» D'ailleurs, bien que d'une manière moins sensible, le même phénomène se manifeste en littérature. Une forme nouvelle de poésie met toujours beaucoup plus de temps à conquérir des adeptes qu'une forme nouvelle de roman ou d'essai : parce que le poème doit être lu à haute voix et écouté pour être apprécié à sa juste valeur. »

Gandon se lance alors dans une attaque en règle contre Denis Marion : il lui reproche de nier le pouvoir du raisonnement, d'être un pur intuitif, d'être un bergsonien !

MARION :

« Je ne me crois pas spécialement bergsonien, mais ce dont je suis convaincu, c'est que tout art touche d'abord chez l'homme l'inconscient. Ce n'est qu'après ce choc émotif irrationnel que l'intelligence intervient pour rationaliser l'enthousiasme ou la répulsion et leur donner une structure communicable à autrui. Pour être second, et non premier, dans l'ordre chronologique, ce rôle ne me paraît pas moins important à tous autres égards. Personnellement je préfère rencontrer un spécialiste qui donne à son avis diamétralement opposé au mien sur tel film, tel livre, telle pièce d'intéressantes raisons qui me permettent de mieux comprendre l'œuvre en question, plutôt qu'un profane qui partage avec enthousiasme mon propre point de vue, mais qui est incapable de me dire pourquoi. »

Cette petite théorie de l'intelligence ébauchée, on cherche — plus simplement peut-être — si les faits vérifient bien ce que nous essayons d'avancer en théorie. Yves Gandon cite des chiffres.

GANDON :

« Au début du cinéma parlant, on avait annoncé la mort prochaine du théâtre. C'est tout le contraire qui s'est produit. Les théâtres sont pleins... quand on y joue de bonnes pièces ou seulement des pièces bien faites (quand je dis bien faites, je pense surtout au théâtre de Boulevard). Les chiffres sont là : depuis 1946 le cinéma a perdu 20 % de sa clientèle. Il est vrai que le théâtre reçoit chaque année en France 30 millions de spectateurs, tandis que le cinéma compte 350 millions de fidèles. »

MARION :

« C'est toujours la même chose : quand la photographie a été inventée, on a cru qu'elle entraînerait la disparition de la peinture. Puis le cinéma allait tuer le théâtre, puis la radio devait supprimer la presse, aujourd'hui l'on annonce que la télévision va remplacer le cinéma.

» En réalité, jamais la peinture ni le théâtre, en tout cas, n'ont connu en France pareille vogue qu'aujourd'hui, du moins sur le plan quantitatif.

» Et celui-ci ne me paraît pas négligeable. Je me représente volontiers la culture comme une pyramide. Pour qu'au sommet, en France, existent — disons au hasard — cinq cents individus qui lisent Platon dans le texte, il faut que le Prix Goncourt tire au moins à 100.000, qu'il y ait 10 millions de lecteurs de quotidiens et que toute la population âgée de plus de dix ans sache lire et écrire. Pour que la pyramide s'élève plus haut et que son sommet soit plus large, le procédé le plus sûr est de l'agrandir à partir de la base. »

Cette image de la culture comparée à une pyramide fait fortune. Nous nous regardons et c'est tout juste si l'on ne met pas aux voix son adoption. Mais Bernard Champigneulle proteste.

CHAMPIGNEULLE :

« La pyramide de Denis Marion ne me persuade pas du tout. Il est incontestable que l'on enseigne plus de choses (certains disent même trop de choses) à plus de monde. Mais que faut-il entendre par culture ? Mes grands-pères, notaires ou médecins de village, avaient dans leur bibliothèque la Bible et les grands classiques, Voltaire et Balzac. Ils lisaient les auteurs latins dans le texte. Je crois qu'il convient de faire une différence capitale entre l'amas de connaissances multipliées — souvent superficielles — et cette formation profonde de l'esprit que l'on nomme humanisme. »

On remarque alors que Gérard Caillet a pris beaucoup de notes et ne s'est pas beaucoup compromis. Sous les regards convergents, il se risque.

CAILLET :

« Je crois d'abord à l'élargissement de la culture. Il n'y a peut-être pas beaucoup d'auteurs à très gros tirage, mais — disons, si vous voulez, depuis Bernard Grasset ! — le tirage de beaucoup d'auteurs s'est élevé. D'autre part, une clientèle nouvelle est née ces dernières années. Pierre Javet me disait récemment qu'il fallait compter avec ses goûts, qui sont d'ailleurs plus une curiosité de document qu'un souci de littérature. Enfin je m'en voudrais de ne pas signaler l'apport massif — dans le domaine de la création cette fois — qui nous vient d'Afrique du Nord. Doit-on dire alors que la culture s'est affaiblie en s'élargissant ? J'en doute au moment où, dans le bagage d'un homme cultivé, la licence de philosophie tend de plus en plus à tenir le rôle de l'ancienne licence de lettres... »

CHAMPIGNEULLE :

« C'est une spécialisation. Le caractère scientifique de notre civilisation oblige à la spécialisation, qui est un aspect de la culture, mais qui n'est pas la culture... A moins de considérer ce que l'on nomme culture sur un plan non plus individuel, mais collectif ; c'est d'ailleurs un point de vue défendable. »

La querelle en restera là.

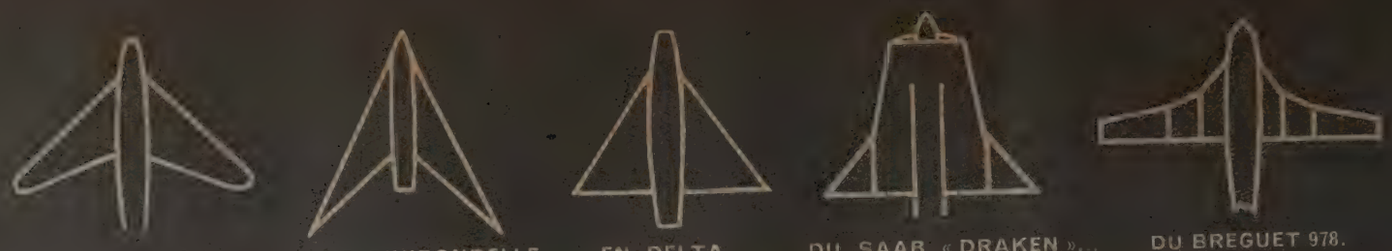
Mais nous aurons au moins montré, chacun de nous jonglant intrépidement avec les questions qui concernent ses confrères, que la spécialisation, pour l'instant, ne nous a pas trop gravement atteints.

L'ANNÉE DES REPRISES, c'est ainsi qu'apparaît surtout 1952. La Comédie-Française a remonté « Roméo et Juliette », « Mithridate », « Don Juan » et « Hernani » **(ci-dessus).**

« NOUS SOMMES TOUS DES ASSASSINS » fut, avec « Fanfan la Tulipe » et « les Belles de nuit », le grand film français de 1952 ; il obtint un prix spécial à Cannes.

LES CHEFS-D'ŒUVRE DES SIÈCLES PASSÉS, tel ce Philippe de Champaigne, ont figuré dans diverses expositions organisées à Paris au cours de l'année dernière.

LE PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE, décerné en 1952 à M. François Mauriac pour l'ensemble de son œuvre, a honoré l'un de nos plus illustres romanciers.



L'AILE EN FLÈCHE... QUEUE D'HIRONDELLE... EN DELTA... DU SAAB « DRAKEN »... DU BREGUET 978.

L'AILE EN CROISSANT, AILE DE L'AVENIR ?

Bien audacieux celui qui préciserait la forme définitive des avions futurs ! Nous allons de surprise en surprise : voici déjà, « en chair et en os », l'aile « en croissant », conçue pour voler non vers la Lune, mais plus vite, plus haut et plus loin, avec plus de sécurité.

Hier encore, la faveur allait au « triangle volant » après l'aile « en queue d'hirondelle » ou, plus simplement, l'aile en flèche. Déjà abandonnés ?

Point, mais on s'aperçut que les qualités de chacune d'elles s'accompagnaient d'inconvénients fort gênants parfois, et l'*aile en croissant* arrive comme leur descendante naturelle, avec de sérieux atouts dans la course.

Une telle dénomination prête d'ailleurs à confusion, car cette aile ne présente point, comme un croissant, de bouts pointus, mais évoque bien plus la forme d'un cimeterre, dont la lame s'élargit à l'extrémité. C'est cette partie large que l'on fixe au fuselage et la concavité est tournée vers l'avant.

En réalité, le bord d'attaque n'est point une courbe, ce qui imposerait une fabrication très difficile, coûteuse et moins légère, mais une ligne polygonale, de telle sorte que l'aile « en cimeterre » apparaît comme la juxtaposition de trois éléments d'ailes dont l'angle de flèche décroît vers l'extrémité.

UN RIVAL DU « COMET » DÉJA ?

La veille de Noël, une aile de ce genre a volé à Boxcombe Down aux mains du chef-pilote d'essais Hazelden, pilotant le nouvel avion « Victor » ou H.P. 80 de Handley-Page, mais le secret, levé pour l'annonce du vol et la diffusion des photographies, reste hermétique pour les performances.

Mais ce qui ajoute à l'attrait de cette conquête dynamique, c'est que, voilà un an déjà, les ateliers Louis Breguet remettaient aux autorités techniques le dossier du « Breguet 978 », moyen-courrier à réaction comportant une voilure dite « en croissant ». Retenons surtout cette convergence des pensées de deux grands constructeurs vers une formule que chacun d'eux, de son côté, a estimé séduisante.

L'opinion d'Hazelden, as de guerre du bombardement, après les premiers vols confirme les espérances. « Ce fut, disait-il, un merveilleux avant-goût de l'avenir. L'avion a répondu magnifiquement sans donner un seul instant d'anxiété. Je pense que nos ingénieurs ont là, réellement, gagné du terrain. »

Et de la sorte, Handley-Page, ne s'en tenant point à la conception du bombardier H. P. 80 et estimant que la *crescent wing* offre la seule et complète réponse aux sévères exigences du transport de demain, a mis en chantier, sur les mêmes principes, le H. P. 97 « qui prendra bientôt la tête dans l'aviation civile », selon sa propre expression.

LE RÉACTEUR CHERCHAIT UNE AILE

En vérité, le moteur à réaction attendait « son aile ». Ce nouveau titan de la puissance mécanique s'accommodait mal des ailes, qui faisaient de lui un serviteur imparfait. Il les portait, en effet, dans un domaine de vitesses telles que l'air, violenté, changeant de nature, devenant compressible quoique en liberté, menait la vie dure aux structures dans le passage du « bourbier transsonique ».

Il imposait à l'aile droite un profil en « lame de rasoir », si mince qu'une construction rigide semblait impossible, et si l'aile en flèche retardait les effets dangereux de la compressibilité, elle rappelait à la machine volante son éternelle servitude : prisonnière de la Terre, d'où elle part et où elle doit revenir, elle doit répondre aux nécessités du décollage et aux allures lentes du retour au sol.

Une aile en flèche fait perdre beaucoup de leur efficacité aux hypersustentateurs. Or ces volets, dont le braquage apporte le supplément de portance nécessaire au décollage et à l'atterrissage, permettent, seuls, les envols sûrs et l'arrivée sur piste à une vitesse raisonnable, étant donné qu'on ne peut indéfiniment allonger les pistes. Il faut aussi que l'avion conserve une bonne maniabilité aux faibles vitesses et, notamment, un excellent contrôle latéral qui profiterait du grand bras de levier que l'aile droite laisse aux ailerons.

L'aile delta n'est point favorisée sous ce rapport et, au voisinage du sol, le pilote doit lui imposer des « cabrés » d'environ 30 degrés.

Il y a encore à considérer la question du « décrochage ». Lorsqu'aux vitesses minima de vol les filets d'air se dérobent, cessant de soutenir l'avion, celui-ci, qui jusqu'alors *s'accrochait* à l'atmosphère, perd son soutien. C'est là la conséquence de la « perte de vitesse », surtout redoutable d'ailleurs par la perte d'équilibre qui s'ensuit. Si l'avion est construit de telle sorte qu'il reste maniable dans ces conditions et s'enfonce au lieu de glisser et de s'abattre, le péril n'est pas grand. Aussi bien le plus fâcheux dans l'aventure est que le décrochage ne se produise pas partout en même temps. Or nous savons que l'air ne s'écoule pas partout avec la même vitesse autour de l'avion. Il y a donc là un risque particulier de dyssymétrie dans le décrochage, et c'est là précisément une des fâcheuses tendances de l'aile en flèche.

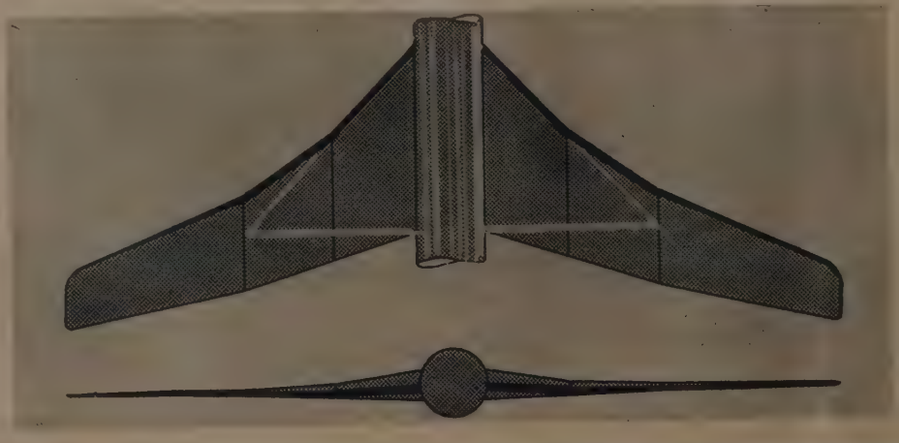
TROIS AILES DANS UNE

En somme, l'aile idéale devait réunir les vertus de chacun des autres types : légèreté, rigidité, profil mince et profil épais, stabilité et maniabilité à toutes les allures, à toutes les altitudes. On se trouvait, une fois de plus, devant la recherche de l'*éternel compromis* qui exprime toute la philosophie de la construction devant les exigences, multiples et contradictoires, du vol dans des limites sans cesse élargies.

D'ordinaire, ce compromis résultait de *concessions* sur les qualités attendues. Ici, point de solution « moyenne », mais la solution totale grâce à une aile en croissant, assemblage de *trois ailes* dont l'épaisseur de profil, la profondeur et l'angle de flèche décroissent du fuselage au bout d'aile. Le dessin de l'aile du Breguet, à bord de fuite perpendiculaire au fuselage, accuse très bien la présence d'une partie d'*aile droite*.

Solide emplanture de l'aile en delta, avantages de la flèche, avantages de l'aile droite, tout cela se trouve réuni dans une aile *polyvalente* qui promet de nous mener loin.

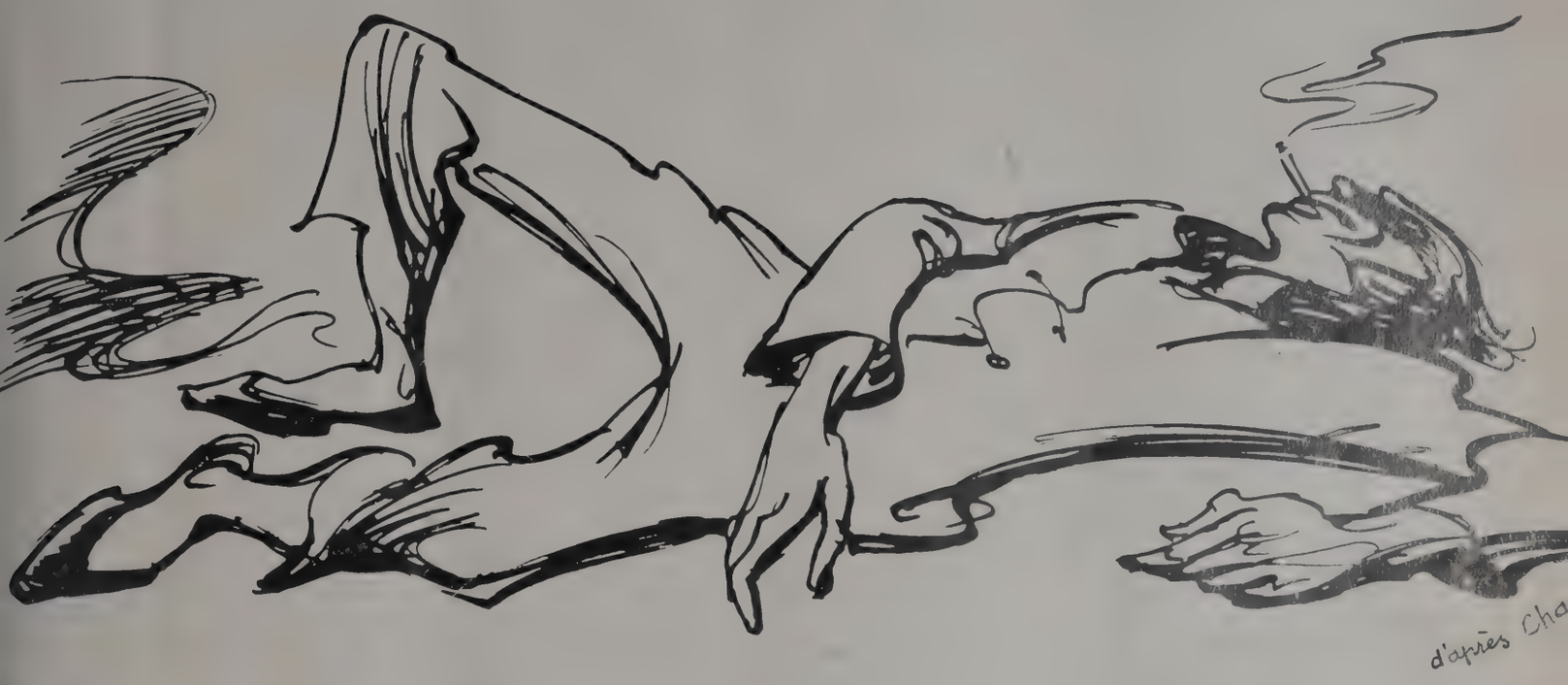
Edmond Blanc.



L'AILE EN CROISSANT HANDLEY-PAGE

L'O. N. U. DÉNONCE LES RAVAGES ACCRUS QUE FAIT LA « DROGUE »

MÉFAITS DE LA « MARIHUANA »



Pour être moins brutal que la « coco » ou l'héroïne, ce chanvre indien, l'ancien hachich, n'en conduit pas moins ses fervents sur le chemin de la déchéance.

UN cri d'alarme vient d'être lancé par le Bureau international des stupéfiants au sujet de l'extension que prend la consommation de la « drogue » dans le monde. Cet organisme, fondé autrefois par la S. D. N. et qui a repris son activité à Genève sous l'égide de l'O. N. U., a publié un rapport d'où il résulte que le trafic de la morphine, de l'héroïne, de la cocaïne, de l'opium se développe avec une ampleur de plus en plus inquiétante. Le rapport attire particulièrement l'attention sur un stupéfiant d'origine mexicaine, la marihuana, très en vogue aux États-Unis.

Qu'est-ce que la marihuana, dont un récent fait divers a montré qu'elle compte aussi des amateurs en France ? Quels sont les effets et les dangers de cette drogue ? C'est à ces questions que nous nous efforçons de répondre ci-dessous.

En saisissant chez un paysan du Cher 2 tonnes de hachich sur pied, les inspecteurs de la brigade mondaine ont réalisé ce que les « fait-diversiers » des quotidiens appellent traditionnellement une belle opération. C'est une opération qui marque l'entrée en force d'une nouvelle drogue sur le marché français de la « came », qui n'en avait pas besoin pour être, malheureusement, l'un des mieux pourvus du monde.

La France est l'un des premiers exportateurs de drogue clandestine... Mais le hachich, jusqu'à présent, ne jouait chez nous qu'un rôle tout à fait épisodique dans l'activité des drogués et des trafiquants. Le nommé Vakarchakian (aujourd'hui décédé) avait décidé de porter à cette lacune un remède pour lui fructueux, et c'est ainsi que M. Mouton, cultivateur, fut amené à planter et à récolter ce qu'il croyait être du chènevis, et qui n'était autre que le *cannabis indica*, le chanvre indien, ce que les Américains appellent « marihuana ».

2 tonnes à 50 francs le gramme... Soit pour 100 millions de francs de marchandise, un assez joli denier comme on voit. Tous les drogués sérieux considèrent ce hachich comme un poison d'enfant de chœur, et c'est justement parce qu'il s'agit d'une drogue moins brutale et moins chère que la morphine, l'héroïne ou la cocaïne qu'il constitue pour la société un danger tout spécial : les Etats-Unis en savent quelque chose...

On a saisi dans le monde 7.962 kilos de chanvre en 1936 et 8.297 kilos de résine extraite de la plante. En 1948 les chiffres correspondants étaient passés à 61.537 et 18.760 : c'est la Commission des stupéfiants de l'O. N. U. qui le dit. Encore précise-t-elle que ces chiffres ne donnent qu'une idée très relative du volume total du trafic.

Or il se trouve que le chanvre indien, naguère encore consommé surtout en Orient et en Afrique, fait peu à peu son chemin dans les pays occidentaux et qu'il est surtout apprécié par les intellectuels et les étudiants. Drogue d'enfant de chœur ? Voire... Chacun sait que Baudelaire et Théophile Gautier y ont cherché pour leur compte un paradis artificiel.

Aux Etats-Unis, la marihuana exerce, au contraire, ses ravages parmi les élites, et l'on se souvient peut-être de l'émotion causée à Hollywood par une descente de police chez l'acteur Robert Mitchum, voilà quelques années : avec quelques amis et plusieurs jolies filles, le beau séducteur de l'écran fumait à ses moments perdus, et il avait, semble-t-il, beaucoup de temps à perdre.

Dans les universités d'Amérique la marihuana acquiert de plus en plus droit de cité, menaçant d'avoir des effets désastreux sur les futures élites de la nation. Des jeunes gens qui redouteraient de s'adonner à l'usage d'autres stupéfiants plus brutaux acceptent de fumer cette herbe plus sournoise, dont les adeptes sont encore, chez nous, relativement rares.

DES INTOXIQUÉS ET DES MÉDECINS DÉCRIVENT LES EFFETS DE LA DROGUE

Pourquoi cet engouement depuis la guerre parmi les jeunes citoyens des Etats-Unis ? Mezz Mezzrow va nous le dire. Mezzrow est cet homme surprenant — et par certains côtés indiscutablement génial — qui, blanc, a « passé la ligne » pour vivre avec les noirs. Musicien de jazz, il a pris ce parti pour s'assimiler par l'intérieur les secrets de la musique nègre. Il a réussi sur ce plan et il parle en ces termes de la marihuana (1) :

« Dès que nous nous trouvons seuls, il sort une poignée de cigarettes et me les tend. Elles étaient de la taille des cigarettes ordinaires, mais roulées dans du papier maïs. Nous allumons chacun la nôtre, et je fume la moitié de la mienne, quand, tout à coup, il m'arrête :

« Hé là, doucement, petit. T'as envie de » tomber dans les pommes ? »

(1) « La Rage de vivre », par Mezz Mezzrow et Bernard Wolfe, aux éditions Corrêa.

Remarquant que son initiateur a « une espèce de regard en coin » qui évoque « le mufle d'un procureur général », Mezzrow apprend à fumer selon les règles, en tenant « le *muggle* (1) de façon qu'il touche à peine les lèvres et en aspirant l'air tout autour en faisant simplement « tff, tff »...

Et le jeune musicien remonte sur l'estrade : « La première chose que je remarque, c'est que j'entends mon saxo comme s'il était à l'intérieur de mon crâne, mais qu'en revanche j'entends à peine l'orchestre derrière moi, tout en sentant sa présence. Le son des autres instruments paraît venir de très loin ; j'éprouve la même sensation que lorsqu'on se bouche les oreilles avec du coton et qu'on se met à parler fort. Puis je sens beaucoup plus nettement les vibrations de l'anche contre les lèvres et ma tête se met à bourdonner comme un haut-parleur. Je remarque que je coule les notes sans effort et que je mets dans mes phrases juste le sentiment voulu — ça vient, quoi ! Les notes sortent avec aisance de mon biniou, comme si on les avait préparées, bien graissées, et tournées toutes prêtes dans le pavillon ; je n'ai plus qu'à souffler un petit coup pour leur donner le départ, et elles filent les unes derrière les autres, sans cafouillage, sans un poil de retard et sans que ça me coûte le moindre effort. Les phrases me semblent plus serrées et cohérentes, et je suis la ligne mélodique sans jamais dévier. J'ai l'impression que je pourrais jouer ainsi pendant des années sans me trouver à court d'idées ou d'énergie. Pas besoin de peiner. Tout est facile. Et soudain je sens que je n'ai plus à craindre la moindre note fausse ou discordante. Je suis heureux et sûr de moi. Avec mon saxo chargé à bloc, je pourrais prendre toute la discorde, toute la laideur du monde et les réunir en parfaite harmonie, distribuant ainsi la paix, la joie et la détente à tous les tourmentés... Je prêche sur mon instrument une joie paradisiaque en menant les pécheurs à la gloire éternelle. »

Mezzrow note que la marihuana fait voir le monde sous un jour « merveilleusement apaisant et facile », que « le monde, brusquement dépouillé de ses sales loques grises, devient une énorme ventrée de rigolade, un rire sphérique imprégné de couleurs rutilantes », que « tout devient prétexte à rire » et que « l'horloge s'étire, bâille et s'endort ».

Le docteur J. Bouquet — qui fait autorité en la matière — décrit minutieusement les phases de l'intoxication aiguë en des termes qui corroborent ceux (moins techniques) employés par Mezzrow, lui aussi orfèvre, mais d'une autre façon.

Deux heures après l'ingestion de la drogue, on éprouve ce que Moreau de Tours appelle « un sentiment de bien-être physique et moral » : c'est la période d' « euphorie », suivie d'une phase d' « agitation motrice » pendant laquelle « on se sent capable d'extraordinaires prouesses », bien qu'on s'en abstienne le plus souvent de peur de voir s'évanouir l'euphorie que l'on continue d'éprouver. Vient ensuite l' « affaiblissement du pouvoir de contrôle », marqué par l'invasion d'idées étranges, d'une certaine hilarité qui éclate à propos d'incidents insignifiants. Puis c'est la « dissociation des idées », en même temps qu'un vif besoin d'épanchement : on parle avec exaltation, on discute avec feu sur des futilités et la succession des idées devient si vertigineuse qu'on a peine à les exprimer à mesure, de sorte que les drogués tendent à se grouper pour ne pas souffrir d'un décalage pénible par rapport à ceux qui n'ont pas fumé. C'est le moment où le drogué croit pouvoir tout entreprendre, tout réussir : il est génial, héroïque, tout-puissant. C'est l' « hypertrophie du Moi » (« Je suis devenu Dieu », dit Baudelaire), un immense mépris nuancé de tendresse pour le genre humain.

A quoi succède le stade des « conceptions délirantes » : *Je voyais*, écrit Théophile Gautier, *mes camarades défigurés, moitié hommes, moitié plantes, avec des airs pensifs d'ibis, debout sur une patte d'autruche...*

Une « horreur du bruit » survient, au point que parfois le tic tac d'une montre représente une insupportable épreuve. La « notion du temps » s'altère, les heures coulent avec une lenteur infinie, et la « notion d'espace » subit la même déformation :

Voyez, dit un drogué, *comme mes bras se sont allongés !*

« Déformation des perceptions », acuité excessive de tous les sens (surtout la vue et l'ouïe), mais de telle sorte que le monde extérieur se sublimise en floraisons miraculeuses, en végétations extraordinaires qui ne s'effacent que pour renaître plus luxuriantes encore.

Un « dédoublement psychologique » peut alors se produire, avec l'apparition d'un moi artificiel, fantasque et capricieux, qu'un drogué tunisien appelait « mon ami Hachoum »... Le vrai moi, paisible, observe l'autre avec amitié jusqu'à l'apparition de la période de « suggestibilité » au cours de laquelle le drogué peut devenir dangereux si quelqu'un lui suggère un crime, par exemple. Bientôt, c'est le stade des « hallucinations », qui peut mener jusqu'au suicide lorsque le drogué veut échapper aux visions qui l'assaillent. « Hyperacousie », puis « troubles de l'affectivité », au cours desquels le drogué peut être saisi d'impulsions criminelles irrésistibles.

Alors le drogué, au bout de son aventure, tombe dans une aimable langueur, qui prendra fin sur un réveil aimable, à peine troublé par une légère dépression.

En résumé, ce tableau schématique semblerait presque plaisant de l'euphorie au sommeil, en passant par ce que les Nord-Africains appellent de façon imagée la « Fantasia » et le « kif » béat...

Les experts ne reconnaissent-ils pas eux-mêmes que les cas d'intoxication aiguë par le chanvre indien n'ont guère d'issue fatale ?

Mais, comme toutes les drogues, le hachich est d'autant plus dangereux qu'il devient chronique. Pour le profane, les effets apparaissent assez semblables à ceux de l'alcool.

L'usage quotidien du chanvre, dit le docteur Gobert, *modifie assez les tendances, les manières de sentir, l'intelligence de ses fervents pour les désadapter et les placer en bordure ou en marge de la société normale.*

Ces déchets humains sont faciles à suggestionner, on l'a vu, ce qui fait d'eux, à l'occasion, les instruments dociles et irresponsables de tiers mal intentionnés. Bien entendu, au delà de la paresse et de la torpeur, du manque d'appétit et de l'amaigrissement, le pronostic comporte à l'occasion la démence ou la schizophrénie, le gâtisme et la mort...

LE HACHICH EST LE CHEMIN DE LA DÉCHÉANCE

Et pourtant le hachich progresse dans le monde. L'opération des inspecteurs de la Mondaine dans le Cher n'est qu'un aspect de cette invasion. Si le hachich est dangereux à la longue pour ceux qui s'y adonnent, il l'est aussi pour autrui, car il a pour effet de pousser souvent le drogué à la violence. Il semble que ce soit surtout le cas chez les jeunes, d'où l'inquiétude légitime manifestée par les autorités, au Canada et aux Etats-Unis, qui soulignent formellement les rapports du « cannabisme » (intoxication au chanvre) avec la criminalité.

Si les Orientaux, de tempérament plutôt contemplatif, réagissent au hachich par l'inaction, les Occidentaux, eux, se sentent poussés plutôt à l'action, et à l'action brutale. C'est pourquoi l'essor fâcheux du chanvre en France est un danger très net : il s'attaquera à des individus jeunes et sains, dans les milieux intellectuels, qui réagiront probablement plus à la façon de leurs camarades américains qu'à celle des Nord-Africains, par exemple, chez qui le hachich est implanté depuis des siècles. Point n'est besoin d'être introduit dans le « milieu » pour savoir qu'on fume le chanvre — en quantités encore restreintes — dans les coins sombres de Saint-Germain-des-Prés. Les plantations de feu Vakarchakian, dans le Cher (après Orly, Aubervilliers, Le Bourget) montrent que le danger est là. Le commissaire Arnal, chef de la brigade mondaine, le savait certes, et les spécialistes de la lutte contre la drogue. Mais le grand public doit en prendre conscience et penser qu'on ne résout pas de tels problèmes avec la formule classique : « Ces choses n'arrivent pas dans nos familles... » Elles arrivent quotidiennement outre-Atlantique et, semble-t-il, dans certaines régions aussi de l'U. R. S. S., car la politique n'a que faire dans cette galère.

Certes, comme l'affirmait en 1932 sir Thomas Russel, « il est vrai que le hachich ne constitue pas la même menace que l'héroïne, mais l'abus du hachich conduit à l'abus de l'héroïne ».

Elle a conduit aussi Mezz Mezzrow à l'opium, dont il a eu bien du mal à se débarrasser. Porte ouverte à toutes les autres intoxications, le hachich — même s'il se déguise sous les dehors affriolants de la capiteuse Mary Juana — est, comme les autres drogues, le chemin de la déchéance. Il ne s'agit pas de morale, mais de faits, et quand on considère l'issue finale de la première « pipe », on peut bien laisser au néophyte le choix de son poison : qu'importe le chemin si le but est le même !

CLAUDE YELNICK.

HACHICH ET MARIHUANA

LE chanvre indien est des plus utiles. Sous le nom de chènevis, sa graine est donnée aux oiseaux, les tourteaux que laisse l'extraction de son huile sont un aliment pour le bétail, sa fibre textile est appréciée, et pas seulement dans la corderie. Mais cette plante a une particularité : elle sécrète, particulièrement dans les climats chauds et secs, une oléo-résine dont on tire le hachich, ou la marihuana, forme sous laquelle le hachich est passé du Mexique aux Etats-Unis et a trouvé d'autres apôtres.

Selon ses fervents, cette drogue serait sans danger. Il n'y aurait point d'accoutumance ; mieux, les amateurs tendraient spontanément à réduire les doses pour atteindre juste l'effet cherché, la drogue magique conférant la sagesse dans la recherche d'un nirvâna minimum. La vérité est tout autre. Sous l'emprise du hachich, les choses perdent leurs rapports normaux, le sujet se sent devenir papillon ou piston de locomotive, s'imagine évoluer hors du temps et de l'espace ; les rapports moraux sont aussi perturbés que les rapports physiques, les crimes commis sous l'effet du hachich ne sont pas contestés.

Le problème des stupéfiants est posé en permanence avec des fluctuations de véritables modes. Les services spécialisés retrouvent régulièrement opiomanes, morphinomanes, cocaïnomanes et amateurs de hachich ; les effets varient un peu d'une drogue à l'autre, mais conduisent toujours à la déchéance de l'individu. La répression organisée sur le plan international limite les dégâts sans cependant anéantir un trafic qui intéresse des capitaux considérables.

Dans le Proche-Orient, le hachich, sous des noms multiples, avec des effets identiques, est souvent le seul recours d'un peuple misérable, insuffisamment alimenté. Aux U. S. A., l'usage de la drogue s'est répandu avec une extrême rapidité, précisément dans un milieu très humble, chez des sujets éprouvés, appauvris, ou chez des adolescents avides de toutes choses et informés de peu. Le gouvernement américain a réagi énergiquement dans les Etats et sur le plan fédéral. Ce nouveau toxique s'est implanté chez nous, il y a plus et mieux à faire que de créer un nouveau monopole d'Etat !

R.-J. M.

(1) Muggle : l'un des noms sous lesquels on désigne la *marihuana* en argot américain : citons aussi *mooters, reefers, greefe, griffs, mary warner* (déformation par assonance de *marihuana*), *mary weaver, mary jeanne, indibay* (foin indien), *looco weed* (herbe à haricot), *love weed* (herbe d'amour), *jay smoke* (fumée de geai), *giggle smoke* (fumée à vertige), *bambalacha, mohasty, mu, moocah, grass* (herbe), *tea* (thé). Au Mexique, on dit « Juanita », *Doña Juanita, Maria Johanna* (déformation de Marihuana), *Rose Maria*. Et, à Cuba, *la Hierba, la Moia, la Bareta*.

L'OPINION D'YVES GANDON SUR

« L'HEURE ÉBLOUISSANTE »

PAR la grâce de deux aimables comédiennes et d'un dialoguiste spirituel, le théâtre Antoine, avec *l'Heure éblouissante,* pourrait bien tenir un durable succès. La pièce, adaptée par le Suisse Albert Verly, a pour auteur l'Italienne Anna Bonacci, et le Français Henri Jeanson a signé les dialogues. Il est difficile de discerner dans cette œuvre tricéphale la part de chacun. Nous aurions tort de nous plaindre de ce *rewriting.* Si *l'Heure éblouissante* part d'une idée ingénieuse, cette idée ne suffisait pas à faire une pièce ; le dialogue italien réclamait à coup sûr un accommodement au public français, et Henri Jeanson a su apporter à ces trois actes le piquant, le mordant, les épices enfin qui pouvaient leur manquer et qui lui sont propres.

Apprenez maintenant qu'une heure sonnera peut-être dans votre vie où, tournant le dos à tout ce que vous fûtes, vous deviendrez totalement différent de ce que vous êtes. Pendant cette heure vous réaliserez le rêve enfoui sous les sédiments de la routine avant de revenir aux monotonies quotidiennes. C'est ce qui se produit, dans une bourgade anglaise, pour Mr. Sedley, organiste à l'église du cru, et son épouse, Mrs. Sedley, laquelle, cependant, admire son grand homme. Il faut savoir que Mr. Sedley est compositeur et persuadé de son génie. Il a le sentiment de végéter dans sa province et attend la gloire, tout en faisant répéter un oratorio par des pecques villageoises qui chantent faux. Or voici l'occasion tant attendue. Je ne vous dirai pas ce qu'il en est au juste. Sachez seulement qu'une haute personnalité politique, un shérif de passage dans le pays, est appelée à loger chez les Sedley. Le shérif est galant. Pour prévenir toute surprise, Mrs. Sedley va passer la nuit chez Géraldine, demoiselle de petite vertu, tandis que celle-ci prend sa place au domicile conjugal. Ces précautions seront vaines. Géraldine et Mrs. Sedley découvriront, la même nuit, qu'elles n'étaient peut-être pas faites pour la vie qu'elles mènent. Elles connaîtront leur « heure éblouissante » et ne seront pas seules dans ce cas : Mr. Sedley lui-même sera troublé. Il est vrai que la vanité l'emporte chez lui sur tout autre sentiment et, quand il apprendra qu'un morceau symphonique de sa composition va être joué à l'Opéra de Londres, il croira de bonne foi que cette fortune est due à son seul mérite.

La figure de Mr. Sedley, qui a toutes les apparences d'un sot en trois lettres, a été magistralement rendue par Pierre Blanchar. Bouffi d'importance, tour à tour hagard, indigné, puis épanoui de niaiserie triomphante, il mérite les plus vifs compliments pour l'intelligence de sa composition.

Quant aux deux actrices qui l'accompagnent, M^lles^ Jeanne Moreau et Suzanne Flon, ce n'est pas trop dire qu'elles se sont littéralement surpassées, la première dans le charme mousseux, pétillant ; la seconde dans le déploiement d'une féminité qui se découvre. Jeanne Moreau est ravissante de légèreté attendrie ; Suzanne Flon étonne par sa retenue spirituelle, sa capricieuse pudeur. L'une et l'autre apportent la confirmation définitive d'un grand talent de comédienne, et tout Paris voudra les applaudir.

La grippe toucha Suzanne Flon dès le soir de la générale, mais épargna Jeanne Moreau...

... Celle-ci félicita sa partenaire de son cran **(ci-dessus).** Dès le lendemain...

JEANNE MOREAU A ACCOMPLI UNE ÉTONNANTE PERFORMANCE DE COMÉDIENNE

PAR MARCEL IDZKOWSKI

LE soir de la générale de *l'Heure éblouissante,* au théâtre Antoine, Suzanne Flon, déjà atteinte d'une laryngite, joua pourtant son rôle avec un cran inouï et remporta un très vif succès personnel, ainsi que Jeanne Moreau, qui débutait sur une scène du Boulevard... fût-il de Strasbourg !

Dès le lendemain de ce double triomphe féminin — sans compter celui de Pierre Blanchar dans un emploi comique — Suzanne Flon dut s'aliter, et Simone Berriau, pour ne pas interrompre trop longtemps les représentations de sa pièce, eut une idée lumineuse : puisque Jeanne Moreau et Suzanne Flon ne se rencontrent jamais dans *l'Heure éblouissante,* puisqu'il y a même substitution des deux personnages, pourquoi ce double rôle ne serait-il pas tenu par une seule comédienne ? Jeanne Moreau savait son texte, elle avait évidemment assisté à toutes les répétitions et pouvait — mieux que n'importe quelle autre artiste — remplacer sa camarade Suzanne Flon. En trois jours, Jeanne Moreau avait appris le rôle, répété avec ses partenaires et, passant de la demoiselle de petite vertu à la très bourgeoise épouse d'un organiste d'une petite ville anglaise, cette comédienne réussit une gageure qui est aussi une extraordinaire performance

Rien d'ailleurs ne saurait nous surprendre chez Jeanne Moreau, qui, à dix-huit ans, connut déjà le succès au premier Festival d'Avignon, dans *Terrasse de midi,* de Maurice Clavel.

« La première pièce que je vis, dit Jeanne Moreau, fut *Antigone* ; puis je m'enthousiasmai pour Marie Bell dans *Phèdre.* Ma décision était prise : j'entrerais au Conservatoire. Je n'y fus admise que comme auditrice, enfin comme élève, mais je ne devais rester que huit mois rue de Madrid puisque, dès le 28 janvier 1948, après une audition à la Comédie-Française, on m'engage comme pensionnaire. Pendant quatre ans, j'ai joué vingt-deux pièces chez Molière, interprétant Musset, Marivaux, André Gide, Shakespeare et Molière entre autres...

» Et puis j'ai pensé que, si je devenais sociétaire, il me faudrait rester toute la vie dans cette illustre maison. Aussi ai-je préféré démissionner pour entrer au Théâtre national populaire, où je fus « distribuée » dans *le Prince de Hombourg, le Cid, Nucléa* et *la Nouvelle Mandragore.*

» Mme Simone Berriau me convoqua un jour pour me demander si j'étais libre et me proposa le rôle de Géraldine dans *l'Heure éblouissante.* Vous savez le reste ! »

Ce que Jeanne Moreau ne dit pas, c'est qu'à vingt-cinq ans sa carrière de comédienne s'annonce aussi éblouissante que *l'Heure* qu'elle vient de nous faire vivre au théâtre Antoine. Malgré ses apparitions dans *Dernier Amour, Meurtres, Pigalle - Saint - Germain - des - Prés, l'Homme de ma vie* et *Il est minuit, docteur Schweitzer,* le cinéma français n'a pas encore offert sa vraie chance à Jeanne Moreau. Mais nous n'avons aucune crainte pour cette vedette de demain : elle apportera dans ses prochains films le charme, l'intelligence et l'autorité qu'elle manifeste déjà au théâtre.

... elle devait cependant la remplacer et réussir le tour de force de jouer les deux rôles.

YVES GANDON, GRAND PRIX LITTÉRAIRE DE LA VILLE DE PARIS

L'heureux lauréat a arrosé son prix avec ses nombreux amis venus le féliciter.

Les dieux s'ingénient à multiplier pour moi les occasions de rencontrer mon ami Yves Gandon. Chaque semaine je le retrouve sur les antennes de la Radiodiffusion française ; vendredi matin, un pneumatique envoyé par lui — non ! soyons juste : par son éditeur — m'apprenait très avant l'aube qu'une réception serait organisée l'après-midi pour fêter le nouveau lauréat du Grand Prix littéraire de la Ville de Paris. A vrai dire, je le savais depuis la veille.

Je l'avais même déjà félicité :

« Tout ce qui vous arrive est grand !

— Que voulez-vous dire ?

— Grand Prix de la Critique, Grand Prix du roman de l'Académie française, Grand Prix littéraire de la Ville de Paris... Maintenant, dites-moi qui ce dernier prix récompense ? »

Et, comme il avait l'air surpris de ma question, je lui lus le règlement : « Récompense alternativement un romancier, un poète, un critique ou un essayiste, un historien ou un philosophe. »

« Vous êtes tout cela à la fois !

— C'est sans doute pour cette raison, dit-il, que j'ai fini par l'emporter sur Francis de Miomandre ; il a beaucoup plus de talent que moi, mais aujourd'hui les poètes peuvent dire que j'ai été récompensé comme critique, les critiques comme historien et les historiens comme philosophe...

» Sans plaisanter, ajouta-t-il, c'est comme romancier qu'on me couronne. Et je suis assez satisfait de succéder à Jean Paulhan... Goût de l'alternance ?... Avec les 300.000 francs ? mais je vais réaliser le vœu le plus cher de tout écrivain : écrire, écrire plus que jamais — c'est-à-dire terminer encore plus tôt le sixième volume de ma Chronique romanesque de la sensibilité française afin de pouvoir attaquer ensuite le septième...

» Ce que je veux dire surtout, c'est que je me réjouis de voir qu'on peut encore

M. Paul Vialar, M. et Mme Pierre Descaves, MM. Yves Gandon et Roland Dorgelès.

élever la voix, chez nous, pour protester contre la décadence et la fumisterie littéraires sans être pour cela rangé parmi les brebis dangereuses : à ce titre, c'est un précieux encouragement d'ordre général. »

Le reste se perd dans le remous. J'ai encore le temps de noter que le prochain pamphlet d'Yves Gandon s'appellera *la Poésie assassinée*. Le lauréat se dirige déjà d'un pas ferme vers le dîner qui l'attend à l'académie Rabelais.

GÉRARD CAILLET.

OÙ EN EST LE RUGBY ?

MONTHERLANT et Giraudoux ont fait une large place au sport ; Giraudoux même écrivit la préface de l'amusant volume de souvenirs publié par Jauréguy, le plus brillant joueur français de rugby. Pourtant ils n'ont pas accordé à ce jeu l'attention qu'il méritait. En France, de la Loire aux Pyrénées et de l'Océan au Rhône c'est le sport-roi. C'est, si l'on veut, un sport de langue d'Oc. Il déborde largement cette approximative frontière linguistique. Certes Toulouse est la capitale du rugby français, mais les grandes équipes se rencontrent de Nantes à Perpignan, de Grenoble à Bayonne, de Toulon à Cognac... Et Paris ? A Paris, bien sûr, mais que seraient les clubs de Paris sans leurs Méridionaux, leurs Basques, leurs Catalans, champions entre les champions ?

Le rugby, le jeu du ballon ovale, s'est épanoui en France sous ses deux formes, rugby à XV et rugby à XIII. Il est l'occasion de magnifiques manifestations sportives, dont les plus remarquables ont lieu à l'occasion des rencontres opposant l'équipe de France aux équipes britanniques. Le rugby a été aussi l'occasion de curieuses querelles franco-britanniques, prêtes, encore maintenant, à se raviver et dont le thème essentiel est un excès de vigueur reproché par nos amis de Grande-Bretagne aux joueurs français. A cette accusation se mêlent celles de méconnaître les vraies règles du jeu ou d'user de truquages, évidemment interdits, et, enfin, l'accusation la plus grave : trop de joueurs français seraient convaincus d'amateurisme marron, voire de professionnalisme caractérisé.

POUR juger ces faits il faut rappeler la curieuse organisation du rugby à XV dans le monde. Au centre, l'International Board ; cet office respectable n'a d'international que le nom, car il ne groupe que les quatre nations britanniques : Angleterre, Ecosse, Galles et Irlande. Parmi les nations du Commonwealth, seules l'Afrique du Sud, l'Australie et la Nouvelle-Zélande comptent en matière de rugby. Elles ne sont, comme la France, associées aux activités de l'International Board que sur le plan secondaire ; elles ont, pourrait-on dire, voix consultative. Aucune autre nation dans le monde n'a réussi à acclimater chez elle le rugby. Après

Le rugby à XIII, pratiqué par des joueurs rémunérés, exige de grandes qualités physiques développées et entretenues par un entraînement assidu. **Ci-dessus :** un sévère placage du joueur français Ponsinet par l'Anglais Featherstone au cours d'un match international disputé à Wembley.

la guerre de 1914, quelques équipes roumaines eurent une existence éphémère. Les grandes villes universitaires allemandes réunissent des formations qui ne se sont jamais imposées sur le plan international. Mieux encore, Basques et Catalans constituent sur le versant nord des Pyrénées des équipes capables de battre les meilleures, mais, sur les pentes méridionales, ils n'ont jamais réussi à insuffler la vie à un rugby espagnol digne de ce nom. Récemment quelques espoirs sont venus de l'Italie du Nord. L'International Board gouverne néanmoins le rugby à XV, qui se targue d'être par-dessus tout jeu de gentlemen, domaine du fair-play et de l'amateurisme intégral que symbolise l'hermine immaculée. Partout où le rugby à XV s'est développé, un jeune rival lui est né, le rugby à XIII, qui ne cache pas l'aide matérielle qu'il accorde à ceux qui le pratiquent. Plus rapide encore que le rugby à XV, il soulève les mêmes enthousiasmes, et récemment une équipe française réussit en peu de mois à vaincre les meilleures équipes de Grande-Bretagne et les meilleures équipes des antipodes. La France gagnant la Coupe Gallia, battant chez eux Australiens et Néo-Zélandais a été, sans le titre, championne du monde de rugby à XIII. Cette année, des résultats plus modestes lui ont fait perdre la Coupe Gallia. Une équipe australienne jouant en France, dans un style étourdissant et avec une technique irréprochable, a battu l'équipe de France dans un premier match, à Paris. Elle s'est fait battre à son tour à Bordeaux le 11 janvier, après avoir montré une... vitalité excessive et a subi une autre défaite, le 25 janvier à Lyon, les Français marquant 13 points contre 5.

EN rugby à XV le tournoi des Cinq Nations est l'événement international : il oppose les quatre « Nations » britanniques et la France. On sait qu'il fut interrompu avant la dernière guerre, on connaît les motifs invoqués par l'International Board pour expliquer cette rupture. Certes le rugby français, sans les rencontres internationales, s'étiole. Mais nous sommes persuadés que les matches contre l'équipe de France manquent tout autant aux Britanniques. L'équipe de France n'a jamais remporté le célèbre tournoi, mais depuis de longues années elle le manque de peu. Le 10 janvier elle a battu l'équipe d'Ecosse, et celle-ci n'était pas formée de débutants, mais, le 24 janvier, les Irlandais, à Belfast, ont infligé à nos joueurs une sévère défaite dont le score fut de 16 points à 3. Souhaitons aussi que s'apaisent les querelles entre les organismes internationaux. Nous aussi, nous sommes contre la brutalité dans le jeu, nous aussi, nous sommes contre les libertés prises par certains joueurs avec les règles : c'est aux arbitres à se montrer sévères — sévères pour tous les joueurs, quel que soit le maillot sous lequel ils jouent. Les faits de professionnalisme ne relèvent pas de l'arbitrage, mais des dirigeants. Les destinées du rugby français à XV sont actuellement entre les mains de Crabos et de Jauréguy, des hommes dont le prestige de champions est considérable et dont l'honnêteté ne peut être mise en cause. Ils ont l'autorité nécessaire pour rejeter les racontars — il y en a — et prendre les mesures radicales qu'imposent les faits de professionnalisme avérés.

LA PAROLE EST AUX ASTRES

PAR MARGUERITE JUIN

Semaine du 2 au 9 février 1953

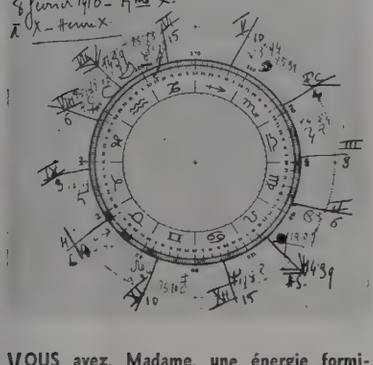
CETTE semaine est extrêmement ardente. Des événements ayant une importance énorme dans la vie privée aussi bien que dans la vie collective sont à prévoir.

Un petit renseignement pour éclairer la « lanterne astrologique » : quand vous savez la place de votre antenne, indiquée par les lettres A. S., vous connaissez donc le signe où s'inscrit votre I^re Maison. Cela a autant d'importance pour la lecture des influences que la place du Soleil. Il faut savoir qu'ainsi deux signes nous dominent toujours, car il est rare (cela arrive) que le Soleil et l'A. S. soient inscrits dans le même signe zodiacal.

RÉPERCUSSION DES SIGNES PLANÉTAIRES SELON LE DESTIN POUR LES PERSONNES NÉES ENTRE :

Le **21** Mars et le **20** Avril	Soucis. Le 3 février pourtant, Vénus, bienveillante, pénètre dans votre signe, mais l'opposition au signe des Balances est bien grande ; l'amour compte dans votre vie en ce moment, douloureux pour certains.
Le **21** Avril et le **20** Mai	La chance peut brusquement tourner le 2 février, le vent apporte la tempête.
Le **20** Mai et le **21** Juin	Surtout pour le 2^e Décan, satisfaction qui vient à vous sans le moindre effort, sans la moindre démarche ; cela peut avoir une grande importance.
Le **21** Juin et le **22** Juillet	Evénements en dents de scie qui peuvent avoir des répercussions dans l'avenir.
Le **22** Juillet et le **23** Août	Tenez bien la barre, votre barque subit la tempête.
Le **23** Août et le **23** Sept.	Encore trop de violence pour votre tempérament ; ne prendre aucune décision.
Le **23** Sept. et le **24** Oct.	Tristesse, peut-être solitude. Vous voyez faux ; les solutions que vous prenez ne sont pas heureuses.
Le **24** Oct. et le **23** Novem.	Violence, caprice, joie. Tempête dans un verre d'eau.
Le **23** Novem. et le **22** Décem.	3^e Décan ; accident possible dans tous domaines. 1^er et 2^e Décan : dans le cœur, un amour qui éclaire et illumine la vie.
Le **22** Décem. et le **22** Janv.	Mauvaise humeur. Mauvaise foi. Les nerfs trop vibrants font la semaine extrêmement pénible. Possibilité de grande rupture en amour.
Le **22** Janv. et le **20** Février	Décisions, joie, triomphe. Mariage certain pour beaucoup. Evénements très importants au sujet de situation ou toute question pécuniaire. Paroxysme du bon ou du mauvais, suivant les Maisons du natal.
Le **20** Février et le **21** Mars	Les natifs de ce signe se libèrent des grands mouvements ; apaisement moral, tranquillité du cœur.

THÈME ASTRAL DE M^me X..., née le 8 février 1910, à...



VOUS avez, Madame, une énergie formidable, presque dure par moments ; votre volonté n'a pas de bornes, et beaucoup de votre situation est dû à cette ténacité. Mais, quelquefois, une nervosité très grande rend votre caractère irrégulier. Esprit tourmenté, colères. En vous arquant moins sur vos décisions, vous pouvez, je pense, arriver à atténuer ces sautes d'humeur nuisibles à votre santé.

Votre foyer a dû être, par moments, bien pénible et même bouleversé ; la cause en est indirecte, car votre mariage est une véritable réussite de bonheur. Votre soleil est magnifique et magnifiquement placé, ce qui est rare. Mais, une chose que je m'explique mal, c'est Vénus blessée. Dans ce bonheur très solidement établi, il y a une blessure. Votre nature est sérieuse, très ardente, profonde, sincère ; votre intelligence est grande et subtile. Vous êtes, malgré votre nervosité, très équilibrée. Vous savez compter, et votre fin de vie est bien assurée, beaucoup par votre économie et par la sage gestion de votre budget.

Votre sensibilité est grande et vos pressentiments très justes. Votre nature aime la correction, l'ordre ; votre réussite est honnête et vous la méritez. Votre cœur est sûr ; votre amour, vos sympathies, fidèles. Mais, là, je retrouve cet événement qui, certainement, a mis en danger votre foyer. Votre caractère vous crée bien des difficultés, avec les domestiques, avec les employés.

En août dernier, quand Uranus est passé, le 27, aux environs de 17° 8' du Cancer, vous avez dû avoir de vagues lueurs sur ce sujet ; le 20 décembre a même pu être crucial pour vous. Dans ce cas, tout le transit de Mars au Scorpion en 1952 a pu faire naître ces difficultés. Si c'est ainsi, ces jours-ci (j'étudie ce thème le 15 janvier 1953) sont brusques et lourds à vivre. Du 11 au 15 juin 1953 également. N'est-ce pas une question de santé ou de procès avec mésentente dans la famille ? En octobre, vers le 8, il y aura encore bien des difficultés, qui peuvent avoir des répercussions jusqu'en 1960, mais, après, quelle brusque réussite ! Votre énergie, votre courage triompheront.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'EUROPE ORIENTALE :

François Fejtö, *Histoire des démocraties populaires* (Editions du Seuil, 438 pages). Une étude approfondie et solidement documentée de la formation et de l'évolution des républiques populaires de l'Est européen. L'auteur suit pas à pas les progrès de la bolchevisation dans ces pays : sa relative modération au début, son utilisation des courants révolutionnaires nationaux, l'inexorable technique de son implantation, sa lutte contre les déviations, d'abord de droite, ensuite de gauche, son retentissant échec en Yougoslavie. Une série d'annexes dressent le bilan des réalisations économiques des divers régimes « alignés ».

« Le communisme y apparaît, dit M. Fejtö, comme une forme spécifique de l'étatisme : l'Etat prend en charge les tâches historiques que la bourgeoisie avait omis ou n'avait pas eu le temps de réaliser. » Vue peut-être un peu sommaire, car elle laisse de côté les problèmes territoriaux que l'Union soviétique a résolus dans le sens des intérêts historiques russes et qui entretiennent des irrédentismes dont une idéologie commune dissimule mal la persistance.

La façon grossière dont on s'efforce d'accréditer le mythe de la supériorité absolue de l'U. R. S. S., de l'homme soviétique, de la culture et de la technique russes produit souvent l'effet inverse de celui qui est recherché ; elle aboutit à un paternalisme qui est un défi à la dignité nationale et à l'instinct patriotique ; l'auteur note fort justement que le communisme est surtout adapté à un niveau d'évolution inférieure. Aussi voit-on renaître le chauvinisme et l'antisémitisme sous des couleurs nouvelles : la domination soviétique crée de nouveaux problèmes et en ravive d'autres que l'on croyait périmés.

On ne saurait regarder la structure des démocraties populaires comme un stade définitif, même en écartant l'hypothèse d'une épreuve de force.

La clé de la situation de l'Europe orientale et de l'Europe occidentale reste le sort de l'Allemagne, conclut M. Fejtö. Jugement indiscutable ; mais il reconnaît lui-même que la complexité du problème allemand n'est pas faite pour simplifier la solution du problème européen.

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE :

Octave Aubry, de l'Académie française, *la Révolution française* (Flammarion, 428 pages, 600 héliogravures). Un ouvrage posthume qui traite d'une période dont l'intérêt ne s'épuise jamais. Dans un récit d'une remarquable objectivité mais plein de vie et de couleur, l'auteur brosse une vaste fresque des grandes journées révolutionnaires. « Terrible et prodigieuse époque, dit-il, il n'en est point qui parle davantage à l'âme et qui garde, après tant d'années, une part de vertu d'enseignement ». Il analyse la situation de la France à la veille de 1789 pour montrer que, si les conditions de vie y étaient relativement plus douces qu'ailleurs, le régime n'en était pas moins condamné par son incapacité à s'adapter aux idées nouvelles.

Dans quelques pages empreintes d'une coloration mélancolique, il évoque les derniers jours de la Convention sombrant dans le fatalisme et la lassitude ; les députés sentent l'avenir glisser entre leurs mains. Mais, issue d'un univers ancien, elle a créé un monde nouveau, aussi surprenant dans l'ordre politique que le fut, dans l'ordre géographique, celui que révéla Colomb. « On l'a vue tour à tour héroïque et lâche, sanguinaire et patiente, sublime dans les aspirations, misérable dans les réalités. Dans l'histoire des hommes, on n'a jamais marié de façon si souveraine la cruauté et la vertu. Mais, si elle a écrit de sombres pages, elle en a aussi laissé d'immortelles. C'est par là que l'Histoire doit peser ses mérites ; c'est par là que l'honoreront, en France et dans le monde, tous ceux qui gardent le culte de la patrie et la foi dans la liberté ».

ALBERT MOUSSET.

LA SEMAINE HIPPIQUE

Les grandes heures de la Société Hippique Française

PRÉSIDÉE par le comte Jacques de Vienne que seconde le colonel Jalenques de Labeau, la S. H. F. donnera, cette année, neuf réunions majeures.

Pau, du 13 au 22 mars, ouvrira la saison des tracés à base de terre et d'eau, reproduisant sur les pistes de la Haute-Plante les difficultés rencontrées au Pont-Long. Ne quittant pas le Sud-Ouest, les chevaux iront ensuite à Bordeaux retrouver, grâce aux fossés et aux levées de Mérignac, cette ambiance d'extérieur si recherchée maintenant en « hippique » — les deux concours seront à la gloire des anglo-arabes, dont le style aérien s'accommode de toutes les audaces.

Nantes (1^er-4 mai) empruntera le cadre coloré du Petit-Port, ses bosquets d'arbres, ses haies touffues. Vendéens et sujets de la Loire-Inférieure y prendront un galop d'essai. « Horse Show » des Normands, du 13 au 17 mai, dans la carrière du Haras de Saint-Lô. Une occasion d'admirer nos « hunters » nationaux aux points de force accusés, aux genoux près de terre, pouvant porter du poids aux allures vives à travers pays. Eliminant tout caractère artificiel, Fontainebleau, du 27 mai au 1^er juin, mettra sous les yeux du public de petits crosses à échelle réduite à l'occasion de Prix d'Elevage du Concours Central. Au Grand-Parquet, un sol vallonné varie sans cesse l'équilibre des « jumpers ».

Nous avons déjà signalé le Championnat du Monde de Paris, du 13 au 21 juin, au Parc des Princes. Nous détaillerons en son temps le programme, original et conçu sur des données entièrement nouvelles. Peu après ce tournoi fameux, Vichy (26 juin-5 juillet) fera applaudir de belles échappées sur les lignes variées du Sichon. Il faut du souffle pour « marcher » de bout en bout sur ce bel hippodrome.

Enfin, Compiègne (10-13 septembre), réputé pour son passage de route et sa banquette spectaculaires soulignant le Terrain-des-Sports en lisière de futaie, et Fontainebleau deuxième manière (8-11 octobre) mettront un point final à cette brillante série.

TRÉ-HARDY.

NOUVELLES DIPLOMATIQUES

Le nouvel ambassadeur des U.S.A.

MONSIEUR CLARENCE DOUGLAS DILLON, que le président Eisenhower a nommé au poste d'ambassadeur des Etats-Unis en France, est uni à notre pays par des liens étroits. Il est né à Genève en 1909, et c'est en 1923 que sa famille a élu domicile dans le New-Jersey. M. Dillon, qui a suivi les cours de l'Université Harvard, doit sa connaissance approfondie de notre langue à la gouvernante française qu'il eut dans sa jeunesse et aux fréquents séjours qu'il a faits en France, notamment à Paris et au château de Haut-Brion, qui est depuis 1935 la propriété de sa famille. En outre, un cousin du nouvel ambassadeur, naturalisé Français depuis 1938, est depuis 1945 maire d'une commune de l'Eure. Après la guerre, qu'il fit dans la marine, M. Dillon a repris les fonctions qu'il occupe à la banque Dillon Read et dans plusieurs sociétés très importantes.

M. C. D. Dillon est marié et père de deux filles.

L'ÉPILOGUE DU PROCÈS BONNARD

NOUS avons relaté le différend qui opposait les héritiers de Pierre Bonnard à propos de la succession du peintre. On sait que Bonnard avait rédigé à la mort de sa femme un faux testament qui aboutissait à priver de l'héritage les nièces de sa femme défunte. Mais Bonnard ignorait l'existence de ces nièces. La cour d'appel n'a pas suivi le tribunal de première instance, qui, déclarant Bonnard coupable de « recel civil », avait attribué la totalité de ses biens aux héritières de sa femme. La cour a estimé que le peintre n'avait pas eu l'intention de frustrer des successeurs éventuels et qu'au contraire tout ce qu'on sait de lui contredit cette hypothèse. Elle a donc décidé que la succession serait partagée par moitié entre les héritiers de l'artiste et les ayants droit de sa femme. Et elle a commis des experts pour indiquer quelles sont les œuvres à qui leur degré d'achèvement confère une valeur marchande et celles qui ne doivent être regardées que comme ébauches ou esquisses.

ROMANTIQUES ET GALANTS
Superbes livres de bibliophilie, rares, illustrés : GRAVURES et AQUARELLES, limité. *Joli catal. illust. fco 3 timbr.* (ou 3 coup.). Ed. ART. ERYX, 120, bd Chapelle, Paris.

SURPLUS D'ÉDITEURS Livres neufs à partir de 30 fr. (valeur 300 à 500 fr.). Catalogue 2.500 titres c. 5 timbres GRANDE LIBRAIRIE FRANÇAISE (s.406), 106, Bd Gambetta, NICE.

NOUVELLES RELIGIEUSES

LE JEÛNE EUCHARISTIQUE EST ASSOUPLI

LE Saint-Père vient d'étendre au monde entier les importantes réformes, relatives au jeûne eucharistique et aux messes du soir, dont les catholiques français bénéficiaient, depuis plusieurs années déjà, à titre expérimental.

Ces mesures, que le Souverain Pontife a édictées dans la « Constitution apostolique Christus Domini », doivent permettre à tous les fidèles, mais plus particulièrement aux travailleurs et aux militants d'Action catholique, de participer à la messe et de communier plus fréquemment.

Rappelons que, jusqu'à présent, il fallait pour communier n'avoir pris depuis minuit aucun aliment, ni solide ni liquide.

Dorénavant, l'eau ne rompt plus le jeûne eucharistique. D'autre part, les fidèles qui, pour des raisons de travail, d'heure tardive ou de long trajet à accomplir, ne resteraient à jeun qu'au prix de graves inconvénients, pourront être autorisés par leur confesseur à absorber, une heure avant la communion, une boisson non alcoolisée.

D'autre part, les évêques pourront permettre la célébration de la messe dans la soirée après 16 heures, les jours de fêtes de précepte et certains autres jours, par exemple le vendredi. En ce cas, les fidèles devront, pour communier, n'avoir pris, pendant les trois heures précédant le Saint Sacrifice, aucun aliment solide ni boisson alcoolisée, et aucune boisson non alcoolisée pendant l'heure le précédant.

Des dispositions spéciales concernant, dans des cas bien déterminés, les malades et les prêtres ont fait l'objet d'autres articles de la « Constitution ».

LÉGION D'HONNEUR

S. Exc. Mgr Duperray, évêque de Montpellier, vient d'être promu officier à titre militaire.

L'EUROPE A L'INSTITUT CATHOLIQUE

Mgr Blanchet, recteur de l'Institut catholique, Mgr Fougerat, vice-recteur, M. Louvel, M. Garric, professeur à l'Université de Nimègue, et les attachés commerciaux des pays européens en France ont assisté, en compagnie des parrains, M. Jean Monnet et Mme l'ambassadrice des Pays-Bas, au baptême de la nouvelle promotion de l'Ecole supérieure des sciences économiques et sociales de l'Institut catholique, la promotion « Europe ».

« L'AVENTURE » ET LES TERRE-NEUVAS

DEPUIS le célèbre « Pêcheur d'Islande », de Pierre Loti, peut-être bien le chef-d'œuvre du romancier, les marins de la grande pêche étaient sortis de la littérature. Le commandant Blanchard vient de les y ramener avec « l'Aventure » et ses Terre-Neuvas » (Ed. France Empire). « L'Aventure » est le nom du navire qui surveille les bancs, aide les pêcheurs, donne des soins, transporte le courrier. Pendant un an, le capitaine de frégate Blanchard a commandé ce bâtiment. Son livre est le récit de sa campagne. C'est un récit pittoresque, spirituel, vivant, dont la simplicité et la bonne humeur font le prix, avec la chaude sympathie que l'auteur montre pour les terre-neuvas, qu'il connaît admirablement. « L'Aventure » et ses Terre-Neuvas » ont été présentés au cours d'une réception organisée au Cercle de la France d'outre-mer par la Fédération des Armateurs à la grande pêche. M. Courau, secrétaire général de la Marine marchande, présidait. Et pour rester dans la note, le buffet était garni de maintes spécialités où figure la morue.

« JEUNES FILLES »

CE titre est celui d'un court métrage, récemment présenté, qu'ont réalisé le service cinématographique du ministère de l'Agriculture et la Société pour l'utilisation rationnelle des gaz. C'est l'histoire d'une jeune paysanne, Françoise, de Jean, son ami d'enfance, et d'une jeune fille de la ville. Le décor : une école ménagère agricole, de vieilles fermes berrichonnes. Contrastes entre la vie pénible de la femme à la campagne et les soulagements que pourrait y apporter le progrès technique. Faire connaître et pénétrer ce progrès dans les campagnes et jusque dans les moindres bourgades, tel est le dessein que se sont proposé les réalisateurs de cette bande, aimablement interprétée par Vanina Quilici, Anne Olivier et Maurice Biraud.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Emile Moussat : *Ce que parler veut dire* (Oliven, Coll. Prototype).

LE monde court si vite aujourd'hui que le langage a peine à le suivre...

Du temps où les savants possédaient une estimable culture générale, la langue nouvelle se formait dans les moules classiques. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Les Anglais et les Américains nous ont donné le fâcheux exemple de *power*, signifiant à la fois moteur (concret) et puissance (abstrait) ; ils récidivent, plus dangereusement, aujourd'hui avec *réacteur*, qui est en train d'acquérir deux sens différents dans notre langue : propulseur d'aviation et pile atomique. On sait les confusions auxquelles prête, en T. S. F. et en médecine, l'abréviation *radio*.

Dans quelle voie chercher le salut ? Dans l'étymologie, qui justifie le mot, et l'éclaire. La version latine marche volontiers de pair avec la culture scientifique... Voilà pourquoi il nous faut accorder une importance tout actuelle au petit livre de M. Emile Moussat, familier, alerte, cultivé sans prétention, sur le vocabulaire le plus varié et le plus quotidien de la langue française. Le lecteur, quelle que soit sa formation, fera dans ce petit ouvrage des découvertes pittoresques et utiles.

Georges Ravon : *Tirons sur le pianiste* (Editions du Lys).

NOTRE confrère Georges Ravon, du *Figaro* et de l'académie de l'Humour, a réuni en un volume un certain nombre de ces billets quotidiens où il excelle. Le pianiste, ou plutôt les pianistes sur lesquels Georges Ravon ouvre le feu, ce sont, il nous en avertit lui-même, ceux qui jouent « trop faux, trop fort et trop longtemps... les faux virtuoses qui, durant les dernières années, ont écorché le grand air du Dirigisme, celui de la Reconstruction, ou ceux de la Baisse, du Redressement, de l'Epuration, de la Paix. Cent autres encore ». Quel jeu de massacre ! A vrai dire, on n'aimerait guère se trouver à la place des cibles. Malheureusement, on peut douter que les mauvais musiciens soient sensibles à la critique et que notre excellent confrère parvienne à leur faire lâcher le tabouret. En France, depuis longtemps, le ridicule ne fait plus de victimes. Sinon, le casier judiciaire de Georges Ravon serait aussi chargé que sa mitraillette à encre.

M.-J. Ronze-Neveu : *Ginette Neveu* (Ed. de Flore).

CETTE évocation de la vie et de la carrière éblouissante et brève de Ginette Neveu est d'autant plus émouvante que son auteur n'est autre que la mère de la jeune artiste tragiquement disparue. Mme Ronze-Neveu s'est simplement laissée aller à réveiller pour nous, et comme à mi-voix, ses souvenirs. Une gerbe d'hommages dus à Georges Duhamel, sir John Barbirolli, Charles Münch, Pablo Cazals, Marcel Dupré, Jacques Thibault clôt ce touchant petit livre.

TOUTOU A L'ÉCOLE

UN pupitre d'écolier a récompensé la fidélité de cette chienne de Syracuse (Etat de New-York). Daisy-May — c'est son nom — a, pendant dix-huit mois, quotidiennement accompagné à l'école son jeune maître, Donald Keller, âgé de quatorze ans (assis derrière elle). L'écolier, à force d'insistance, a fini par obtenir que le maître ouvrît au brave toutou l'accès de sa classe. Depuis lors, Daisy-May s'y installe, nous assure-t-on, chaque jour. Une seule fois elle fut absente et revint le lendemain portant un billet d'excuses ainsi rédigé : « J'étais sale et j'avais besoin d'un bain. » L'histoire ne dit pas si l'animal avait signé la lettre de sa griffe ni si son assiduité lui a permis d'apprendre à lire et à écrire.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Lanskoy, Moscovite à l'École de Paris.

BIEN qu'il soit né à Moscou, Lanskoy se rattache beaucoup plus à l'esprit de l'Ecole de Paris qu'à l'art folklorique de son pays. D'ailleurs il vint tout jeune à Paris, en 1921. Dès son arrivée, il peint d'après nature. Ce sont des paysages, des natures mortes, des personnages peints dans une pâte vigoureuse, avec des coloris recherchés. A partir de 1937 Lanskoy se tourne nettement vers l'abstraction : les tons sont très riches, comme libérés, les formes imaginées deviennent pleines, expressives ; le style est celui d'un artiste libre d'exprimer ses sensations intérieures sous le coup d'une inspiration profonde et vibrante. Toutes les œuvres exposées à la Galerie Carré sont une joie pour les yeux, on y découvre la personnalité attachante de Lanskoy à travers une évolution du sens artistique qui, passionnante pour le peintre, l'est tout autant pour le spectateur.

Un exemple discret.

A LA Galerie André Maurice, voici *Aquarelles, Pastels, Dessins* : un ensemble de choix présenté pour des amateurs de choix, semble-t-il. C'est là que le goût peut s'exercer, s'affiner, que l'œil peut se reposer sur des subtilités. Aucun tapage. Tout fait appel dans cette exposition à ce qu'il y a de plus sensible en nous, car pour en apprécier toutes les richesses il faut en entendre le langage discret, saisir aussi bien les murmures de Jongkind et de Boudin que les babillages de Morisot et de Signac, le joli verbiage de Guys, de Renoir, de Modigliani, de Pascin et l'accent plus acerbe de Segonzac, de Derain ou de Mainssieux, et de combien d'autres, s'échelonnant sur une centaine d'années.

Pour comprendre la peinture moderne il faut en connaître les « dessous », il faut savoir que tous ces peintres laissent transparaître le meilleur d'eux-mêmes, l'acuité de leur vision et leur sensibilité dans ces *Aquarelles, Pastels, Dessins...*

Au hasard des cimaises.

— Chez Marcel Guiot, Houplain nous révèle un art de visionnaire très personnel, surtout dans ses bestiaires.

— La Galerie Jeanne Bucher nous fait le grand plaisir de nous montrer des œuvres de Bissière : « l'unique peintre primitif qui existe de nos jours », comme le dit Waldemar Georges.

— Des poteries de Pablo Picasso se trouvent réunies à la Galerie La Hune : étonnantes créations, où la matière est expressive.

— Pour qui s'intéresse à la peinture contemporaine américaine, l'ambassade des Etats-Unis a organisé une exposition de sérigraphies américaines, ou impressions sur soie, à tirage limité. Elles permettent d'apprécier le talent de quelques artistes dont nous retenons quelques jolies œuvres.

MAURICE SÉRULLAZ.

COURRIER MUSICAL

GIESEKING CONTRE GIESEKING

QUAND Walter Gieseking donne un récital devant la salle immense où pas un strapontin ne reste vacant, il semble que l'auditoire entier attende l'instant de Claude Debussy. Rançon des « spécialités » imposées par des interprétations accomplies.

Depuis le jour où Gieseking, à force d'impalpabilité sonore et de miraculeuse délicatesse de touche, est devenu une sorte de néo-créateur du debussysme pianistique, le public ne lui demanda plus rien d'autre. Cette fois-ci encore on a pu dire : « les jeux sont faits ». Applaudissements mesurés pour Beethoven et Schumann, déchaînement d'enthousiasme pour Debussy et, par contre-coup, pour Ravel. La féerie n'opéra réellement qu'à partir de « Pagodes »... Suspendue aux souffles embaumés de la « Soirée dans Grenade », elle scintilla joyeusement à travers les « Masques » pour se matérialiser dans les cascades cristallines des « Jeux d'eau » et retrouver son plus intense pouvoir d'évocation avec les « Reflets dans l'eau ».

Le public a-t-il jugé sainement ? Sans doute, bien qu'il soit dommage d'emprisonner un virtuose dans un caractère trop déterminé. En dépit de nos préférences ou du choix fait par notre sensibilité, ne nions pas que Gieseking interprétant la « Pathétique » à sa manière inattendue et si peu « beethovénienne », au sens traditionnel du terme, n'apporte quelque utile enseignement, ne communique un charme imprévu à l'œuvre dont nous pensions avoir épuisé toutes les surprises. Si ce n'est pas le but essentiel de la virtuosité, c'en est du moins l'un des privilèges, et le plaisir du nouveau ne doit pas être dédaigné. Ici, Gieseking adopte un « tempo » inhabituel, plus rapide dans les mouvements vifs, élargi dans le mouvement lent ; son accentuation, à peine marquée, tout en nuances, montre une fluidité inaccoutumée. Bref, ce n'est plus la vieille sonate de nos années d'apprentissage. Or, sans prêcher l'irrespect du texte et du style (ce n'est d'ailleurs pas le cas ici), il semble bon que les grands virtuoses infusent aux pièces du répertoire archi-rabâchées le rajeunissement sans lequel nous les verrions éternellement figées dans un conformisme qui n'est pas toujours fidélité pure.

De l'interprétation des « Davidsbündler » nous avons pu retirer aussi des satisfactions délicates : l'intimité, les effusions contenues, les pudiques confidences d'Eusebius, suggérées du bout de ces doigts qui effleurent et caressent magiquement le clavier ; mais si nous désirions, par surcroît — comme l'exprimait Schumann en conflit avec lui-même — la fougue, les élans passionnés, le lyrisme de Florestan, nous resterions peut-être sur notre faim. C'est que Gieseking lui-même nous a rendus trop exigeants.

L. MAURICE-AMOUR.

LES DISQUES NOUVEAUX

QUELQUES « ŒUVRES MAÇONNIQUES » DE MOZART

HUIT ans avant sa mort, Mozart s'inscrivit avec enthousiasme comme membre actif d'une loge maçonnique. A Vienne, un idéal chrétien animait ce groupement. Le maître de Salzbourg consacra volontiers une large part de son temps de travail à l'écriture de pages d'inspiration religieuse, destinées à souligner le caractère sacré des réunions.

Sous le titre général « Musique maçonnique », deux disques (Microsillons Polydor 33 1/3 tours) contiennent les partitions inspirées à Mozart par ses nouvelles fonctions. Ce sont tantôt de poétiques cantates au caractère pastoral accentué, tantôt des chants d'union fraternelle, écrits dans un style très dépouillé ; un adagio en forme de « canon » représente un passage caractéristique d'une œuvre rituelle dont le complément a malheureusement disparu...

La pièce la plus émouvante est peut-être cette cantate K. 623 qui, trois semaines avant la mort de Mozart, a été exécutée pour l'inauguration d'un nouveau temple. Un enregistrement d'une haute qualité donne toute leur signification à ses accents confiants et limpides. Pour mettre en valeur toutes ces pièces très heureusement réunies il a été fait appel aux ténors Hugues Guénod, Jean Giraudeau, au baryton Gérard Souzay, à la pianiste Hélène Salomé, au chœur d'oratorio de Mulhouse et à l'orchestre Pro-Musica, qui les exprimèrent avec ferveur sous la direction de Joseph-Victor Meyer. Il est certain que la scansion actuelle, exacerbée, incite tous les interprètes à exalter les rythmes des morceaux modernes et les anciens en bénéficient eux aussi. Ils y gagnent une originalité, un allant, un dynamisme, inconnus au XVIII[e] siècle, qui permettent à la production des auteurs d'autrefois de ne point paraître terne ni monotone. Elle s'anime et brille d'un éclat nouveau dont les mérites doivent être soulignés.

Deux sonates pour violon et piano, de Mozart également, arrivent de Hollande, où elles ont été enregistrées par le duo d'Amsterdam formé par Nap de Klijn et Alice Heksch (Disque Philips Minigroove, 33 1/3). Elles sont prélevées sur un ensemble de six sonates publiées à Vienne en 1781. Les deux virtuoses les jouent de manière expressive et enrichissent ainsi très heureusement le répertoire international des disques.

W.-L. LANDOWSKI.

CALENDRIER DES CONCERTS

GAVEAU
Mardi 10 Février
21 h. (Kiesgen. de Valmalète)

Société Philharmonique de Paris
Peter WALLFISCH
Ivry GITLIS

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Vente sur licitation, jeudi 12 février 1953, à 14 h., en l'étude de Me **DELCOS**, notaire, 3, rue Émile-Zola, à Perpignan (P.-O.).

I. **Propriété à Perpignan** quartier Saint-Assiscle, lieudit « Le Pont-Neuf ». **Contenance : 1 ha 90 environ. Mise à prix : 2.500.000 fr.**

II. **Une terre** de **2 ha 80** environ, en nature de vignes et abricotiers à **Perpignan**, quartier Saint-Assiscle, lieudit « Le Moulin-d'En-Vignals ». **Mise à prix : 2.500.000 fr. (Ces 2 lots : Terrains à bâtir incorporés dans le plan d'extension et d'embellissement de la Ville de Perpignan.)**

III. **Nue-propriété d'une maison d'habitation,** quartier du Vernet, rue Beauséjour, 11, « Villa Saint-Joseph », à **Perpignan. Mise à prix : 500.000 fr.**

Renseignements à : Me **Delcos**, notaire, 3, rue Émile-Zola, à Perpignan (P.-O.), rédacteur et dépositaire du cahier des charges ; Mes **Sefourt, Deveau, Mousset,** avoués à Mantes-Gassicourt (S.-et-O.) ; Mes **Palombe** et **Silvestre,** syndics de faillite à Mantes-Gassicourt (S.-et-O.).

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ

13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N°1	ABONNEMENT N°2	ABONNEMENT N°3
Un an...	4.700	6.000	7.000
6 mois...	2.400	3.100	3.600

ÉTRANGER

	ABONNEMENT N°1	ABONNEMENT N°2	ABONNEMENT N°3
Un an...	5.700	7.250	8.600
6 mois...	2.900	3.725	4.400

L'abonnement n° 1 donne droit à **49** numéros de **52** pages. Ce tirage comprend chaque semaine les mêmes pièces ou les mêmes romans que ceux édités dans notre Supplément théâtral et littéraire. **L'abonnement n° 2** est composé de **49** numéros de **44** pages (nouvelles, reportages, études) et, en outre, de **3** numéros spéciaux : **Noël, Printemps, Salon de l'Automobile. L'abonnement n° 3** comprend **49** numéros de **44** pages (informations, études, reportages), ainsi que **3** numéros spéciaux : **Noël, Printemps, Salon de l'Automobile** et également **24** numéros de notre Supplément théâtral et littéraire.

★

Le supplément théâtral et littéraire, en fascicule séparé, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 1er et le 3e numéro de chaque mois.

★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ PETITES INVENTIONS ET TECHNIQUES NOUVELLES ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★

PHILATÉLIE

LE décollage des timbres est un travail très délicat pour le collectionneur, la moindre écorchure équivalant à une forte dépréciation de la valeur du timbre. Un système ingénieux permet d'éviter les accidents. Les timbres découpés sur l'enveloppe sont placés dans une petite boîte sur un plateau en plastique perforé. Une couche de feutre imbibée d'eau garnit le fond de la boîte. Il suffit de poser le couvercle et, une demi-heure plus tard, le timbre se détache aisément de l'enveloppe.

PROMENADE DANS UNE CAGE

POUR échapper à la corvée des promenades de bébé, les mamans anglaises disposent d'une étrange méthode, inaugurée dans une nursery de Londres. Il s'agit d'une sorte de cage grillagée qui s'accroche, solidement espérons-le, sur le rebord de la fenêtre et déborde largement sur la rue. On y installe l'enfant, qui peut jouer à son aise dans ce parc suspendu d'un nouveau genre, tout en profitant au maximum du grand air, tandis que la mère est libre de vaquer à ses occupations ménagères.

VAISSELLE-EXPRESS

EN huit minutes et en une seule opération, une nouvelle machine à laver lave, rince et sèche le couvert d'un repas de six personnes. Et ceci sans le secours d'un mécanisme compliqué et onéreux : un seul panier pivotant sur billes d'acier est entraîné par la simple pression de l'eau. On dispose la vaisselle en vrac dans le panier. Il suffit de brancher l'appareil sur un robinet d'eau chaude à l'aide d'un tuyau d'alimentation ; l'ouverture du robinet entraîne le panier. Quand l'eau atteint le niveau du trop-plein, on ferme le robinet et on laisse tremper quelques instants avant d'abaisser la manette de vidange. L'opération est répétée pour le rinçage et l'appareil sert ensuite d'égouttoir.

Relativement peu coûteuse, la machine est construite en alliage léger émaillé blanc. Elle trouve sa place dans la cuisine « fonctionnelle » moderne, où elle est de peu d'encombrement.

REPASSAGE PERFECTIONNÉ

POUR faciliter la tâche de la ménagère, les inventeurs s'ingénient à trouver le détail qui économisera un geste, une dépense de fatigue inutile. En matière de repassage, il y a encore beaucoup à faire, comme le prouvent ces quelques nouveautés.

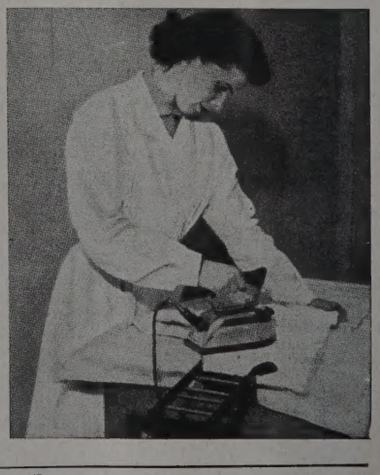
Ici, le porte-fer n'encombre plus la table à repasser. Il est fixé sur le bord de celle-ci, vers l'extérieur. Pour y poser le fer, il n'est plus besoin de le soulever, on le fait glisser simplement de la table sur le porte-fer, qui est formé, à cet effet, de tiges cylindriques à roulement libre. Un guide-fil complète l'appareil (cliché 1).

Une autre invention s'attaque plus précisément à ce problème du fil, contre lequel la repasseuse doit sans cesse livrer bataille. Il s'enroule autour du pied de table, traîne sur les pièces de linge et entrave le travail. L'appareil, qui se fixe sur la table, est composé d'un tambour dans lequel est enroulé 1 m. 50 de fil, maintenu constamment tendu par un ressort. Suivant la marche du travail, le fil sort ou rentre dans le tambour, de façon qu'on ne dispose jamais que de la longueur nécessaire.

Un nouveau fer électrique, spécial pour plis de pantalons, vient au secours de la ménagère dont le mari se soucie d'élégance. Une sorte de pince chauffante, munie d'un manche, enferme le pli du pantalon. Il suffit de la passer du haut en bas du pantalon pour obtenir un pli irréprochable, cette opération se faisant en quelques minutes sans qu'on ait besoin d'ôter le pantalon.

Enfin, le fer à coques à vapeur simplifie le repassage des volants, bouillonnés et autres frivolités. Un tube empli d'eau est surmonté d'une boule percée de trous. L'appareil est chauffé électriquement et la boule dégage la chaleur humide recommandée pour un travail soigné.

C. T.



LE BRIDGE (N° 111)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 97

LE MORT : ♠ A 3 2 ♡ A 8 7 ◇ 6 5 4 ♣ V 4 3 2

entame : ♣ R

NORD
OUEST EST
SUD

♠ R D V 10 9 ♡ R 3 ◇ A R D 3 2 ♣ A

Sud joue 7 ♠ et Ouest entame du ♣ R.

Sud joue ♠ A et ♠ R et, que les atouts des adversaires soient partagés 3-2 ou 4-1, il laisse un atout au mort et à l'adversaire (deux à l'adversaire si les atouts étaient 4-1) et joue ensuite ◇ A et ◇ R.

Si Ouest et Est fournissent chacun deux fois ◇, Sud prend les derniers atouts et défile ensuite ses ◇.

Si l'adversaire qui avait 3 ou 4 atouts au départ, coupe le ◇ as ou le ◇ roi, il n'y a rien à regretter car, si l'on avait d'abord épuisé les atouts, on aurait tout de même manqué le grand chelem à cause du mauvais partage des ◇.

L'avantage qu'il y a à jouer deux tours de ◇ avant d'avoir pris le dernier atout adverse est que si le même joueur a simultanément quatre ◇ et trois ou quatre ♠, le demandeur fera encore son grand chelem en coupant un ◇, tandis que s'il avait épuisé les atouts avant de toucher aux ◇, il l'aurait manqué.

Le joueur qui connaît ce jeu de sécurité réussira le grand chelem 10 fois de plus sur 100 que celui qui l'ignore.

Ne jamais désespérer.

Il arrive que les meilleurs joueurs soient amenés à une demande trop ambitieuse pour les cartes dont dispose leur camp. C'est une des occasions où se révèle leur classe. Le joueur ordinaire, devant l'impossibilité apparente de réussir son contrat, perd la tête et, le désespoir lui ôtant tous ses moyens, il accepte l'échec sans rien tenter.

Lorsque vous vous trouvez dans un cas désespéré, gardez votre sang-froid et cherchez s'il n'y aurait pas par hasard une certaine disposition de cartes chez les mains cachées qui permette de réussir le contrat. S'il y en a une, si improbable qu'elle soit, courez cette chance puisqu'il ne vous en reste plus d'autre.

Surtout ne laissez pas aux cartes seules le soin d'accomplir le miracle.

Si vous ne concevez pas clairement et à l'avance le mécanisme qui, si la disposition des cartes vous est favorable, assurera votre salut, le miracle ne se fera pas tout seul. Vous commettrez une faute tactique, qui fera tout rater. La chance ne sourit qu'à ceux qui la méritent.

PARTIE N° 98

JOUÉE PAR CLAGGET BOWIE.

LE MORT : ♠ ... ♡ V 10 8 5 3 ◇ R 10 6 4 ♣ A 9 8 4

NORD
OUEST EST
SUD

♠ A 4 ♡ A 9 7 6 2 ◇ A 9 5 ♣ R 10 5

Sud donneur. Tous vulnérables. Voici les enchères :

SUD	OUEST	NORD	EST
1 ♡	1 ♠	2 ♠	4 ♠
6 ♡	passe	passe	passe

La relance 2 ♠, dans la couleur de l'adversaire, montre le contrôle du premier tour à ♠, as ou chicane, un fort soutien à ♡ qui est agréé comme atout (au moins quatre ♡) et environ 3 ½ levées d'honneur. Nord était sûrement trop faible en levées d'honneur pour faire cette relance de 2 ♠ et, à mon avis, aurait dû dire 4 ♡ au lieu de 2 ♠. Ses deux couleurs mineures sont trop faibles.

Quant à Sud, qui sait que Nord a chicane à ♠, ce qui dévalorise son ♠ as, il fit preuve aussi de quelque optimisme en demandant 6 ♡.

Ouest entame de la ♠ D. L'horizon est sombre. Comment joueriez-vous?

ANDRÉ CHÉRON.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 1er trimestre 1953. N° 255. — Printed in France.

HISTOIRE DU VILLAGE DE CORNEBU

TEXTE ET DESSINS D'EMMANUEL LAMOTTE ★ UNE RUSE FEMININE ★

... avait tenté de se livrer sur elle a des voies de fait et se tenait caché dans un buisson de houx qu'elle désigna. Indigné le colonel-baron rallia sa meute et ses valets et sonna l'attaque.

Les chiens prirent rapidement la voie. Surpris, Octave dut prendre précipitamment la fuite. Roxie était montée en croupe du baron-colonel. Celui-ci sonna le bien-allé.

La poursuite ne dura pas. Octave que son pantalon gênait se mit au ferme en haut d'un arbre et le colonel-baron sonna l'hallali Roxie pleurait. Les invités du colonel-baron mangeaient des petits fours.

Lorsque le colonel-baron reconnut son subordonné il lui donna l'ordre d'épouser la jeune fille qu'il avait compromise. Ses galons de sergent étaient en jeu. Octave promit.

On célébra les noces de Roxie et d'Octave. Marcel en conçut de la peine car il continuait à espérer. Il s'anémia, devint neurasthénique Il passait ses heures de loisir à regarder sécher le linge de Roxie.

Son service militaire vint à point pour le distraire. Il fut affecté au 192ème de Cornebu sous les ordres d'Octave promu adjudant et sous les ordres plus lointains du colonel-baron.

Quelque temps après son incorporation, il fit la connaissance de Cubille et de Bigoulet, respectivement trombone et petit bugle à la fanfare, éternels exempts de service, généreux compères et bons vivants.

Marcel devait goûter en leur compagnie un soulagement aux brimades d'Octave jaloux des sentiments que la veuve Pétale continuait à lui manifester sous forme de pécule au soldat.

Voici l'histoire d'une joyeuse farce faite par Cubille, Bigoulet et Marcel au garde-forestier Pasdefouine et qui devait attirer sur celui-ci les soupçons de l'inspecteur Tout-oeil et Toute-oreille au sujet du meurtre à venir de Mme. Pétale

Résumé des chapitres précédents: Cornebu, petit bourg entouré de vignes et de forêts.... Enquêtant sur l'assassinat de Madame Pétale et le vol du bidule, le policier Tout-oeil et Toute-oreille se penche sur l'enfance de Monsieur Marcel Benoit, caissier à la perception, amoureux déçu de Roxie fille de la future victime. Pour se faire épouser Roxie tend un piège au méprisable Octave l'accusant de satyriasme à son égard...

LA SEMAINE PROCHAINE : LA FARCE DU MAGOT

FEB 16 1953

Carnetta
MARTINI
APÉRITIF
VERMOUTH SUCRÉ
SOCIÉTÉ ANONYME FRANÇAISE
MARTINI & ROSSI
SIÈGE SOCIAL
STOUEN (Seine)
MARTINI
l'Apéritif de renommée mondiale